

LE COMTE DE LAVERNIE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

COMTE DE LAVERNIE

PAR

M. Auguste Maquet.

TOME PREMIER.

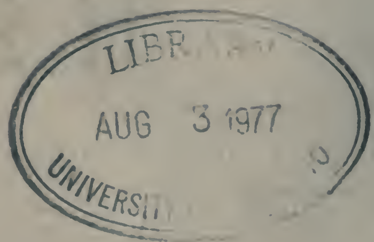


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853


LIBR
AUG 3 1977
UNIVERSIT

I

LE CAMP DE STAFFARDE.

A dix heures de la nuit, par un temps calme, le 17 août 1690, la lune, en se levant derrière l'abbaye de Staffarde, en Piémont, éclairait l'un de ces étranges spectacles que l'homme, infatigable destructeur, donne trop souvent au regard du Dieu qu'il appelle un Dieu de paix.

Un immense terrain, coupé d'ombres noires et de brumes bleuâtres, des ravines profondes, des marais égratignés à la surface par des points lumineux ; çà et là un roc taillé en forme bizarre et courbé sur la plaine comme une sentinelle gigantesque, des arbrisseaux muets et immobiles :

voilà ce que les yeux apercevaient tout d'abord avant que de s'être accoutumés aux ténèbres.

Mais quand on avait suivi durant quelques minutes les lignes anguleuses de la noire abbaye qui se profilait sur le ciel pommelé ; quand on avait interrogé les sombres profondeurs de l'horizon endormi, tout ce chaos de l'espace compris entre Revel et Staffarde s'éclairait et se débrouillait peu à peu. Au bord des ruisseaux , derrière les roches, sur la crête des éminences apparaissaient des masses arrondies ou quadrangulaires, animées pour ainsi dire par les mouvements imperceptibles de quelques ombres qu'on voyait glisser silencieusement le long de leurs parois.

Ces blocs ronds et carrés étaient les tentes de l'armée française, perdue au milieu du sinistre paysage que nous venons de décrire. Les ombres qui passaient à l'entour étaient les éclaireurs de Catinat, qui surveillaient la plaine et les collines. Les mystérieuses ténèbres de l'horizon cachaient dans leurs plis l'armée de Victor-Amédée et du prince Eugène, qui, sous Villefranche, admirablement postés, riaient de voir ces Français aventureux s'enfoncer et s'enfermer dans un défilé que Dieu gardait avec l'eau de ses marais et le prince Eugène avec le feu de ses canons.

Cependant cette armée française , tant menacée, dormait tranquillement. Catinat, en se couchant le soir, avait reconnu le danger, et an-

noncé qu'on ferait prudemment retraite le lendemain sur Pignerol.

Dix heures, nous l'avons dit, sonnèrent lentement aux cloches de l'abbaye, et la lune s'étant dégagée pour un moment d'un amas floconneux de nuages, ses rayons d'argent tombèrent sur un quartier de roche tapissée de lichens, qui dominait le parc d'un escadron de dragons.

Ces mousses fraiches et moelleuses servaient de lit à un lieutenant des dragons, grand et vigoureux officier de vingt-huit à trente ans, qui profita du rayon de lune pour se soulever sur un coude, regarder attentivement autour de lui, et déplier une lettre toute froissée qu'il essaya de relire, et relut en effet, tant chaque mot lui en était connu.

La lecture achevée, ce jeune homme médita profondément, puis sembla chercher, en regardant le ciel, une bonne inspiration qu'il ne trouvait pas sur la terre. Il se leva d'un bond, secoua dans l'air frais de la nuit sa tête énergiquement belle, et raffermissant autour de ses reins le ceinturon de son épée, il gravit d'un pas assuré la pente rocailleuse qui conduisait au quartier général. Arrêté près de la tente principale qui s'élevait isolée au bord du ruisseau bruyant :

— Le général? demanda-t-il à un factionnaire du premier poste.

— Mon officier, le général ne reçoit personne cette nuit; il dort.

— Fais-moi le plaisir de lui porter mon nom : Gérard de Lavernie.

— Mon officier, ni moi ni mes camarades nous ne porterons votre commission. La consigne du Père la Pensée est rude.

L'officier baissa la tête , sans s'éloigner toutefois.

— Il y a plus, mon officier, continua le grenadier, on ne stationne pas sur ce plateau, il faut descendre.

Et il dessina la consigne par un geste éloquent.

A ce moment, du fond de la tente immense s'échappèrent, timides et amortis par les toiles épaisses et les cloisons, les accords d'une mandoline ou d'une guitare. Quelques mesures parvinrent aux oreilles de l'officier, qui regarda le factionnaire d'un air à la fois ironique et mécontent.

— Dame, mon officier, répondit le grenadier qui avait compris ce muet reproche, s'il aime la musique, ce cher homme!

— Il choisit bien mal son temps, grommela le lieutenant de dragons en revenant sur ses pas avec une lenteur pleine de tristesse. Hélas! Catinat chanterait moins s'il avait dans son cœur tout ce qui dévore le mien!

Ces mots, à peine intelligibles, furent entendus par un homme assis, les jambes pendantes, sur le talus que dominait le quartier général. La tête couverte d'un chapeau sans galon, ses larges épaules ensevelies dans une vaste redingote brune, cet homme interrogeait d'un œil perçant les sombres inégalités de la vallée. Aux paroles prononcées par l'officier de dragons, le silencieux observateur tourna la tête, et lut sur le visage désolé du jeune homme tout ce désespoir exhalé dans une phrase jetée aux vents.

Il se leva, se dressa pour ainsi dire devant l'affligé qui passait sans l'avoir aperçu.

— Que voulez-vous à Catinat? dit-il d'une voix brusque, et en fronçant d'épais sourcils.

— M. de Catinat! mon général, murmura l'officier saisi de crainte et de respect en reculant involontairement.

Catinat posa un doigt sur ses lèvres, prit par le bras son interlocuteur, et s'éloigna rapidement du quartier général, tandis que le jeune homme encore étourdi essayait de rappeler ses idées.

Quand ils furent à cent pas environ du tertre, le général s'arrêta, et, regardant fixement son compagnon :

— Qu'alliez-vous faire chez moi? demanda-t-il.

— Mon général, pardon, ai-je l'honneur d'être connu de vous?

— M. Gérard de Lavernie, je n'ai pas la réputation d'oublier le nom des braves gens, et des gens à qui je dois un service ou une politesse. Eh bien, mais, est-ce que vous n'êtes pas le fils de ce brave Lavernie, tué près de moi en 1673, à l'attaque de Maestricht? Est-ce que vous n'avez pas pour mère la digne comtesse de Lavernie, qui me reçut si bien dans sa maison, il y a deux ans, à mon retour de Savoie ? Voyons, dites-moi la cause de cette mine longue : vous veniez frapper à ma porte? laissez-moi espérer que vous avez besoin de moi et que je vais pouvoir guérir ce mal dont vous parliez tout à l'heure et qui vous dévore l'âme. Ah ! ah ! je vous vois une lettre dans la main.

Les yeux du jeune homme brillèrent ; Catinat se hâta d'ajouter :

— J'espère que madame votre mère se porte bien?

— Oui, par bonheur, mon général. Il y a longtemps qu'elle n'a souffert de ses palpitations.

— Bon, et le petit chien , dit gaiement Catinat, celui qui m'a mordu aux jambes dans le vestibule, parlons-en ?

Gérard sourit tristement.

— Et avec le petit chien, poursuivit Catinat, nous avons l'abbé... le bon petit grassouillet... eh là.... votre précepteur... celui qui a essayé

de me parler latin et qui n'a jamais pu... une bonne âme...

— L'abbé Jaspin, mon général; merci, l'abbé va bien.

— Me voilà tranquille, dit Catinat en jetant sur la plaine un regard attentif, suivi d'un court silence ; et la lettre qui m'inquiétait d'abord ne m'inquiète plus, parce qu'à votre âge, quand on aime sa mère, son maître et son chien, et que tout cela vit en santé, il n'est pas de réel malheur :

Gérard, se rapprochant du général :

— Monsieur, dit-il, ne peut-on pas aimer autre chose encore à mon âge?

— Oh! répliqua brusquement Catinat, si vous aimez autre chose que cette excellente mère, ce bonhomme d'abbé, et ce charmant petit chien noir et blanc, tant pis pour vous, ce sont vos affaires.

Et il fit un mouvement comme pour rompre l'entretien.

— Mon général, dit Gérard, je suis malheureux, j'ai droit à ce que vous m'écoutiez.

— Oh, oh!... voyons.

— Cette lettre qu'en effet j'ai reçue à quatre heures par le dernier courrier de France, m'apprend une nouvelle affreuse.

Catinat leva son regard intelligent sur le pâle visage du jeune homme qui continua :

— Une femme que j'aime tendrement et à laquelle je voudrais donner toute ma vie, une jeune fille qui mérite tous mes respects va m'être enlevée avant huit jours si je ne prends un parti extrême.

— Vous être enlevée, dit Catinat, comment cela?

— Mon général, le 26 de ce mois elle doit faire profession.

— Sa famille vous la refuse?

— Elle est orpheline, et je ne l'ai demandée à personne, pas même à elle. A peine sait-elle tout l'intérêt que je lui porte, et je crois qu'elle n'a ressenti encore que de l'amitié pour moi.

— Qui la force à faire des vœux?

— Elle a perdu sa mère; elle ne connait pas son père; un protecteur mystérieux la pousse à entrer en religion.

Le général secoua la tête en signe de mécontentement.

— Je n'aime pas ces affaires-là, dit-il, et je vous plains sincèrement. Mais je ne vois pas trop à quoi je pourrais vous servir. Est-ce que je connais le protecteur en question? Désirez-vous que je sollicite en votre faveur? Comment s'appelle-t-il?

— Monsieur, je ne le connais pas moi-même, et la jeune fille dont j'ai l'honneur de vous parler ne l'a jamais vu. Non, la grâce que j'avais à vous demander dépend de vous seul.

— C'est... ?

— Mon général, vous avez annoncé ce soir à l'ordre que nous battions en retraite demain. Toute l'armée a reconnu là votre sagesse.

— Ah! s'écria Catinat en souriant.

— Il n'est pas, continua Gérard, jusqu'aux plus enragés parmi nous qui ne comprennent combien la position du prince Eugène est forte.

— N'est-ce pas? répondit Catinat du même ton de bonhomie.

— Inexpugnable, mon général.

— Aussi bonne que la nôtre est mauvaise, poursuivit le grand homme avec un soupir dont l'écho contrastait singulièrement avec le fin sourire qui n'avait pas abandonné ses lèvres.

— Oh ! mon général, avec vous il n'est pas de mauvaise position, dit Gérard : mais enfin nous décampons, et cette retraite va nous donner au moins quinze jours d'observation.

— Probablement, murmura Catinat en fouettant de sa canne une broussaille qui s'accrochait à ses bottes. Mais enfin tout cela ne me dit pas quelle grâce vous attendez de moi.

— Un congé de quinze jours à partir de ce soir, mon général.

Catinat se redressa vivement et d'un ton sec :

— Impossible, dit-il, impossible, M. de Lavernie!

— Oh! mon général, s'écria douloureusement

Gérard, dont les traits s'altéraient à mesure que la fatale réponse s'enfonçait plus avant dans son cœur, vous oubliez donc que nous sommes au 18 dans deux heures ; que le 26, à midi, cette jeune fille prononcera ses vœux et qu'elle est à jamais perdue pour moi, et qu'alors je suis perdu moi-même?

— Comment, perdu? répliqua le général avec un regard presque cruel, tant il renfermait de tenace curiosité. Un homme perdu parce qu'une femme lui manque!...

— Monsieur, dit Gérard avec douceur, j'ai l'âme malheureusement si tendre, si faible, voulais-je dire, que du jour où cette jeune fille entrera en religion, je quitterai le service et me rendrai chartreux.

Catinat haussa les épaules et se détourna en frappant sa botte à petits coups pressés, non qu'il se fâchât de ces paroles ou les raillât, mais parce qu'il était ému de l'accent simple et vrai dont elles avaient été prononcées.

— Ce sera un grand chagrin pour ma mère, continua Gérard ; ma bonne mère, dont vous me parliez tout à l'heure, mon général, et qui ne vit que pour moi en ce monde, à tel point que bien souvent je me suis dit : Elle s'ennuie sur la terre, et sans l'amour qu'elle a pour moi, elle remonterait aux cieux.

Catinat, sans se retourner :

— Et cette jeune fille doit faire ses vœux le 26 du mois ?

— Oui, mon général.

— En quel couvent?

— Au couvent des Filles bleues de Mézières...

— Et à supposer que vous eussiez votre congé...?

Gérard tressaillit.

— Que vous n'aurez pas, interrompit Catinat plus doucement.

Les mains du jeune homme retombèrent à ses côtés.

— Enfin, M. de Lavernie, dites toujours ce que vous feriez si vous étiez libre.

— A quoi bon, mon général, puisque je ne le serai pas?

— Eh pardieu ! cela ne vous regarde point, dites toujours.

— Mon général, s'il faisait clair, je vous prierais de lire la lettre... de cette jeune fille...

Catinat avança la main pour prendre le papier que lui tendait Gérard.

— Il fait trop nuit, dit-il.

— Monsieur, je la sais par cœur, et je pourrai vous la réciter.

— Faites donc.

Gérard appuya une main sur son cœur, et, d'une voix étouffée, il commença :

« Monsieur, l'ordre est arrivé... je ferai pro-

fession le 26 à midi. Jusqu'à ce jour j'avais compté sur l'amitié que vous m'avez offerte, et sur les bontés de madame votre mère, car j'espérais que vous la gagneriez à ma cause. Mais je vois que vous semblez m'avoir oubliée et que Dieu seul me reste. Plus rien autour de moi! Ainsi donc jusqu'au 26 du présent mois, chaque jour, à quatre heures du matin, je serai sur la terrasse du couvent, derrière les buis, et je vous attendrai pour vous dire un éternel adieu, fût-ce d'un signe. Accordez-moi ce dernier bonheur afin que je n'aille point vers Dieu avec désespoir. »

Il s'arrêta; les derniers mots avaient déchiré sa gorge pour arriver jusqu'à ses lèvres.

— Eh bien? demanda le général dont les yeux dévoraient ce malheureux jeune homme, j'avais raison; même libre, qu'eussiez-vous fait là où il n'y a rien à faire?

— Monsieur, je vais augmenter votre colère contre moi, mais je vous assure que rien n'est désespéré. Il y a deux cent cinquante lieues d'ici au couvent; du 18 au 26 avril, il y a huit jours. Si une marche de trente lieues par jour peut faire peur à un cavalier, ce n'est pas aux dragons de Catinat. J'arriverai donc le 26, avant quatre heures du matin, en vue du couvent.

— Pour faire ce signe d'adieu à la pauvre fille?

— Oh ! non pas, monsieur, pour l'enlever.

— L'enlever !... d'un lieu saint !... un sacrilége !

— Elle n'est pas encore religieuse... et je la mènerais chez ma mère ! Tenez, mon général, je vous conjure, je vous supplie à mains jointes... au nom de votre mère que vous avez tant pleurée, de votre frère que vous adorez, dit-on..., ayez pitié de moi, donnez-moi ces quinze jours, donnez-m'en douze, donnez-m'en dix ! Je courrai la nuit, je reviendrai mourir de fatigue en embrassant vos genoux... mais j'aurai sauvé cette enfant, et vous m'aurez conservé à ma mère... Dix jours, mon général, rien que dix jours !

— Je le veux bien, dit Catinat en relevant Gérard éperdu ; mais. un moment ; écoutez-moi d'abord !

Il l'entraîna jusqu'au bord d'un ravin qui laissait entre eux et le reste du camp un large espace vide, et l'œil étincelant, le front illuminé par un rayon de lune que tamisait un chêne vert :

— Voyez, dit-il à voix basse, toute cette armée qui dort, bagages pliés, prête à faire retraite dans quelques heures. Les officiers généraux mes deux lieutenants eux-mêmes ont leurs chevaux sellés, leurs valises faites. Deux espions d'Eugène se sont tout à l'heure enfuis par le sentier que vous voyez là-bas dans les marais, pour aller rapporter que je me replie et que j'évite la bataille.

Eh bien, monsieur, dans deux heures, regardez bien à ma montre, toute l'armée que je commande, croyant fuir devant nos ennemis, aura tourné les marais et les collines, et pivoté par un seul mouvement qui jettera mon infanterie à portée de canon du duc de Savoie. Ne remuez pas ainsi et continuez de m'entendre. Dans trois heures j'attaquerai l'ennemi franchement. Il appuie à des marais sa gauche et sa droite. Il a resserré son front qui fait un bloc pareil à une citadelle : c'est, comme vous le disiez, une position inexpugnable. Cependant je lancerai ma cavalerie dans les marais; je pousserai mes gens de pied sur le centre; je chargerai deux fois, dix fois, cent fois, jusqu'à ce que j'aie tout enfoncé, l'épée à la main. Ce jour-là, les braves se feront connaître, et les Savoyards, les Espagnols et les Allemands des deux princes alliés apprendront ce que valent des recrues françaises menées au feu par un général qui paye de sa personne. Demain à midi, je serai mort ou l'on m'appellera le vainqueur de Staffarde. C'est ma première grande bataille à moi seul, j'y tiens. Voilà, monsieur, ce que j'ai résolu de faire tandis que vous courrez sur le grand chemin de France pour enlever une jeune fille. Venez avec moi dans ma tente que je vous signe votre congé.

— Oh! monsieur, monsieur, dit Gérard pâle d'émotion et de respect, en s'inclinant devant

l'homme puissant qui venait de se révéler à lui dans toute la splendeur du général. Monsieur, l'on se battrait et je ne serais pas là?...

— C'est ce que je me disais, ajouta Catinat, quand vous demandiez à partir tout de suite.

— Vous m'avez rappelé, mon général, que mon père fut tué à vos côtés sur l'ouvrage à cornes de Maestricht. Je serai de votre bataille et j'y ferai mon devoir.

— Je l'espère; comptez que je vous en fournirai l'occasion. Mais votre maîtresse... y renoncez-vous?

— Mon général, quand elle apprendra que je suis mort à Staffarde, elle ne m'accusera plus, et j'aurai un ange qui priera Dieu pour le repos de mon âme.

— Monsieur, répliqua l'intrépide philosophe, vous ne vous ferez tuer, s'il vous plaît, que si je vous le commande. Mon intention est que vous gagniez dans cette affaire une compagnie dans mes dragons. J'ai certaines idées; et puisque vous êtes venu à moi comme à un père, obéissez au père ainsi qu'au général.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aurez remporté cette victoire demain à midi, ou que vous serez mort?

— Je l'ai dit.

— J'ai deux raisons de mourir alors. Vous comprenez, mon général, qu'on ne survit pas à

l'homme qui vient de se montrer tel que vous êtes pour moi. Mais vous échapperez : Dieu le veut. Quant à moi, comme j'aurai perdu tout l'avenir de la pauvre enfant qui s'était confiée à moi, comme j'aurais mal vécu dans un cloître, il vaut mieux que je meure pour le roi et pour vous au champ de bataille.

— J'ai prévu tout cela, répliqua Catinat. qui recouvra dès ce moment sa douce et sereine gaieté ; celui qui veille au sort de trente mille hommes peut bien trouver le moyen d'en sauver un seul. Allons, voilà que nous avons perdu un quart d'heure ; dans vingt-cinq minutes j'ai tous mes ordres à envoyer. Vous dites que le couvent de votre amie est à Mézières, et qu'un bon cavalier y peut aller en huit jours ?

— Oui, mon général.

— Il est dit que tous mes moyens seront bons, jusqu'au dernier ; j'ai une chance extraordinaire en ce moment. Gare à vous, M. de Savoie ! et vous, prince Eugène, gare !

— Eh, monsieur, dit Gérard, le prince Eugène sait à quoi s'en tenir sur votre compte ! N'a-t-il pas dit qu'il battrait Villeroy, se battrait avec Vendôme, et serait battu par Catinat ?

— Il l'a dit, sur ma foi. il l'a dit ! s'écria le héros en riant ; seulement il ne le croit peut-être pas ! Mais tenez, entendez-vous ? murmura-t-il en se penchant à l'oreille de Gérard,

tandis que de son doigt il lui montrait la tente isolée.

— J'entends une musique, répliqua Gérard.

— La musique dont vous vous plaigniez si fort tout à l'heure.

— Et qui me paraît charmante en ce moment.

— Pardieu ! je conçois que vous la trouviez charmante.

— Pourquoi, mon général ?

— Parce que, grâce à cette musique, mademoiselle... votre demoiselle, enfin, ne fera point profession le 26 du présent mois. Vous ouvrez de grands yeux ; allons, entrez chez moi. Laisse-nous passer, grenadier !

II

BELAIR LA GUITARE.

Cette tente du général en chef de l'armée d'Italie se composait d'un vestibule et d'une chambre, deux vastes compartiments qui représentaient pour Catinat une habitation tout entière.

Il dînait et recevait dans le vestibule, il couchait et travaillait dans la chambre du fond. C'est dans cette dernière pièce, à peine éclairée par une petite lampe de cuivre à deux becs, que le général conduisit d'abord M. de Lavernie.

Là, sur un escabeau se tenait, une guitare entre les bras, un jeune homme de vingt-cinq ans, aux magnifiques cheveux blonds, aux yeux

noirs, qui se leva dès que le bruit des pas lui annonça des visiteurs.

—M. le lieutenant, dit Catinat à Lavernie, voici M. Belair, un excellent musicien, un très-honnête homme que j'ai l'honneur de vous présenter. Belair, laissez là votre guitare, et venez causer avec M. Gérard de Lavernie et moi.

Belair, en se rapprochant pour saluer. vint offrir à Gérard une des plus charmantes physionomies parmi celles que l'on a l'habitude d'appeler heureuses. Ses yeux noirs étaient si veloutés et si doux, ils se dilataient si loyalement, ses dents blanches riaient entre des lèvres si fraîches et si rouges, le nez fin et légèrement retroussé donnait à l'ensemble tant de grâce facile, deux fossettes mignonnes dessinaient au milieu des joues un sourire tellement sincère, que Gérard se sentit dès l'abord prévenu fort tendrement pour l'aimable personne de ce jeune homme.

Catinat regardait du coin de l'œil ces deux belles natures si différentes que son caprice venait de rapprocher. Gérard était grand, Belair petit. Gérard avait le front haut, la lèvre fière, le nez aquilin, la beauté dure; son regard disait ce que dit l'éclair d'une épée. Tout cœur, toute intelligence, toute action : voilà M. de Lavernie. Belair avait la main blanche et paresseuse qui rêve et chante sur les cordes d'un instrument : sa bouche s'entr'ouvrait suave comme pour lais-

ser passer une mélodie. Toute âme, toute adresse, toute indolence bienveillante : voilà le musicien Belair.

Quand les deux hommes eurent croisé leur regard et lu franchement au fond de leurs yeux, c'est-à-dire de leurs âmes, l'un et l'autre se tournèrent vers le général comme pour lui dire :

— Eh bien, nous nous connaissons ; que nous demandez-vous?

Catinat, qui avait compris, répondit à Gérard aussitôt :

— M. Belair vous contera comment il se trouve ici dans mon camp et sous ma tente. C'est long ; je n'ai pas le temps de faire des histoires. M. Belair prétend qu'il m'a de grandes obligations ; c'est possible, mais je lui en ai de plus grandes encore. Je le sauve, à ce qu'il paraît, de M. de Louvois qui le hait ; M. de Louvois n'est pas un ennemi agréable...

— Vous le savez, mon général, interrompit Gérard de Lavernie.

— Oh ! mon Dieu, non, je ne le sais pas. M. de Louvois est tout-puissant, il est absolu. Ministre de la guerre, il donne des ordres aux généraux, je commande une armée du roi. M. de Louvois, en me donnant ses ordres, peut croire qu'il me gêne, et il m'en veut sans doute de cela. Il aurait tort. Personne ne me gêne quand il s'agit de servir mon pays.

On appelait alors Catinat un philosophe, parce qu'il disait souvent : l'État, avant de dire : le roi.

— J'avançais, continua-t-il, que l'inimitié de M. de Louvois est plus malsaine qu'un bon coup de baïonnette. Ce pauvre Belair l'a encourue. A quelle occasion? Vous le saurez en causant avec lui. Je l'en ai sauvé momentanément ; mais il m'a sauvé, lui, d'un ennemi terrible : l'ennui!... Belair chante à ravir et a, comme je ne sais plus quel Grec, ajouté une corde à la guitare. Or, j'ai la fantaisie de faire des vers, vous le savez, M. de Lavernie, et ce m'est un grand plaisir d'entendre mes rimes toutes brodées de notes harmonieuses par ce virtuose.

Belair salua. Catinat, se tournant vers lui :

— Quant à M. de Lavernie, dit-il, j'ai beaucoup de raisons pour lui être agréable. Tandis que je vais écrire ici quelques lignes de prose, faites-moi le plaisir de vous entretenir ensemble. Vous ne vous serez pas plutôt mis en rapport parfait que je vous apprendrai à l'un et à l'autre ce que j'attends de vous. A propos, M. de Lavernie, sachez que M. Belair est fort amoureux ; et vous, Belair, apprenez que M. de Lavernie a peur de l'être trop. Voilà, je crois. la première glace rompue, allez maintenant.

Et Catinat, toujours souriant, se plaça devant sa table, consulta la carte du pays qu'il avait

dressée lui-même, de sa main. Puis, il commença d'expédier les ordres pour le mouvement de ses corps d'armée.

Alors Belair et Gérard se retirèrent dans un coin de la chambre. Bien surpris tous deux, fort disposés à se bien traiter l'un l'autre, mais frissonnant encore d'un reste de cette glace que Catinat croyait avoir rompue, ils s'interrogeaient de leurs yeux indécis et ils semblaient redouter le premier bruit que ferait leur parole.

— Allons! s'écria Catinat, ces maladroits vont perdre le peu de temps qui leur reste. Voyons, Belair, vous qui chantez si volontiers, parlez donc.

— Mais, monsieur, répliqua timidement le jeune homme, je voudrais deviner...

— Eh! je vous l'ai dit : M. de Lavernie est, comme vous, amoureux. Il vient d'apprendre que l'objet aimé va faire profession dans un couvent. Ce couvent est à deux cent cinquante lieues d'ici; la cérémonie doit avoir lieu dans huit jours. Il s'agirait d'aller empêcher cela, et M. de Lavernie est à l'armée d'Italie.

Belair leva sur Gérard ses yeux doux et profonds.

— Ah! j'oubliais, reprit Catinat; si la jeune personne entre en religion, M. de Lavernie veut mourir ou se faire chartreux, et il a une mère. Voilà! J'espère que maintenant vous avez de quoi causer.

Là-dessus, le général rassembla quelques papiers et sortit de sa tente.

Gérard avait caché son visage dans ses mains. L'étrange confidence faite à un inconnu par Catinat des intimes douleurs qu'on lui avait avouées comme à un père, blessait à la fois et effrayait le jeune homme.

Belair vint à lui d'un pas si léger, qu'on eût dit le vol d'une ombre.

— Que puis-je pour vous, monsieur, dit-il, car je vous vois souffrir ?

— Rien, monsieur, je vous remercie.

— Si M. de Catinat m'a ainsi présenté à vous, c'est qu'il n'est pas de votre avis. M. de Catinat hasarde rarement ses paroles, jamais ses démarches. Il vous a dit que je suis amoureux ; il m'a dit que vous l'êtes ; il vous a conté que je suis son obligé ; il m'a montré qu'il tient à vous être agréable ; c'est donc que le général ne me jugé pas inutile à votre satisfaction.

— Monsieur, il est impossible d'offrir ses services avec une grâce meilleure et vous m'en voyez sensiblement touché ; mais le 26 du mois, dans huit jours, j'aurai perdu la femme que j'aime, et c'est un mal sans remède, que dis-je ? un mal dont je serai guéri ce soir, ajouta-t-il d'une voix étouffée.

—Monsieur, répondit Belair, quand j'ai quitté Paris, j'aimais passionnément une charmante

fille, je l'aime encore. Elle était menacée d'un grand malheur; son père, le seul parent qui lui reste, est un vieux soldat que M. de Louvois ne trouve pas digne d'entrer aux Invalides, d'où il l'exclut avec cette infernale obstination que vous lui connaissez, sans cause : pur caprice! Il est dit que l'étoile de M. de Louvois égratigne la mienne chaque fois qu'il y a rencontre, et mon astre si humble va heurter perpétuellement cette flamboyante comète. Eh bien, monsieur, mademoiselle Violette, c'est le nom de ma maîtresse, s'était mis dans la tête d'assurer le repos du vieux Gilbert son père et de le rendre riche en épousant une manière de laquais, un certain Desbuttes, un de ces hommes qui commencent par être valets de chambre et finissent par être millionnaires. Tandis que je raclais ma guitare, et que je devenais l'idole des Parisiens, cette jeune fille, qui m'adore au fond, me rendait le plus misérable des hommes avec cette piété filiale et cette rage de sacrifices qu'elle tient toujours suspendus sur ma tête. Je deviendrai riche, lui disais-je, riche comme votre Desbuttes; je donnerai un carrosse à votre père qui n'a plus de jambes; et de racler. Mais, monsieur, pour se faire une réputation à Paris, il faut avoir les femmes de son côté. Le diable enragé veut que je plaise aux femmes; elles m'appellent, elles raffolent de moi, c'est à qui, parmi elles,

prendra des leçons de guitare. La guitare commençait à s'user depuis que Louis le Grand n'en joue plus et que madame de Maintenon préfère les orgues. Voilà-t-il pas que je remets la guitare en mode! L'argent pleut, les cachets sont des louis d'or; je commande une jambe d'argent à l'invalide, mon futur beau-père. Tout à coup, Violette me défend de donner des leçons aux dames; baisse dans les revenus. Cependant, je m'ingénie; j'invente une corde nouvelle que j'appelle la corde amoureuse. Tout ce que je joue sur cette corde passionne les femmes; les hommes veulent apprendre à la pincer cette corde: cachets de revenir; louis d'or de s'empiler; je fais dorer la jambe d'argent. Au même instant, mon étoile rencontre la comète; il y a choc; ma fortune s'écroule!... Pardon, monsieur, vous croyez que je veux seulement vous parler de moi; attendez un peu, j'en arrive à vous; et croyez-moi, j'abrége.

— Continuez, dit Gérard; vous êtes un charmant conteur. Si vous saviez tout ce que vous m'inspirez!

— Merci! que n'êtes-vous M. de Louvois!

— Vous le haïssez donc bien!

— Eh! monsieur! c'est lui qui me hait; moi, je n'ai pas de fiel.

— Que lui avez-vous fait? Un musicien n'est pas dans le chemin du ministre de la guerre!

Belair hocha la tête, et ses beaux cheveux blonds vinrent envahir son visage devenu sérieux.

— Oh! dit-il, je lui ai fait une chose bien grave.

— En vérité! s'écria Gérard inquiet.

— Vous n'ignorez pas, dit Belair, que le marquis de Louvois entretient des espions dans toutes les cours étrangères, et qu'il doit aux rapports de ces agents les renseignements précieux à l'aide desquels jusqu'à présent il a poussé la guerre avec tant de succès.

— J'ai ouï dire cela, en effet, mais...

— Eh bien! ces espions, il les choisit d'ordinaire parmi les gens que leur profession oblige à voyager, et que leurs talents font bien accueillir partout où ils se présentent. Un maître à danser; on danse dans toute l'Europe : un cuisinier; on mange partout : un maître en fait d'armes; partout la noblesse tire l'épée : un musicien; la musique est la langue universelle.

— Eh bien? demanda Gérard, fort intéressé.

— Eh bien! monsieur, un jour que je tirais quelques coups en tierce et en quarte avec un grand drôle nommé la Goberge, maître d'escrime, borgne et bretteur comme une épée qu'il est, j'avais l'idée de faire peur à M. Desbuttes, au traitant mon rival, celui dont me menace Vio-

lette; un jour, dis-je, que je me fendais jusqu'aux dents sur le plastron de ce coquin de la Goberge, en le félicitant de sa mine insolente et du gros ventre qu'il commence à prendre, savez-vous la proposition que ce drôle osa me faire?

— Eh! mon Dieu, dit Gérard, quoi donc?

« — M. de Louvois, me dit-il, connaît votre mérite, il désire vous employer. — Quel cachet! m'écriai-je; quel honneur! Est-ce que M. de Louvois veut racler du boyau sous les fenêtres de madame de Maintenon, comme M. de Richelieu claquait des castagnettes devant Anne d'Autriche! — Oh! non pas, dit la Goberge, vous savez bien que le ministre et la favorite ne s'aiment pas assez pour correspondre en musique. C'est beaucoup plus haut que vous allez viser. Il s'agit de devenir homme d'État. — Moi! comment?—En faisant ce que je fais, continua la Goberge, en combattant les ennemis du roi dans leurs conseils et desseins. Nos soldats sont les bras de Sa Majesté; mais M. de Louvois a besoin d'avoir des yeux et des oreilles en Angleterre pour surveiller le prince d'Orange devenu le roi Guillaume : je suis une de ces oreilles et l'un de ces yeux ; voulez-vous être l'autre?... » Le drôle avait raison de dire un de ces yeux, puisqu'il est borgne... Aussitôt je compris, je rougis et je refusai tout net. La Goberge enfonça son chapeau

sur ses yeux ; je lui tirai ma révérence. Il me montra le poing, je lui tournai le dos.

— Oh ! mon Dieu ! vous me faites frémir, dit Gérard.

— N'est-ce pas ? Le jour même, à midi, un estafier de M. de Louvois vint pour m'arrêter. Par bonheur, je donnais une leçon dans ma rue, chez un gentilhomme marié dont les fenêtres voient ma porte. Je vis, je compris, je m'enfuis, je courus jusqu'à la frontière avec un demi-louis dans ma poche ; j'ai bien fait cinquante-cinq lieues à jeun en trente heures. Si vous saviez quel oiseau je suis pour craindre la cage !

— Et mademoiselle Violette ?

— Ah ! voilà, reprit Belair tristement, mademoiselle Violette !... Je lui ai écrit d'Angleterre : elle ne m'a jamais répondu. J'ai depuis deux mois rôdé tout autour de la France comme un renard autour du terrier bouché. Plus j'écrivais, moins Violette me répondait.

— C'est bien mal ! dit Gérard.

— Eh ! ne l'accusez pas, la pauvre fille ! j'ai fini par découvrir que pas une de mes lettres ne lui est parvenue. M. de Louvois les faisait intercepter une à une, et comme je marquais dans toutes l'adresse de ma demeure, on venait régulièrement m'arrêter huit jours après que j'avais écrit à Violette. J'avais beau déménager, ce M. de Louvois a des intelligences partout ; mais j'ai le

flair exercé, je sens les alguazils à une lieue. Traqué, exténué, ruiné, je suis venu un matin me jeter dans le camp de M. de Catinat. C'est un homme si bon, un si galant homme! il a fait bâtonner deux sbires qui voulaient me prendre : il m'a enrôlé dans le régiment de Nivernais, m'a fait acheter une guitare et me cache chez lui. M. de Louvois sait que je suis là ; il écume, mais n'en peut mais... j'appartiens au roi!

— Vous êtes sauvé, dit Gérard.

— Oui, mais je ne vis pas en songeant à Paris où Violette me pleure. Eh bien! je sens que vous souffrez le même martyre, et je vous dis tout net : Amoureux, malheureux ; trouvez-moi une occasion d'ouvrir mes ailes et donnez-moi vos commissions pour la France.

— Oh! mon Dieu, s'écria Gérard, transporté de joie, et les bras étendus pour serrer sur sa poitrine ce généreux champion, vous feriez cela pour moi, pour un inconnu!

— Assurément, et pour moi aussi : ce n'est pas aussi difficile que vous croyez, et si M. de Catinat ne m'avait enjoint de demeurer à son camp, j'aurais déjà tenté l'escapade.

— Mais, M. de Louvois, s'il vous sait en France?

— Bah! puisque je suis ici.

— Les espions qu'il a ici lui diront que vous n'y êtes plus.

— Non, répliqua Belair, M. de Catinat est capable de frotter la guitare lui-même, pour faire croire à ma présence.

— Jamais le général ne s'exposera ainsi à la disgrâce de M. de Louvois ; jamais il ne vous exposera, vous qu'il a protégé.

Au même moment parut Catinat sous la tapisserie qui séparait les deux chambres de la tente.

— Belair, dit-il, j'apprends qu'on va m'envoyer de la cour un lieutenant qui nous gênerait fort. J'aime mieux vous voir loin d'ici. Rendez-moi le service d'aller porter une lettre confidentielle à mon frère, en France, car je me défie de la poste.

Gérard et Belair poussèrent un double cri de joie et se précipitèrent chacun sur une main de l'excellent homme pour la couvrir de baisers.

— J'ai fait seller pour vous, continua Catinat, mon petit cheval piémontais que vous laisserez à dix lieues d'ici. Prenez garde aux fontes, je les ai garnies et ma lettre y est. Vous embrasserez mon frère à Saint-Gratien chez moi. Vous voilà messager de Catinat : c'est une excellente raison pour rentrer en France, et ce titre vous procurera des chevaux frais tout le long de votre route. Quant à vous, M. de Lavernie, vous commanderez les trente dragons que je prends pour escorte et pour garde aujourd'hui toute la jour-

née. Ces dragons-là, je vous en réponds, feront du chemin et auront chaud. Les voilà qui viennent, je les ai envoyé chercher. Vous prendrez votre poste tout d'abord à l'embranchement du chemin qui croise la route de France. En attendant que je vous mande, vous pouvez dire encore mille petites choses à M. Belair, qui, je le vois, s'est assez avancé dans votre amitié pour que vous preniez confiance en lui.

Catinat, en achevant ces mots, quitta les jeunes gens immobiles de surprise et de plaisir. Il trouva sur le seuil de la tente ses lieutenants, qu'un aide de camp venait de réveiller à l'instant même, et qui restèrent béants au premier mot qu'il leur dit.

On entendait au loin, dans toute l'étendue du campement, comme un frisson d'armes, comme le soupir d'un immense réveil.

Bientôt toute une troupe d'officiers arriva silencieusement au conseil de guerre, qui dura cinq minutes, et fut levé par le général avec ce seul mot :

— En selle, messieurs !

Onze heures et demie sonnèrent à l'abbaye de Staffarde, près de laquelle Gérard et Belair, à cheval tous deux, causaient tendrement en se serrant les mains.

— Vous dites, demanda Belair, que ce couvent s'appelle les *Filles bleues* ?

— Et qu'il est situé à l'extrémité de la ville de Mézières, au bas de la côte.

— Deux cent cinquante lieues ?

— Deux cent cinquante-sept.

— Fort bien. Il m'a semblé vous entendre parler d'une terrasse.

— De cent toises, au bout du jardin de ce couvent, couronnée de buis magnifiques dans toute sa longueur.

— Et c'est derrière les buis qu'apparaîtra la pauvre demoiselle?

— Oui, cher monsieur.

— Qui s'appelle?

— Antoinette de Savières, dit Gérard à l'oreille du musicien.

— Quel dommage que vous ne m'ayez pas écrit une lettre pour elle!

— Vous voyez que je n'ai pas eu le temps, mais prenez celle que voici, la sienne : elle aura confiance.

— Et je la conduirai tout droit chez madame la comtesse de Lavernie, votre mère, où vous viendrez la rejoindre?

— Si je suis encore de ce monde, oui.

— Il me semble que c'est à peu près tout et il ne me reste plus à faire que les deux cent cinquante-sept lieues.

— Il me reste à vous embrasser encore, toujours, à vous bien regarder dans les yeux, à vous

bien dire : Tu es mon ami, mon seul ami; je t'aimerai plus que tout au monde, toi qui m'as conservé ou voulu conserver ce que je préférais à tout en ce monde. Il me reste à vous dire aussi : En quelque endroit que je me trouve, quelle que soit votre fortune ou la mienne, chaque battement de ce cœur qui frémit sur le vôtre me parlera de vous, et, quand il se taira pour vous, c'est que je serai mort.

— J'accepte, dit Belair, et il me plaît que nous soyons deux à aimer ainsi Catinat et Violette. M. Catinat est un bien grand génie et un caractère bien facile; Violette est une bien jolie fille, mais bien difficile, allez!

En ce moment une ligne immense et souple comme une couleuvre, brillante comme ses écailles, se tordit au-dessous du plateau. C'étaient les régiments qui prenaient position pour commencer leur marche nocturne.

Catinat fit défiler les premières colonnes et s'élança vers la droite sur un cheval ardent.

— Il se faut quitter, dit Gérard à Belair, adieu! mes dragons attendent.

— Adieu! couvent des Filles bleues, à Mézières, 26 août, Antoinette de Savières, les buis, madame la comtesse de Lavernie; trente-cinq lieues par jour!

— Ne riez pas, cher ami, interrompit Gérard, j'ai le cœur plein de larmes.

— Et moi, la tête pleine de parfums et de chants! Devant moi, là-bas, des prairies où le soleil va se lever, des oiseaux, des arbres que je verrai fuir aux flancs de mes chevaux, et, au bout de ce chemin, l'amour pour vous et pour moi! Antoinette, Violette, deux noms charmants! et qui riment!

— Embrassez-moi, dit Gérard.

— Pour votre mère, pour votre amie et pour moi. Bien!... A douze jours d'ici, chez madame la comtesse! Hâtez-vous, Violette m'attend!

Les deux jeunes gens, du haut de leurs chevaux, se penchèrent encore une fois l'un vers l'autre et s'étreignirent avec une douloureuse tendresse.

Gérard, suivi de ses dragons, piqua vers la plaine sur les traces du général qui l'appelait, et déjà dévorait l'espace au milieu du tumulte et des premiers coups de feu qui petillaient à l'avant-garde.

Belair, paisiblement assis sur le petit cheval, tourna vers la solitude. Il s'engagea dans le chemin de France, laissant derrière lui à chaque pas un peu plus de cette poussière, un peu plus de ce danger, un peu plus de cette gloire!

III

LA GUITARE DU GRAND ROI.

C'était réellement un aimable compagnon, ce Belair. Il n'avait qu'un tort : son nom. Un joueur de guitare ne peut point s'appeler Belair.

Parfois, cependant, certaines analogies que nous voyons entre le nom et la profession font croire à la destinée ; mais Belair n'avait pas choisi son état pour l'accommoder à son nom. Bien au contraire : il devait son nom à ses talents, peut-être à sa beauté. Était-ce une femme qui l'avait ainsi nommé en voyant sa charmante figure? Était-ce un ami de la musique qui l'avait appelé M. du Belair à cause des airs délicieux qu'il composait? Toujours est-il que notre musicien avait gardé ce nom et s'en déclarait content. La vraie

raison, nous la confierons au lecteur, c'est que Belair n'avait pas eu de nom à lui avant l'âge de vingt ans.

Enfant abandonné, pieds nus, par les chemins, sans que nul lui tendît la main ou lui sourît, petit berger dans la campagne, pâle et triste apprenti de je ne sais quel état dans les villes; épris de liberté, de nobles études ; aimant le ciel, l'eau, la terre, tout ce qui est beau : l'or, les palais, l'art, tout ce qui est riche, Belair touchait à sa quinzième année et fût mort de faim comme tant d'autres ; comme tant d'autres il fût devenu soldat, maçon ou moine, sans une aventure qui lui arriva en 1680 à Fontainebleau, et que Dieu sans doute avait suscitée.

L'enfant sans nom, sans parents et sans pain, avait regardé tout le jour, à travers les clôtures, le passage des chevaux de la cour, les habits brodés, les plumes, les robes de soie. Il y avait collation dans les bosquets. Les dames pillaient les tables chargées de fruits, de gâteaux et de liqueurs; les hommes servaient les dames, buvaient de grands verres que les officiers du roi leur tendaient sur des plateaux de vermeil.

Après le repas, toute cette noblesse s'envola comme une nuée de phénicoptères et de faisans dorés. L'enfant ne voyait plus rien qui rassasiât ses yeux, il eut faim, et du fond du massif de roses et de jasmins où il se cachait, il convoita

les reliefs de ce festin que les valets semaient par les allées en emportant les plateaux et les vases.

Glissant comme un lézard tout le long de la haie, il rencontra une trouée près d'un grand pavillon de verdure, et franchit un fossé. A cent pas de lui, sur une table entre deux corbeilles de fleurs, s'élevait une pyramide de fruits et de biscuits. Cent pas, c'étaient dix secondes pour ce lézard ! Et l'ombre propice, et le conseil d'un appétit de quinze ans ! Combien eussent résisté?

Le pauvre enfant fit trois pas vers ces merveilles.

Soudain, il entendit les accords d'une guitare; il tourna la tête. A sa gauche, s'élevait dans les arbres un pavillon masqué par des lierres et des chèvrefeuilles, de longs stores de soie fermaient à demi la fenêtre et jetaient dans le pavillon une ombre que les yeux ne pouvaient percer. Avec l'instrument, une voix chanta, voix ferme et juste, qui mariait au savant accompagnement des cordes les langoureuses paroles d'un air castillan.

L'enfant oublia sa faim ; cette mélodie le ravit en extase. L'air était de ceux qu'on retient aisément, monotone et rêveur, avec une ritournelle de séguedille. Mais la chanson fut interrompue par un cri de femme effrayée parti de l'intérieur du pavillon. Une autre femme venait de lever le store à l'extérieur et de surprendre le joueur de guitare, qu'une admirable jeune fille écoutait

les mains jointes agenouillée, devant lui sur un coussin.

Belair, il faut bien que nous l'appelions d'une façon quelconque, se cacha sous les feuillages ; il entendit comme des reproches, comme des excuses, et la jeune fille sortit précipitamment du pavillon, en cachant sous ses doigts effilés un visage empourpré de honte.

La querelle continua entre le joueur de guitare et la femme impérieuse qui l'avait surpris ; les paroles devinrent brèves, hautes, dures, et Belair méditait une fuite adroite, que le bruit de la discussion eût facilement dissimulée, lorsqu'une troisième femme apparut dans le chemin que l'enfant se disposait à prendre.

Celle-là, majestueuse et lente, s'avançait, l'œil voilé sous ses coiffes, mais brillant à la fois de colère et de curiosité. Dès qu'elle entra dans le pavillon, la femme qui l'y avait précédée poussa un cri pareil à celui qu'elle-même avait arraché à la jeune fille surprise.

— Prenez garde, on entend du dehors, dit la dame majestueuse, d'une voix assez haute pour que Belair l'entendît distinctement.

— Madame, répliqua l'autre, on n'a que faire de vos avertissements.

— Si madame de Montespan ne se ménage pas, ajouta la dernière venue, qu'elle ménage au moins le roi.

A ce mot : le roi ! Belair frissonna et se fit petit comme un insecte au fond de son nid de mousse.

— Je ferai observer à madame de Maintenon, dit madame de Montespan, que je viens de voir la petite Fontanges aux pieds de Sa Majesté. Cela compromet assez le roi pour que la sévérité de madame de Maintenon s'en effraye. Quelqu'un pouvait entrer dans ce pavillon ; quel scandale ! avouez-le, madame, vous qui ne les aimez pas.

— Il est vrai que j'ai tort, murmura le roi.

— Votre Majesté n'a pas tort de voir qui bon lui semble, répondit madame de Maintenon, car le roi est maître absolu chez lui depuis la mort de la reine. J'ai cru seulement que madame de Montespan reprocherait au vainqueur de l'Europe de jouer ainsi de la guitare comme s'il était permis au maître du monde d'avoir les goûts d'un vulgaire amant.

A peine ces paroles étaient-elles achevées qu'une main d'homme souleva le store. Quelque chose d'assez volumineux traversa l'air avec un sifflement étrange et vint tomber dans l'herbe moelleuse du fossé à six pas de Belair.

Le malheureux se crut découvert dans son asile. Il s'aplatit, n'osant plus respirer sous le poids écrasant d'une colère royale à laquelle il attribuait l'envoi de ce projectile. Mais nul ne songeait au pauvre enfant, et Louis XIV sortit du

pavillon la tête basse entre madame de Montespan, qui pleurait de dépit, et madame de Maintenon qui souriait de triomphe.

Ces trois têtes illustres s'étaient revêtues, aux dernières clartés du jour, d'une expression indicible de beauté solennelle. Elles reflétaient tout l'orgueil, toutes les faiblesses de cette époque mémorable. Belair, malgré sa jeunesse et sa frayeur, comprit qu'il venait de voir passer là, dans le crépuscule, l'histoire complète de son temps.

Tout étourdi, tout tremblant, il se traînait dans les fossés, prêtant l'oreille pour absorber avidement les derniers bruits du pas de ces trois personnes, quand sa main étendue éveilla du milieu des fleurs et des lianes une harmonie mystérieuse. Belair regarda autour de lui avec surprise, et vit briller sur du bois de citronnier des incrustations d'or et de nacre. L'enfant perdu venait de rencontrer ces cordes échauffées encore par la main blanche du grand roi. Il avait à lui la guitare de Louis XIV.

Il est rare que Dieu donne le génie sans l'occasion. Souvent même le génie consiste à saisir cette occasion qui le révèle. A peine Belair eut-il en sa possession cette magnifique guitare, celle peut-être qui avait servi à l'Espagnole Anne d'Autriche et accompagné les vers que M. de Saint-Aignan faisait au roi pour la Vallière, à peine le

frôlement hormonieux se fut-il exhalé des flancs de ce bois condamné par Louis XIV à un éternel silence, que l'enfant, transporté d'orgueil et d'inspiration, se dit : Je serai musicien !

Dès lors, emportant partout cet instrument comme une proie, il ne rêva plus que notes et accords. Seul dans les bois le jour et la nuit, il chercha de toutes les forces de son esprit, avec toute la souplesse et l'ingéniosité de ses doigts, le secret renfermé dans cette boîte sonore, et lorsque parfois il se désolait d'ignorer ce qu'un maître lui eût révélé en deux heures, Belair songeait aux premiers artistes qui arrachèrent à une corde sept cris bien distincts nuancés de cinq autres avec lesquels le génie imitateur de l'homme peut reproduire tous les sons que perçoit l'oreille, et alors il se disait que ceux-là n'avaient appris que des oiseaux, que de l'eau qui murmure, que du vent qui soupire, et qu'ils avaient fini, eux, sans maîtres, par donner à d'autres les leçons d'un art qu'ils avaient créé.

Cela encourageait Belair, mais il lui fallait plus que des encouragements : l'esprit dévore. En deux ans il savait jouer sur sa guitare ce que jamais on n'a fait dire à cet instrument depuis Amphion de Thèbes jusqu'à Louis XIV, en passant par Iopas aux beaux cheveux. Mais Belair ne savait pas le nom d'une note, et pareil à M. Jourdain, son illustre contemporain, après

qu'il eut deux ans composé et exécuté la plus admirable musique du monde, il apprit ce que c'était qu'une gamme en voyageant avec un vieil aveugle flamand qui raclait une mandoline, écorchant tous les airs connus pour un denier et ne se doutant guère qu'à ses côtés dormait sur le dos d'un enfant la guitare de Louis XIV, une pièce curieuse de marqueterie que bien des gens eussent payée dix mille livres, c'est-à-dire une fortune.

Gagnons rapidement l'époque à laquelle Belair devint un homme et se fit une réputation.

Neuf années se sont écoulées. Il a vingt-cinq ans ; le roi Louis XIV en a cinquante-deux ; madame de Fontanges, la belle duchesse, est morte un an après la scène du pavillon ; madame de Montespan, disgraciée, se meurt lentement dans l'exil ; madame de Maintenon, l'aînée du roi, règne sans plaisir ; seule, la guitare a résisté au temps. Plus belle et meilleure que jamais, elle dort dans son étui doublé de velours, confiée aux soins de mademoiselle Violette, cette jeune fille que Belair pleurait au camp de Catinat.

Et si l'on veut savoir comment l'amour est entré dans le cœur de ces deux jeunes gens, qu'on se rappelle la beauté du musicien, sa grande âme qui se peint dans ses chants et dans ses yeux, on comprendra pourquoi Violette s'évanouit la première fois qu'elle l'entendit chanter. Maintenant

si l'on réfléchissait que Violette a vingt ans, l'œil d'un bleu sombre sous des cheveux noirs, une taille de nymphe et la poitrine des sirènes, on devinerait facilement que son évanouissement flatta Belair comme un hommage rendu à la puissance de l'artiste et le séduisit comme preuve d'une sensibilité peu commune.

C'est là, en peu de mots, l'esquisse de deux personnages qui se dessineront beaucoup mieux quand nous déroulerons les pages de ce récit... Revenons au voyageur, à ce Belair, si obligeant, si allègre, qui galopait sur la route de France à raison de trente-cinq lieues par jour.

L'honnête garçon avait tenu sa parole comme un Romain, et le soir du septième jour, il arriva, brisé, moulu, expirant, aux portes de la ville de Mézières, terme désiré du voyage.

Si fort qu'on puisse courir, si fort échauffé qu'on soit par les arçons et par une commission de M. de Catinat, on réfléchit sur la route et l'on se demande à quoi l'on s'expose quand on oblige un inconnu au risque de déplaire à M. de Louvois. Cependant Belair, tant qu'il galopa, tant qu'il trotta, conserva presque tout son enthousiasme ; mais une fois arrivé, soit fatigue, soit ennui d'entrer en rapport avec des étrangers, il eut peur et ne s'informa qu'en tremblant du chemin qui menait au couvent des Filles bleues.

Son hôte, le voyant disloqué comme une ma-

rionnette, l'engagea d'abord à souper, puis à se coucher, deux propositions qui firent le plus grand plaisir à Belair. Mais il commença par faire emplette d'un bon cheval qui se trouva dans l'écurie de l'hôte ; il acheta aussi une bonne corde neuve d'environ soixante pieds, puis il soupa longuement : c'est un vice de voyageur ou de musicien ; puis, après boire, il visita son nouveau cheval, roula sa belle corde, et monta dans une chambre au premier étage pour se coucher.

Le vin, qui égaye le cœur de l'homme, avait assombri celui-là. Belair en gravissant lourdement les degrés songeait à tant et de si durs chevaux qu'il avait montés depuis sept jours. Il pensait au bon M. de Catinat, chez qui l'on guitarait tous les soirs sans autre exercice. Il pensait à cette demoiselle inconnue pour laquelle, chevalier errant, il se disposait à rompre des lances et à risquer le gibet.

Que dirait Violette, si on pendait Belair pour un rapt ! Idée triste, mais éminemment musicale que notre ami s'empressa de transporter dans une mélodie des plus touchantes, qu'il composa sur-le-champ sans paroles, en regrettant fort M. de Catinat, qui lui faisait un grand nombre de petits vers, n'importe à quel propos, mais toujours agréables.

En effet, ce héros qui, s'il n'eût pas été Catinat, eût pu être Lafontaine, rimait distraite-

ment, mais intrépidement, dans toutes les circonstances.

Tout ce qu'écrivait Ovide était un vers, un vers était chaque pensée de Catinat.

Déplorable habitude, dont cependant le service du roi ne souffrit pas, quoi qu'en ait pu dire M. de Louvois, qui n'aimait pas les épées trop intelligentes.

Belair regrettait cette facilité du poëte si douce au musicien. Il se rappelait le charmant échange de procédés des deux muses, alors que, sous la tente, Euterpe mettait toutes vives en musique les improvisations de Polymnie. Galerie mythologique où Mars endormi n'était pas oublié.

Ce qui avait ravi M. de Catinat c'est qu'un soir, comme il lui était arrivé par mégarde de rédiger en un quatrain de douze et huit syllabes l'ordre suivant :

Touraine et la Marine avec Peysac dragons
Auront assez de huit fourgons.
Quant à Senneterre et Bretagne
Il leur faut des mulets pour passer la montagne.

Le général en chef, après avoir commis cet excès, s'aperçut en écrivant que c'étaient de vrais vers et en était aux inquiétudes, et s'apprêtait à déchirer l'ordre.

— Ah! monsieur, lui répliqua Belair auquel

il s'était confié, ah ! monsieur, la bonne strophe ; gardez-la-moi ?

— Bonne strophe ! .. Eh ! que dira M. de Louvois quand il apprendra que je parle en vers aux soldats de Sa Majesté?

— Monsieur, vous verrez que Touraine et la Marine se contenteront des huit fourgons que vous leur assignez, bien qu'en vers ; vous verrez aussi que les grenadiers de Bretagne et de Senneterre seront enchantés de monter sur les mules, bien que vous ayez rimé l'ordre. Ces gaillards-là n'auront pas l'air de s'en apercevoir, et en attendant vous m'aurez fourni un chant admirable, tenez.

Là-dessus Belair avait pris sa guitare et appliqué à ces quatre abominations de vers une musique délicieuse. Il chanta d'une voix si mourante, avec des roulades si perlées et des cadences si rares le : *Auront assez de huit fourgons ;* ces huit fourgons durèrent si longtemps avec les trilles, les points d'orgue et les syncopes, que Catinat émerveillé répéta plusieurs fois :

— Mon Dieu, la musique est-elle une admirable chose ! Qu'elle renferme de beautés secrètes ! Où, diable ! irait-on s'imaginer qu'il puisse y avoir tant de profonds sentiments dans ces *huit fourgons* du régiment de la marine ?

Ces souvenirs émurent le musicien. Depuis huit grands jours il n'avait pas aperçu l'ombre

d'un instrument à cordes. Huit jours sans guitare, c'était pour Belair une privation équivalant à un jeûne de même durée. Toute la musique qu'il avait amassée pendant ces huit jours lui montait au cerveau, lui oppressait le cœur, bien plus encore que sa digestion ne lui occupait l'estomac.

Belair mélancolique et saturé se laissa choir sur le lit et promena un regard découragé sur tout ce qui l'entourait. Encore un moment et il cédait au sommeil avec l'ennui profond d'un lendemain qu'on redoute. Soudain ses yeux demi-clos aperçurent une convexité rougeâtre qui se dessinait sur la muraille. C'était une vieille mandoline chevelue à laquelle le temps et la sécheresse n'avaient laissé que deux cordes. Belair, dans une joie inexprimable, s'empara de l'instrument et se mit à jouer sur son lit avec une rage toute famélique.

C'était la nuit; tout le monde dormait déjà dans l'hôtellerie. Belair, qui voulait partir de bon matin pour le couvent, avait payé sa dépense à l'hôte. Il était donc bien chez lui et sans remords. Il joua aussi fort et aussi passionnément que s'il eût eu à captiver un auditoire de rois et de généraux en chef. Belair jouait pour Belair. Ainsi, les rossignols chantent la nuit leurs plus doux chants, sans espérer qu'on les entende. Mais l'oiseau a la prudence de se taire

quand il ne veut point qu'on le reconnaisse, et Belair, qui avait tant de raisons de se dissimuler, ne s'aperçut pas qu'il pouvait se trahir par son talent ; il continua de jouer jusqu'au délire.

En ce moment, deux hommes passaient à cheval sur la route. L'un précédait de quelques pas ; il allait gravissant lentement la côte au milieu de laquelle était située l'hôtellerie. La tête basse comme si elle eût porté des secrets trop lourds, il laissait le cheval se gouverner lui-même.

L'autre, carré, ventru, la poitrine effacée, le nez au vent, ne réussissait, malgré toutes ses tentatives de prestance, qu'à paraître un grand laquais qui suit son maître. Par instants il secouait sa tête comme pour l'enchâsser plus correctement dans ses épaules, et de sa main droite armée d'une houssine, il dessinait dans le vide une foule de petits moulinets et d'arabesques se terminant inévitablement par une rapide extension de l'avant-bras. Ce jeu durait depuis quelques minutes, lorsque les deux voyageurs passèrent devant l'hôtellerie que Belair était en train d'emplir d'harmonie.

L'homme à la tête penchée continua sa route sans prendre garde à rien ; mais le grand découpeur d'atmosphère dressa l'oreille et interrompit subitement ses exercices. Cinq secondes

après il arrêta son cheval pour mieux entendre ; puis le poussant des deux talons, il rejoignit son compagnon rêveur.

— Monseigneur! dit-il d'une voix brève et basse.

— Eh bien, quoi, M. la Goberge?

— Daignez écouter, monseigneur. Là, dans cette hôtellerie.

— Un boyau qui grince?

— Une guitare.

— Et quand ce serait une guitare, que m'importe, à moi?

— Monseigneur ne reconnaît donc pas la seule main qui soit capable en Europe de manier ainsi cet instrument?

Le cavalier au visage noble et froid chercha distraitement sans répondre.

— Belair! murmura plus bas encore la Goberge.

A ce nom, les traits accentués du cavalier se rembrunirent jusqu'à la colère.

— Tu crois? dit-il.

— Fermement, monseigneur.

— Il aurait osé rentrer en France? Non, c'est impossible, il est au camp de Catinat. Tu te trompes, passons!

— Eh! monseigneur, tout à l'heure je reconnaissais son doigter, maintenant je reconnais sa voix, il chante.

— Tais-toi, répondit le cavalier, gagnons au plus vite, près des Filles bleues, cette cabane de bûcheron où tu te caches depuis huit jours après la faction du matin. Il faut que j'arrive là vers minuit, que je fasse mon courrier, que je dorme une heure, et qu'à partir de quatre heures je monte avec toi la dernière garde au bas de cette terrasse.

Puis, se parlant à lui-même :

— Oh oui! la dernière; et j'aime à croire qu'elle sera inutile comme les autres. Cependant, il faut tout prévoir; récapitulons : ce Gérard de Lavernie a dû recevoir la lettre d'Antoinette le 17 au soir; Catinat peut lui avoir donné un congé. Il est possible de venir de Pignerol ici en sept journées; nous verrons cela demain entre quatre et cinq heures... En route, la Goberge; grands pas!

— Quel dommage! grogna le pourfendeur en redoublant ses zigzags aériens.

Et tandis que le maître poussait en avant, la Goberge ne cessa de se retourner et d'écouter aussi longtemps qu'il put apercevoir l'hôtellerie, qu'un pli de terrain déroba enfin à ses yeux.

IV

ANTOINETTE DE SAVIÈRES.

Le couvent des Filles bleues s'élevait à une lieue environ de l'hôtellerie dans laquelle se reposait Belair, à une lieue et quart de la ville.

C'était un vaste bâtiment à toits aigus, percé d'une quantité de petites fenêtres, ayant vue toutes sur l'admirable vallée de la Vence qui leur envoyait l'arome de ses prairies, la lumière et la fraîcheur, et le bruit de ses ruisseaux, triste compensation des parfums de la cour et des bruyantes clartés du monde que les religieuses ne devaient plus revoir.

La maison était fermée de grands murs par trois de ses côtés. A l'orient, les potagers, les

vergers ; les bois au sud ; les cours au nord; à l'est, sur le même plan que le bâtiment principal, une immense terrasse bordée de buis gigantesques, abrités par un mur à hauteur d'appui. Abrités, disons-nous, quant aux racines; car leurs cimes s'élançaient vigoureusement au-dessus de ce mur, impatientes de s'appeler arbres et de boire le grand air. Mais le ciseau infatigable du jardinier les rognait et les forçait de s'élargir par la base ; de sorte qu'après tant d'années ils avaient formé un second mur de souches et de rameaux, mur trapu, impénétrable, large de deux pieds au moins et habité par tout un monde de belettes, de mulots, de lapins, de hérissons, qui dans une paix profonde élevaient leurs familles patriarcales aux dépens du véritable mur qu'ils avaient transformé en catacombes.

Mais le lapin et le hérisson savent abuser comme les hommes : à force de creuser, quelques-uns de ces usurpateurs avaient expulsé la terre du mur et s'étaient pratiqué des fenêtres. Or, comme en bas de cette terrasse passait, à douze pieds environ, un large sentier verdoyant qui menait aux vignes les ânes du village, parfois une de ces pierres, grignotée et limée comme la pierre ponce, se détachait de son cadre, et l'on voyait apparaître à sa place le museau mobile d'un lapin qui prenait l'air, ou le groin

noir d'un hérisson mélancolique qui levait le plan de la vallée.

Cette muraille ainsi habitée se dégradait à certains endroits, sans avoir éveillé les inquiétudes du couvent. La supérieure des Filles bleues n'avait jamais remarqué de rôdeurs autour de ses clôtures. Nul pied de galant ou de voleur n'avait transformé en degrés d'escalier les excavations qui émaillaient cette muraille.

Jamais, non plus, les religieuses, spectres silencieux qui se promenaient par groupes le long de la terrasse aux buis, n'avaient aperçu dans le chemin d'autres hommes que les villageois trop courbés sous des fardeaux pour pouvoir lever la tête.

Et d'ailleurs cette promenade n'était permise qu'aux vertus éprouvées. La jeunesse, moins sûre, était parquée dans les jardins à l'intérieur, sous des quinconces faciles à surveiller, dans des cours : jamais une novice n'allait aux buis sans être accompagnée, à moins qu'elle ne fût près de faire profession, auquel cas, selon les usages du cloître, elle jouissait pendant les derniers huit jours d'une complète liberté.

En mars 1690, six mois avant le commencement de cette histoire, un courrier, monté sur un cheval écumant, s'était arrêté à la grille du couvent des Filles bleues et avait remis à la supérieure une lettre ainsi conçue :

« Madame la supérieure des Filles bleues de Mézières,

« Vous recevrez mademoiselle Antoinette de Savières, jeune fille de noblesse, orpheline, âgée de dix-sept ans. Elle entrera en religion aussitôt qu'elle sera suffisamment instruite et disposée. Elle ne verra, ne recevra personne du dehors. Tout ce qu'elle pourra écrire sera envoyé immédiatement au ministère de la guerre par ordre du roi.

« *Signé :* MICHEL LOUVOIS. »

« *P. S.* Vous écrirez au bas de cette lettre le reçu des trois mille livres que le porteur vous remettra ; vous rendrez la lettre. La pensionnaire arrivera au couvent deux heures après que le courrier en sera parti.

« Il vous est enjoint, madame, de laisser ignorer absolument à tout le monde et surtout à la jeune fille ce bienfait et cette protection du roi. »

La supérieure, frappée de crainte à l'aspect du nom de Louvois qui commandait le respect dans toute l'Europe, obéit, reçut l'argent, rendit la lettre et congédia le courrier.

Elle attendit la pensionnaire, mais les deux heures fixées se passèrent, puis quatre, puis le

reste du jour et la nuit tout entière sans que la jeune fille parût.

Il était arrivé en chemin à mademoiselle Antoinette de Savières cent événements que M. de Louvois n'avait pas prévus, lui qui passait pour tout prévoir dans ses plans de campagne.

Qu'on se représente au milieu du chemin encaissé de Givry en Argonne à Elize un carrosse fermé de rideaux en cuir, traîné par deux vigoureux chevaux et conduit par un paysan épais qui devait avoir eu grande peine à se percher sur le siége.

Dans ce carrosse était assise, modestement inclinée, le bras passé dans une des courroies de la portière, le regard plus triste qu'indifférent, une grande et belle jeune fille, mademoiselle Antoinette de Savières. On n'oublie pas une semblable figure quand on l'a une fois aperçue. C'étaient de longs yeux noirs, dont la prunelle chatoyante nageait dans un fluide d'azur, des sourcils dessinés comme deux arcs, et qui se joignaient au moindre tressaillement d'un front d'ivoire, une bouche qui accusait, dans son modèle riche et délicat à la fois, la passion, l'esprit et la circonspection ; c'était l'ovale parfait d'un visage tellement uni dans sa mate blancheur, qu'on eût dit que jamais il n'avait vu le soleil. La main qui pendait hors de l'anneau formé par la courroie grossière, était longue, fine ; elle

attendait l'embonpoint de ses vingt ans pour ressembler aux divines mains du Corrége. La pose si chaste et si abandonnée tout ensemble que cette belle fille avait prise dans le carrosse révélait des épaules jeunes et fermes dignes d'attacher les plus beaux bras du monde, et de ces épaules arrondies, jusqu'aux pieds qui dépassaient la robe de laine brune, toutes les lignes de ce corps étaient harmonieuses et pures à tel point que jamais dans leur perfection le statuaire n'eût même osé soupçonner la volupté.

Le carrosse allait lentement, non qu'il fût trop lourd ou que les chevaux n'eussent assez de vigueur pour le faire voler sur la route, mais parce que cette route était coupée d'ornières profondes, et que le paysan ménageait ses chevaux qui avaient encore vingt lieues à faire pour arriver au couvent des Filles bleues.

Il était neuf heures du matin. Un soleil de printemps perçait les nuages immobiles. Il avait plu beaucoup la veille, et cette chaleur inusitée exprimait de la terre et des arbres une odeur de séve qui enivrait.

Le paysan s'endormit sur son siége. La jeune fille rêveuse ne s'aperçut point que les chevaux quittant la route entraient dans un chemin de traverse assez profond, assez étroit, aux deux côtés duquel était creusé un fossé. Dans ce chemin, la marche était plus difficile encore que

sur la route, car il était plus humide et plus sillonné d'ornières. Les chevaux s'ennuyèrent de leur escapade, et après s'être concertés à leur façon, résolurent de revenir au grand chemin. Ils tournèrent si brusquement et si court, qu'ils entrèrent dans le fossé; les roues de devant y tombèrent avec eux. Le cocher s'éveille, la peur le prend, il fouette les chevaux; ceux-ci s'imaginent qu'on leur demande de grimper sur le revers du fossé à six pieds, ils s'élancent furieux le long de ce talus.

Si le temps eût été sec et le terrain ferme, nul doute qu'ils n'eussent enlevé le carrosse sur cette pente, mais les roues s'enfonçaient dans une terre argileuse; impossible de les faire remuer. Un des chevaux s'abat de côté, roule dans le fossé, entraîne l'autre qui tombe sur son compagnon en brisant le timon et l'avant-train du carrosse. Avec cet avant-train s'écroule le siége du paysan, qui est précipité lui-même entre les chevaux abattus; tout cela roule, se débat et disparaît à moitié sous une couche épaisse de terre délayée, d'herbes déracinées.

Voilà un très-grand malheur arrivé en une demi-minute, et si le carrosse ne se fût incrusté et scellé miraculeusement dans la glaise, tout périssait broyé le long de ce talus par des chevaux que la douleur et la terreur avaient rendus fous.

La jeune fille n'avait pas eu le temps de voir le danger. Au choc des roues dans le fossé, elle poussa un cri; puis, voyant que le carrosse demeurait immobile, elle essaya d'ouvrir la portière pour descendre. La portière, calfeutrée par un amas de terre, résista. Antoinette aperçut alors le pêle-mêle affreux des chevaux qui lançaient de furieux coups de pieds; elle entendit les gémissements étouffés du paysan. Puis tout s'éteignit, et elle se vit enfermée dans cette boîte inamovible, seule, en proie à une terreur qui redoublait à chaque secousse imprimée au carrosse, à chaque rugissement des chevaux.

Tandis que par la portière de droite elle appelait au secours, sans que nul répondît dans cette campagne déserte, elle entendit le galop d'un cheval à sa gauche, et elle vit s'encadrer subitement dans la fenêtre du carrosse une figure de jeune homme qui s'écria :

— Bon Dieu! une femme là dedans!

Antoinette transportée de joie:

— Au secours! au secours! dit-elle.

Et ce fut tout ce qu'elle put articuler. A la terreur venait de succéder un autre sentiment. Ces deux personnes en se regardant oubliaient l'une son danger, l'autre son inquiétude, et elles continuaient de se regarder avec une surprise qui eût fait de ces deux figures le plus charmant tableau du monde.

Le jeune hommme, c'était Gérard de Lavernie, fut le premier qui revint à la situation.

— Hélas! madame, dit-il, n'êtes-vous point blessée ?

— Non, monsieur, je ne crois pas; mais Sidoine!... mais les chevaux!...

— Quoi! il y a un homme dans ce fouillis? ajouta Gérard.

— Le cocher... Sidoine; il gémissait tout à l'heure.

— Diable, diable! il ne gémit plus, murmura Gérard, voyons donc cela.

Et, en s'approchant, il distingua le malheureux paysan enseveli à moitié sous les chevaux. Il voulut le dégager, mais aussitôt les chevaux recommencèrent leurs ruades et leurs râlements; Sidoine ne bougea pas. Gérard fronça le sourcil.

— Un homme mort! pensa-t-il. Cela va bien épouvanter cette jeune dame.

Et il revint au carrosse.

— Eh bien, monsieur? dit Antoinette avec anxiété.

— Eh bien, madame, je crois M. Sidoine bien mal dans ses affaires.

— Oh! mon Dieu.

— Ne vous effrayez pas... essayez un peu de sortir d'ici, et vous verrez.

— J'ai essayé en vain.

— Oui, la portière est embourbée, je vais la dégager.

Et le jeune homme détacha son ceinturon d'épée qu'il alla pendre à l'arçon de son cheval attaché à un arbre; il releva ses manchettes de batiste, ôta ses gants et s'apprêta bravement à fouiller la glaise avec deux belles mains blanches.

— Oh! monsieur, je vous en prie! s'écria Antoinette qui en eut pitié.

Gérard s'arrêta.

— Il y aurait bien un moyen, dit-il ; vous êtes mince et légère, madame, et vous passeriez facilement par la portière... si je vous aidais un peu... Vous hésitez... C'est juste... Attendez, attendez, je vais avoir enlevé bien vite ce quartier de terre molle.

— Non, monsieur, j'attendrai que vous appeliez un paysan quelconque, et avec une pioche, sans vous salir...

— Madame, il n'est pas prudent d'attendre; si par malheur les chevaux se relevaient, ils briseraient tout.

— Je passerai donc, monsieur, interrompit Antoinette avec résolution.

Et elle se leva dans le carrosse.

— Voici le moyen, madame; veuillez me tendre vos bras, et je vous attirerai dehors; je suis fort, n'ayez aucune crainte.

Elle rougit, il rougit lui-même. Elle tendit ses

bras timidement en baissant les yeux ; il s'approcha d'elle et la prenant sous les épaules, l'enleva comme si elle eût été une ombre diaphane. Mais Gérard ne put empêcher que dans ce mouvement la joue d'Antoinette n'effleurât ses cheveux, que les deux bras de la jeune fille ne vinssent rouler autour de son cou ; il ne put empêcher que dans le contact de leurs poitrines, la double palpitation de la vie ne fît jaillir une secousse électrique jusqu'à leurs cœurs, et alors le sang disparut des joues d'Antoinette qui chancela et fut obligée d'appuyer sa main sur le carrosse, et alors Gérard lui-même se sentit trembler et se détourna pour cacher un trouble dont il n'était plus le maître.

— Maintenant, dit-il en se remettant, vous êtes tout à fait sauvée, madame, et je vais m'occuper de l'homme et des chevaux.

Antoinette ne répondit pas.

— Ces chevaux suffoquent ; le collier les étrangle, continua Gérard ; leurs traits les blessent, il faut couper les traits.

Il s'avança vers le fossé, un couteau à la main, les chevaux ruant toujours.

— Monsieur, monsieur, vous vous ferez tuer, s'écria la jeune fille en le retenant.

— Pardon, madame, mais il faut savoir dans quel état se trouve le pauvre homme ici gisant ; pardon !

Il écarta doucement le bras d'Antoinette et se mit avec adresse à tirer Sidoine du milieu des chevaux. Il y parvint grâce à sa vigueur et à son sang-froid, et posant sa main sur le cœur du paysan :

— Seulement évanoui, dit-il. Dieu soit loué! Aux chevaux maintenant.

Et coupant les traits, les rênes, les courroies, il rendit la respiration et la liberté aux chevaux qui se relevèrent et se secouèrent longtemps avec des hennissements de joie.

Puis, comme s'il ne se fût rien passé pour eux, ils attaquèrent bravement l'herbe déjà longue qui couronnait le revers du fossé.

— Quant à ceux-là, dit Gérard, j'en réponds ; mais je crois bien que votre cocher Sidoine a deux ou trois côtes compromises. Si vous voulez, madame, attendre ici quelques moments, je vais monter à cheval et chercher dans les environs un chirurgien pour l'homme, un charron pour le carrosse, et un cordial pour vous, car vous êtes bien pâle.

Gérard n'eut pas plutôt parlé à Antoinette de sa pâleur qu'elle redevint rouge. Il avait déjà un pied dans l'étrier, lorsque au détour de cette traverse quatre paysans passèrent, conduisant du foin sur un de ces chariots étroits, longs, comme on les fait encore en Alsace. Gérard les héla d'une voix perçante. Ils se retournè-

rent, laissèrent le chariot sur la route et accoururent.

Cependant, Gérard avait fait revenir à lui Sidoine, mais ce pauvre homme n'avait repris connaissance que pour sentir sa douleur, et malgré toute l'eau dont la jeune fille lui arrosait les tempes, malgré le flacon qu'elle lui tenait ouvert sous les narines, il était retombé dans son évanouissement, après avoir jeté un cri lamentable.

Les quatre paysans tirèrent du fossé la voiture encore en état de rouler; ils nettoyèrent les chevaux, et quand ils eurent fini, attendirent qu'une idée arrivât soit à Gérard, soit à Antoinette.

Celle-ci fondait en larmes.

— Madame, dit Gérard, veuillez m'exprimer vos intentions et me donner vos ordres, et avant tout faisons porter le blessé au plus prochain village.

— Oui, monsieur, oui, répliqua Antoinette tout étourdie.

— Eh bien, mes amis, ajouta Gérard en s'adressant aux paysans; mettez ce pauvre homme dans le carrosse auquel vous attellerez un seul cheval avec des cordes, et conduisez-le à Dommartin. Voici un louis dont vous donnerez la moitié au barbier pour les premiers soins; nous allons vous suivre tout doucement, madame et moi. Allez.

Le carrosse partit lentement, escorté par les quatre hommes. Gérard et Antoinette restèrent seuls sur le chemin.

— Voyons, madame, dit Gérard, avez-vous pris une résolution?... Êtes-vous remise?... Vous ne répondez pas, l'émotion vous oppresse! Vous craignez pour la vie du brave Sidoine?... Vous regrettez de ne pouvoir continuer votre route dans le carrosse... vous retourniez chez vous, sans doute?... Peut-être avez-vous peur que ce retard n'inquiète... madame votre mère... ou... monsieur votre mari?...

Gérard fut interrompu au milieu de ses questions délicates par une explosion de sanglots.

— Je vous en supplie, s'écria-t-il, madame, parlez! J'espère que je n'ai pas eu le malheur de vous déplaire. Dites-moi promptement où je dois vous accompagner, et je vais prendre congé de vous.

— Eh! monsieur, répliqua Antoinette en séchant ses larmes, que ferais-je si vous me laissiez seule? Je ne connaissais au monde qu'une seule personne, et on vient de l'emporter tout à l'heure, blessée, mourante... Sidoine est mort peut-être à présent. Vous me regardez avec surprise, monsieur. Je vous ai dit pourtant toute la vérité.

— Vous ne connaissez au monde que ce Sidoine; mais vos parents?

— Je n'en ai pas.

— Vous les avez perdus?

— Je ne les ai jamais connus. Pendant longtemps j'ai cru que j'avais une mère. Une femme m'avait élevée; elle ne m'avait jamais quittée. Je dois à ses soins le peu que je sais, c'est elle qui m'a appris à prier Dieu, c'est elle qui m'a parlé du monde que jamais je n'avais entrevu. Car nous habitions, elle et moi, une petite maison au bas des montagnes d'Argonne, servies par une paysanne qui est la sœur de ce garçon Sidoine, notre serviteur aussi. Il paraît que j'ai dix-sept ans, monsieur, et depuis tant d'années, je n'ai pas vu quatre visages étrangers. La femme qui m'élevait est tombée malade il y a environ quinze jours. Dès la première invasion du mal, elle a écrit une lettre à Paris; un courrier est venu chez nous assez à temps pour voir expirer cette femme que j'appelais ma mère. Avant de mourir, ma mère, en brûlant la lettre que le courrier avait apportée pour elle, ordonna au paysan, à Sidoine, de louer un carrosse et de me conduire au couvent des Filles bleues, à Mézières, puis elle mourut et Sidoine m'a emmenée. J'allais à ce couvent lorsque vous nous avez sauvés dans le chemin. Si ce pauvre Sidoine est mort, vous voyez bien, monsieur, que je ne connais plus personne, et que je suis toute seule en ce monde!

Gérard demeura pensif, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Il prit la jeune fille par la

main et la fit asseoir sur un tertre qu'il avait couvert de son manteau. Puis s'asseyant lui-même à deux pas d'elle :

— Quelle lugubre existence ! dit-il. Il y a là quelque mystère ou quelque malheur. Vous l'avez pensé, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Je le crois.

— Et cette femme, vous la regrettez, c'est elle que vous pleurez !

— Il m'est impossible de voir d'un œil sec se rompre une si longue habitude. Cependant, j'ai été si malheureuse et si maltraitée dans ma première enfance que le souvenir m'en a poursuivie toujours, et que j'ai constamment gardé un cœur froid pour celle à qui je donnais le doux nom de ma mère.

— Elle vous maltraitait ?

— A tel point que souvent, depuis, en me rappelant les regards furieux de cette femme, l'espèce de haine persévérante dont elle m'assiégeait, les coups, les duretés qu'elle entassait sur moi , pauvre enfant, je me suis demandé si elle n'espérait point de me voir succomber à tant de misères. Puis, plus tard son œil s'est adouci; j'étais grande, j'avais subi le passé avec une résignation dont peut-être elle s'était sentie touchée, alors elle m'a fait apprendre à lire, elle m'a enseigné les élements de tout ce qu'elle savait elle-même, elle m'a fait donner des leçons par un

vieux curé irlandais, notre plus proche voisin, dont le presbytère était à une lieue de chez nous. Et puis, elle cherchait de temps en temps à m'inspirer des sentiments au-dessus de notre condition. Elle me répétait que Dieu opère des miracles, qu'il tira Joseph de l'humilité pour en faire un puissant seigneur. Elle me demandait quelle serait ma conduite envers elle si, un jour, je devenais riche et honorée. Cependant elle affectait de me traiter avec plus de considération et parfois m'appelait mademoiselle. Ma mise n'était point celle des enfants de la campagne, que parfois j'entrevoyais. J'ai toujours porté l'habit propre et l'on m'a servie avec égard. J'ai toujours vu de l'argent à la maison, bien plus d'argent qu'on n'en dépensait.

— Cette femme ne vous a-t-elle point parlé de vos parents de façon à ce que vous comprissiez quelque chose ?

— Jamais.

— Vous portez un nom ?... pardonnez-moi.

— On m'appelle Antoinette.

— Et... c'est tout ?

— Oui, répliqua la jeune fille. Pourquoi ?

— C'est qu'ordinairemènt on a deux noms, mademoiselle ; le sien, et celui de ses parents.

— Puisque je n'ai pas de parents, dit simplement Antoinette.

Gérard attacha sur cette jeune fille un regard

profondément scrutateur. Elle le soutint fermement d'abord, puis baissa les yeux. Elle devinait que le regard du jeune homme, après avoir été sonder l'âme, était revenu à la surface et n'examinait plus que la beauté.

— Ne dites-vous pas, reprit-il, que depuis votre enfance vous n'avez vu personne?

— Quatre à cinq personnes, monsieur : le vieux curé, la femme d'un gentilhomme qui parfois nous rendait visite. et deux ou trois étrangers qui ont passé.

Il se fit un nouveau silence entre les deux jeunes gens; Gérard le rompit encore.

— Vous êtes heureuse? dit-il.

— Pas tout à fait, car j'ai encore le regret d'avoir vu mourir ma gouvernante. Cependant, mon chagrin s'effacera parce qu'il n'est pas bien profond, et comme je vais au couvent des Filles bleues, où je trouverai des compagnes, comme enfin, j'aurai là une société dans laquelle j'apprendrai tout ce que j'ignore, comme je me promets de choisir bien vite parmi ces dames la plus belle et la meilleure pour avoir une amie, si vous saviez, monsieur, comme je serai heureuse... moi que personne n'a jamais aimée!

Gérard se releva non sans avoir encore une fois regardé avec une triste admiration cette parfaite beauté que le cloître allait engloutir.

— Si vous vous fussiez trouvée malheureuse,

dit-il, mademoiselle, je vous eusse proposé, puisque vous êtes tout à fait libre, de vous conduire chez ma mère. Nous habitons à sept lieues d'ici. Ma mère vit toute seule chez elle; je l'ai quittée ce matin, pour me rendre à l'armée d'Italie; vous eussiez trouvé près d'elle la société que vous désirez, vous eussiez rencontré l'amie que vous rêvez, car nulle femme en ce monde n'est aussi belle et aussi bonne que ma mère.

Il s'arrêta pour attendre la réponse.

—Je vous suis bien reconnaissante, dit la jeune fille, mais on m'attend chez les Filles bleues, où ce pauvre Sidoine a reçu l'ordre de me conduire.

Gérard s'inclina et n'insista pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle, nous allons, si vous vous en sentez la force, rejoindre le carrosse qui a conduit votre cocher au village. C'est assez loin, je vous en préviens, il y a près d'une lieue.

— Je marche bien, répondit Antoinette.

Gérard prit son cheval par la bride, et, sans rien ajouter, suivit la jeune fille dans la direction du village.

Arrivés là, ils apprirent que le frater avait jugé très-grave la situation du blessé, saigné deux fois, prescrit un repos absolu et interdit positivement le voyage avant un mois.

Gérard put se convaincre de la justesse de ces diagnostics.

Sidoine, en proie à une fièvre violente, délirait sur le lit où on l'avait placé.

Gérard amena la jeune fille au chevet du malheureux et lui expliqua la situation.

— Vous voyez, dit-il, qu'il ne faut pas songer à vous mettre en route. Je vous réitère ma proposition, le château de Lavernie n'est qu'à sept lieues et demie d'ici ; je puis vous y conduire. Ce sera une double joie pour ma mère de vous recevoir et de m'embrasser encore, moi qu'elle croit déjà bien loin : acceptez. Vous dites qu'on vous attend aux Filles bleues, mais qui cela?

Antoinette répéta doucement mais avec une fermeté qui frappa Gérard :

— On m'attend.

— Enfin, comment irez-vous? Le carrosse est brisé, vous n'avez peut-être pas beaucoup d'argent?

— Je n'en ai pas du tout, mais Sidoine doit en avoir.

Gérard ne trouva rien dans les habits de Sidoine, et il jeta un regard soupçonneux sur le barbier qui l'avait déshabillé pour le coucher. Mais une idée lui vint. Il sortit pour visiter le carrosse, et dans le fond du coffre il ramassa un petit sac de cuir renfermant vingt-cinq louis d'or, une somme considérable, eu égard à la médiocrité de l'équipage et au peu de durée de la route.

— En effet, mademoiselle, dit-il en revenant à Antoinette, voici le trésor de Sidoine, et vous aurez plus qu'il ne vous faut pour aller jusqu'au couvent.

— Il faut laisser cet argent ici pour que le pauvre garçon soit bien soigné, dit Antoinette avec une générosité qui fit plaisir à Gérard.

— Mais, vous !

— Oh ! moi...

— Vingt lieues, mademoiselle !

— Le carrosse a bien roulé du fossé jusqu'ici, pourquoi ne roulerait-il pas d'ici aux Filles bleues ?

— Parce que le timon est brisé, et que rien ne retiendrait la voiture dans les descentes.

— Comment alors, monsieur, vous qui me proposiez si obligeamment d'aller chez madame votre mère, comment comptiez-vous que je ferais le chemin ?

— Des deux chevaux du carrosse vous eussiez monté l'un, moi j'ai ma monture. Un coussin du carrosse bien sanglé sur ce gros cheval gris, vous constituait la meilleure selle du monde.

— Alors, s'il m'est possible de monter ce cheval, pourquoi ne m'en servirais-je pas pour aller au couvent...

— Seule ?

— Je donnerai un louis au guide qui m'accompagnera sur l'autre cheval.

« Singulière enfant, pensa Gérard ; elle ne sait rien des choses de ce monde, et rien ne l'étonne. »

— Est-ce que j'ai tort? demanda Antoinette.

— Bien au contraire, mademoiselle ; seulement je pensais que vous faire ainsi accompagner par un inconnu, par un manant...

— Eh bien ! dit-elle avec un sourire de bonne grâce et d'innocence, que ne venez-vous avec moi vous-même ?

La plus folle idée, la plus vulgaire, la plus incompatible avec cette noble figure qu'il avait en face de lui, traversa l'imagination de Gérard.

« Serait-ce une aventurière, pensa-t-il, et m'a-t-elle conté cette invraisemblable histoire sachant bien que Sidoine ne la pourra démentir? »

— Mademoiselle, répliqua le malheureux avec une brusque froideur, j'ai eu l'honneur de vous dire que je m'en vais à l'armée, j'ai hâte, et vingt lieues au rebours de ma route m'enlèveraient deux jours à peu près.

Antoinette eût pu s'offenser, se formaliser, tout au moins, mais non. Ses riches sourcils noirs ne se froncèrent pas. Nulle contraction ne plissa ses lèvres.

— Vous eussiez perdu le même temps à me conduire chez madame votre mère, dit-elle tranquillement. Mais puisque vous ne pouvez pas sacrifier ces deux jours, j'irai seule, ou avec le

premier venu, au couvent des Filles bleues, et je ne vous serai pas moins reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi depuis tantôt.

En disant ces mots, elle plongea son petit poing dans le sac de cuir, et en tira, sans compter, les pièces d'or qu'elle donna au chirurgien du village, avec les plus vives recommandations pour qu'Antoine fût bien soigné et reconduit chez lui dès qu'il pourrait souffrir le transport.

Elle ordonna qu'on assujettît sur l'un des chevaux le coussin dont Gérard avait parlé, choisit avec infiniment de sagacité parmi les figures présentes celle qui offrait le plus de garanties, et qui en effet eût rassuré Lavater lui-même; c'était un beau garçon de vingt ans, à l'œil bleu, limpide, au front ouvert, au franc sourire.

— Voulez-vous, dit-elle, gagner un louis d'or en me conduisant aux Filles bleues de Mézières, et en ramenant ici le cheval que j'aurai monté?

— Oui-da, de tout mon cœur, mademoiselle, répliqua vivement le jeune homme, et j'aurai bien soin de vous en route.

— Partons alors, continua Antoinette qui fit une longue et belle révérence à Gérard, et le laissa dans la chambre tout abasourdi de cette candeur, ou de cette rouerie, flottant de l'une à l'autre des deux idées, et le plus gêné, le plus désarçonné de tous les hommes.

Il n'avait pas encore réuni toutes ses facultés,

il n'avait pu encore déraciner ses pieds du carreau où la stupeur les avait fixés, quand il entendit claquer dans la cour du frater le fer des chevaux d'Antoinette.

Il courut à la fenêtre ; le coussin était déjà lié sur l'échine puissante du gros cheval. Le beau garçon à l'œil bleu tendait sa main en guise d'étrier à la voyageuse. Elle y plaça un pied charmant et sauta comme un oiseau sur le cheval. Gérard, de sa fenêtre, vit en effet le paysan commencer son rôle d'attentif. Il improvisa une planchette soutenue par deux courroies pour que les pieds d'Antoinette s'y reposassent commodément ; il visita le mors et la bride, fixa sur son cheval à lui une petite valise que la jeune fille avait dans le carrosse, et grimpant à cru sur sa bête, il sortit d'abord de la maison attirant après lui la monture de sa nouvelle maîtresse.

Celle-ci, lorsqu'elle eut dépassé le seuil, salua encore le chirurgien, les autres paysans, leur recommanda une dernière fois Sidoine, et s'éloigna au milieu des saluts très-humbles et très-sincères que ces braves gens, beaucoup meilleurs physionomistes qu'on ne le croit généralement, ne pouvaient refuser à tant de bonté simple, à tant de beauté pure.

Antoinette jeta les yeux jusqu'au premier étage, et vit à la fenêtre notre Gérard de plus en plus stupéfait, de plus en plus immobile, qui la re-

gardait s'éloigner sans avoir l'air d'y rien comprendre. Elle lui envoya un sourire capable d'anéantir le peu de sens commun qui lui restait ; elle lui fit de la tête un charmant salut auquel il ne répondit point, béant et stupide qu'il était. Cependant le cheval s'éloignait toujours, et disparut tout à coup au tournant de la route.

Gérard, dès qu'il ne vit plus rien, sembla retrouver toute sa raison. Il s'arracha de cette fenêtre sans même faire attention au pauvre Sidoine, descendit en deux bonds les douze marches de l'escalier de bois, se jeta sur son cheval qui s'impatientait dans la cour et galopa comme un fou sur les traces de la voyageuse.

Mais à peine le jeune homme fut-il en selle que le premier mouvement si noble et si franc fit place aux scrupules que donne la triste éducation du monde.

Gérard se demanda s'il n'aurait pas l'air d'un sot ou d'un homme qui se repent, si la jeune fille ne triompherait pas de son retour. En un mot, il appliqua une pauvreté sur sa sottise, il chercha un prétexte à sa résipiscence.

Ce prétexte malheureux comme tout devait l'être à partir de ce faux raisonnement, ce fut le sac de cuir que Gérard avait trouvé dans le carrosse, que la jeune fille avait vidé pour payer le chirurgien, qu'elle avait jeté ensuite sur une commode, et que Gérard avait machinalement

ramassé pendant ses perplexités au départ d'Antoinette.

Ce petit sac dont il sentit l'épaisseur dans sa poche, lui parut une merveilleuse raison de courir après la voyageuse. Tout ravi d'avoir fait cette trouvaille, Gérard ne fut pas long à retrouver Antoinette; il l'aperçut du haut d'une petite colline que son cheval éperonné vivement avait montée en une minute.

La jeune fille, entendant ce galop rapide derrière elle, se retourna. Gérard était déjà à ses côtés.

— Excusez-moi, dit-il, mademoiselle, mais vous avez oublié quelque chose chez le chirurgien, et je vous le rapporte.

— Je n'ai rien oublié du tout, ce me semble, répondit Antoinette.

Gérard lui tendit le petit sac de cuir.

— Ah bien! mademoiselle a une fameuse chance, tout d'même, s'écria le grand garçon en riant : dire que l'on court si fort après elle pour lui rapporter un sac vide!

Tant de naïveté ou de perspicacité irrita Gérard, il poussa son cheval entre celui d'Antoinette et celui du gars

— Passe derrière, dit-il d'un ton bourru.

Et il se mit au pas avec Antoinette silencieusement; alors elle le regarda d'un air étonné :

— Eh bien, monsieur, dit-elle, vous oubliez que ce n'est pas votre chemin.

— Il faut que vous me pardonniez, répliqua-t-il ; j'ai été incivil envers vous, et je m'accuse humblement. La réponse que je vous ai faite chez le chirurgien m'était inspirée par des idées entièrement opposées à celles que j'ai en ce moment.

— Ah ! dit-elle en cherchant à comprendre.

— Un homme de mon nom et de mon éducation ne laisse pas sur les chemins, dans l'embarras, une femme quelle qu'elle soit ; à plus forte raison vous, mademoiselle.

— Pourquoi ?

Ce pourquoi troubla toutes les idées de Gérard ; il fut dit avec une telle sincérité, avec un œil si limpide, que le jeune homme, n'y démêlant aucun dépit, aucun triomphe, dut se convaincre de la parfaite indifférence avec laquelle avaient été accueillis son refus chez le chirurgien, et son retour sur la route.

Cependant il fallait y répondre, à ce pourquoi ; un homme répond toujours.

— Parce que, mademoiselle, dit-il, au cas où un malheur, un accident, un simple désagrément même arriverait à une personne telle que vous, la responsabilité serait douloureuse pour celui qui l'aurait assumée.

Antoinette fut assez bonne pour se contenter de la réplique. Gérard continua :

— Voilà pourquoi, mademoiselle, j'ai réfléchi

et pris la résolution de vous proposer ma compagnie jusqu'à votre couvent, pour peu, toutefois, que vous n'y ayez aucune répugnance.

— Aucune, monsieur, dit Antoinette; mais, enfin, pour avoir hésité, vous aviez vos motifs, et je ne vois pas encore la raison qui vous pousserait maintenant à négliger vos devoirs pour me rendre un service que vous avez cru devoir me refuser tout à l'heure, et que me rendra si bien l'honnête garçon que voici.

Elle désignait en même temps du geste et du sourire le jeune gars tout rose, qui marchait derrière.

Gérard ne trouva rien à dire. Il examina du coin de l'œil ces traits si fermes et si purs dont les lignes sévères annonçaient une volonté solide. Il comprit qu'avec une logicienne de cette force la discussion finirait à son désavantage. Plus il creusait l'examen, plus il rougissait de n'avoir pas deviné au premier aspect la sainte vertu sous son écorce virginale.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, interrompit-il plus bas, que je vous demandais humblement pardon; j'avais commis une erreur, une faute, ne me pardonnerez-vous pas?

— Oh! assurément, monsieur.

— Vous m'acceptez pour compagnon, alors?

— Mais puisque j'ai quelqu'un.

Gérard en s'approchant :

— Peut-être, mademoiselle, dit-il, serais-je pour vous une société plus convenable? S'il ne s'agit que de marcher derrière vous et de vous protéger en cas d'insulte, ce garçon suffit, je l'avoue ; il me fait l'effet de valoir au moins votre pauvre Sidoine; mais pour la conversation, je puis vous affirmer sans trop d'orgueil que je vaudrai mieux que lui, fût-il doublé de votre cocher. Ainsi, mademoiselle, acceptez-moi pour interlocuteur : nous avons vingt lieues à faire, et je me sens du fonds pour vingt heures au moins d'entretien.

Gérard en prononçant ces paroles retrouva si bien l'éclat sincère de son regard, il caressa si paternellement l'esprit de cette jeune fille, qu'elle avait consenti par le plus doux sourire avant qu'il n'eût terminé sa prière.

Gérard, enchanté, se rapprocha du paysan.

— Eh bien, mon garçon, s'écria-t-il en lui frappant amicalement sur l'épaule, me voilà de la compagnie : fais-moi bonne mine, et soyons aimables pour distraire un peu cette charmante demoiselle.

— Ah! merci, dit Antoinette, vous me faites plaisir ; j'ai cru que vous alliez congédier ce bon Michel, il s'appelle Michel, un affreux nom, quoique le nom d'un grand saint; j'ai cru, dis-je, que vous alliez le renvoyer, et cela me faisait de la peine, j'aime sa figure.

— Mademoiselle, répondit Gérard, si j'eusse renvoyé Michel, vous auriez le droit de dire que je ne suis pas pour vous ce que je dois être, et vous eussiez très-bien fait de garder Michel malgré moi. Renvoyer Michel ! Oh ! non ; tout au contraire. Si je me fusse trouvé seul près de vous depuis la petite explication que nous venons d'avoir, c'est moi qui vous eusse demandé d'adjoindre un tiers à notre société. Sans parents, sans amis, comme vous l'êtes, en face du couvent où vous allez entrer, je ne voudrais pas, au prix de ma vie, qu'il s'arrêtât l'ombre même d'un soupçon sur votre tête. Non, mademoiselle, non. Et en voyant le soin que je prends de vous rassurer contre moi-même, j'espère que vous me ferez la grâce de m'accorder un peu de votre confiance, en retour du dévouement tout fraternel que je dépose à vos pieds.

Antoinette comprit à l'accent de ces mots que le jeune homme les avait exhalés du fond d'un cœur loyal ; ses yeux se voilèrent ; l'inspiration d'une âme généreuse lui monta au cerveau comme une ivresse, et se retournant vers Michel un peu gêné par ce beau langage :

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix brève, toute palpitante de son émotion, puisque monsieur consent à m'accompagner, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Retournez à Dommartin, et voici un second louis pour toute la bonne grâce que vous avez mise à me servir.

Gérard voulut s'écrier et Antoinette lui ferma la bouche avec un regard d'une si sublime innocence qu'il y eût eu sacrilége à effacer, par un bruit mondain, l'écho des divines paroles prononcées par cette jeune fille.

Michel tout ému hasarda une observation.

— Et les chevaux? dit-il.

— Ramenez le vôtre, interrompit vivement Antoinette, quant au mien, je le renverrai du couvent.

A ce moment, Gérard lut sur le visage de cette enfant toute l'autorité d'un sang habitué au commandement.

Michel n'ajouta plus un mot et tourna bride. Encore une fois Gérard et Antoinette se trouvèrent seuls, mais la jeune fille, cette fois, avait grandi de vingt coudées ; elle dominait la situation.

V

LE SOUPER A LA FORGE.

Gérard ne remercia point sa compagne du mouvement qu'elle avait eu. On ne paye pas plus l'inspiration de la générosité que celle du génie. La générosité n'est autre chose que le génie du cœur. Quant à Antoinette, après cette exaltation passagère, elle était retombée dans son habituelle sérénité. Le ciel s'était dégagé peu à peu des nuages du matin; un soleil doux séchait les chemins et répandait sur les arbres, déjà vivifiés, la couleur du printemps. Les tilleuls poussaient leurs bourgeons rouges au-dessus du bois noir de l'année précédente. Dans le creux des ornières buvaient les bergeronnettes à

peine effarouchées par le pas des chevaux. Au loin, dans la campagne, le chaume des cabanes reluisait comme de l'or, et les bœufs en foulant la terre humide fermaient leur large paupière inondée de tièdes rayons.

Les deux jeunes gens marchèrent ainsi côte à côte : Antoinette rêveuse et laissant cette poésie pénétrer avec l'air pur dans tout son être; l'autre déjà inquiet, partagé entre des regrets et de vagues espérances, ému quand il se retournait pour chercher l'horizon derrière lequel pleurait sa mère, ému quand il voyait sous son regard l'innocente et belle créature que Dieu venait de lui envoyer à protéger.

Le temps marchait, le chemin fuyait entre les pieds des chevaux. A part l'échange de politesses et de remerciements :

— Êtes-vous bien assise ?

— Oui, merci.

— Ne vous fatiguez-vous point ?

— J'irai jusqu'au bout.

A part quelques remarques sur le paysage, et quelques discrètes questions pouvant améliorer un peu la situation présente, les voyageurs ne s'étaient rien dit depuis le départ de Michel.

Cependant les sujets de convention ne manquaient point, et comme il ne pouvait s'en rencontrer un plus convenable que la vie elle-même

de la jeune fille, son passé, son avenir, Gérard adopta délicatement ce texte et fit raconter à Antoinette ce qu'elle avait souffert et ce qu'elle espérait.

— Assurément, dit elle en terminant son récit, je crois être née de parents bien supérieurs à ma gouvernante, mais à quoi bon m'en préoccuper? Les religieuses n'ont pas de parents. Dieu le leur défend, lui qui pourtant leur avait donné père et mère. Il leur tient lieu de tout, elles n'ont plus besoin de rien. Je vais être religieuse, et ne songerai plus à personne en ce monde. Cela me sera facile ; jamais je n'ai rien aimé.

— Mais, dit Gérard, puisque vous croyez avoir des parents, puisque vous sentez leur présence, si cachée qu'elle puisse être, vous devez espérer qu'ils se rapprocheront de vous un jour.

— Nullement, monsieur; des parents qui m'eussent confiée à la gouvernante que j'ai perdue me fussent venus voir au moins une fois, et je vous ai dit déjà qu'en dix-sept ans je ne me souviens d'avoir aperçu que quatre à cinq personnes étrangères. J'étais, me répondrez-vous, une enfant offrant peu d'intérêt ; ces parents qui se cachent pouvaient avoir leur raison de se cacher; mais en dix-sept ans, monsieur, il y a place pour un rayon de soleil, et ce rayon m'eût suffi pour

voir que j'étais l'enfant de quelqu'un... Non... rien... personne... quelques louis jetés, voilà tout... Les pièces d'or portent l'effigie du roi, ce ne sont pas des portraits de famille. Une occasion se présentait : ma gouvernante venait de mourir ; j'étais seule, abandonnée ; voilà un motif pour mon père ou ma mère d'accourir auprès de moi. Que fait-on ? Une lettre de la gouvernante les avertit ; un courrier arrive. Il apporte une réponse et repart ; ma gouvernante brûle cette réponse, elle expire, le secret meurt avec elle, et vous me trouvez dans un fossé avec un paysan auquel on confie mon bonheur et ma vie, estimés vingt-cinq louis. Ce paysan a l'ordre de me jeter dans un couvent où sans doute ma pension sera payée. Voilà mon avenir tel que l'entendent les arbitres de ma destinée. Appelez ces gens-là ma famille, si vous voulez, monsieur, moi je n'en ai pas le courage. Mais je vois que vous vous attristez; aurais-je encore cette douleur de communiquer mes souffrances à des êtres heureux ! Égayez-vous, je vous en supplie.

Gérard en effet baissait la tête, en proie à une mélancolie qu'il devait naturellement attribuer au triste récit de la jeune fille.

Antoinette reprit :

— Vous me connaissez trop maintenant, pour que je ne cherche pas à vous connaître un peu. Expliquez-moi, je vous prie. de quoi se com-

pose le bonheur de la famille. Vous m'avez parlé d'une mère que vous avez, d'une vraie mère.

— Oh oui, mademoiselle, s'écria Gérard, une mère véritable !

— Vous n'avez pas de frère ni de sœur?

— J'ai eu un frère, mademoiselle, un frère jumeau, que ma mère idolâtrait. Oh! je me souviens qu'elle l'aimait plus que moi, et cela m'a toujours bien surpris qu'elle laissât voir sa préférence, elle, la plus intelligente. la plus probe, la plus tendre des mères. Nous avons perdu mon frère à dix ans ; une fièvre l'a emporté après la petite vérole, dont nous étions atteints tous deux, et qui m'a épargné, moi, celui des deux fils que ma mère eût le moins regretté. Mais pourquoi donc ai-je l'air d'accuser ma bonne mère, cette idole de mon cœur?

— Je vais vous le dire, répliqua Antoinette, c'est qu'en vous plaignant de votre mère, vous espérez me consoler de n'en avoir pas eu.

— C'est vrai, répondit Gérard, qui remercia par un coup d'œil cette noble créature, et depuis la mort de mon frère, c'est-à-dire depuis dix-sept ans à peu près, ma mère m'a aimé seul comme autrefois elle n'aimait pas ses deux fils ensemble. Cependant il m'a fallu entrer en campagne. J'ai acheté une lieutenance dans les dragons de Peysac, que M. de Louvois a envoyés à

l'armée de Catinat. Ah! si vous aviez vu ce matin les pleurs de ma mère quand elle m'a embrassé, si vous aviez entendu ses tendres recommandations et sa douce éloquence pour me rappeler, à moi soldat, le souvenir de mon père, qui a emporté en mourant l'unique amour de sa vie! Vous qui voulez savoir comment vivent les gens heureux, entrez un moment dans la vie si calme, si droite, si modestement fleurie de ces deux âmes pures qui n'ont jamais eu qu'une ambition, celle d'aimer plus encore qu'on ne les aimait. Ma mère, voyez-vous, n'a plus que moi sur la terre, et elle voudrait bien que le canon de M. le duc de Savoie me laissât revenir au château de Lavernie.

— Oh! vous y reviendrez, s'écria Antoinette. Ainsi donc vous vous appelez Lavernie?... Vous êtes officier, gentilhomme?

— Oui, mademoiselle.

— Vous avez deux noms, vous, ajouta la jeune fille mélancolique.

— Pour tout le monde, comte de Lavernie, pour ma mère, Gérard.

— Gérard, répéta Antoinette, c'est un joli nom.

— Voilà, mademoiselle, qu'à présent vous me connaissez comme je vous connais. Et vous voyez qu'en vous offrant tout d'abord de vous conduire chez ma mère, je vous traitais déjà comme une sœur.

— Il faut croire, répliqua malicieusement la jeune fille, que je fais meilleur effet au premier coup d'œil qu'au second.

— Vous m'avez pardonné, dit Gérard en posant un doigt sur ses lèvres

— Comment ne pas pardonner à celui qui fait si obligeamment vingt lieues hors de sa route en compagnie d'une maussade fille? Oh! oui, maussade, car je vais encore me plaindre... Avons-nous fait beaucoup de chemin? Mon estomac compte les lieues aussi exactement qu'une horloge. J'ai faim, monsieur, il faut bien que je l'avoue.

— Hélas, mademoiselle, nous voilà en pleine campagne, le dernier village que nous avons traversé est à deux lieues d'ici. Ainsi trois grandes lieues nous restent à faire avant d'arriver à un autre.

- Et le jour baisse, dit la jeune fille, le froid vient!

Il était quatre heures environ. Le soleil avait pâli; une brume violette commençait à planer sur la ligne de l'horizon. Gérard se retournant de tous les côtés sentit cette violente douleur que tout homme de cœur éprouve à voir une souffrance qu'il ne peut soulager.

Tout à coup, entre des arbres, derrière un petit bois, il entendit le bruit des marteaux et vit luire la flamme rouge d'une forge.

— Mademoiselle, dit-il, avisons au plus pressé;

vous aviez froid, voici du feu. Ce serait avoir bien peu de chance que de ne pas trouver des œufs à cuire sur cette belle flamme. Voulez-vous tourner à droite ?

— Tournons, dit Antoinette.

Ils entrèrent alors dans un petit chemin creux fort plongeant, que ses deux talus escarpaient comme une caverne. Sur ce chemin se penchaient des arbres verts et des chênes auxquels pendaient leurs feuilles jaunies. La fraîcheur se tournait en froid, la bise qui accourait de la plaine s'engouffrait en jurant sous les arceaux de cette voûte de ramures.

Il y avait déjà crépuscule en ce chemin, qu'il faisait encore jour sur la grande route. C'était un ravissant spectacle, mais nos voyageurs, dans leur hâte, n'eurent qu'un mépris désobligeant pour les lierres si vigoureux qui étreignaient les arbres jusqu'à leur sommet et venaient à leur base s'épanouir en nappes d'un vert noir. Au bout de ce paysage apparut la forge tout embrasée ; sa large porte ouverte indiquait assez que la chaleur intérieure suffisait aux habitants. Ces flammes rouges et bleues, selon que le soufflet animait leur furie, éclairaient un forgeron robuste, son jeune apprenti, et, dans un angle, une femme de trente ans qui berçait son enfant dans ses bras en chantonnant un vieux cantique près de la fenêtre.

Dès que le pas des chevaux eut retenti, le forgeron, à qui ce bruit annonçait travail et profit, envoya le garçon au-devant des voyageurs.

Gérard prévint ses offres. Il fit avancer le cheval jusqu'à l'auvent de la porte.

— Nous n'avons pas de chevaux à ferrer, dit-il; mais nous avons froid, nous avons faim, et l'idée nous est venue que la ménagère du forgeron gagnerait plus vite une demi-pistole en nous offrant sa bonne mine et ses œufs frais que le maréchal ne gagnerait douze sous à remettre un fer. Me suis-je trompé? Puis-je descendre?

Le forgeron, au lieu de répondre, sourit et vint tenir l'étrier à Gérard, qui obstruait avec sa monture toute la lumière de la porte. Quand il aperçut la jeune fille sur l'autre cheval :

— Femme, dit-il, viens!

Mais Antoinette se laissa glisser en bas du cheval gris, et s'alla promptement asseoir devant le feu.

Gérard disparut avec la femme pour surveiller les apprêts du souper. Cependant, la jeune fille tout épuisée allongeait ses deux mains pour les chauffer en garantissant son visage. Gérard revint avec le souper et s'assit en face d'Antoinette. Ce repas fut charmant. Des œufs, de la piquette, du pain bis, un quartier de bon fromage et des noix sèches. Le pot de grès

éblouissant de propreté, du gros linge, des gobelets d'étain bien brillants; et pendant le souper, la chanson du forgeron qui ne voulait pas perdre son fer rouge, et les caresses d'un gros chat noir qui passait et repassait en ronflant sur les petits pieds d'Antoinette.

— Maintenant, dit Gérard, lorsque tous deux eurent achevé, ces bonnes gens ne peuvent coucher personne ici ; votre lit, mademoiselle, est donc à trois lieues d'ici. Ferez-vous bien ces trois lieues?

— Non, répliqua Antoinette. Mais pourquoi ne me laisserait-on pas dormir quelques heures sur le vieux fauteuil que voici, près du feu? Depuis que je me suis reposée, je sens ma fatigue, il me serait impossible de faire un pas.

— Parfaitement. répondit Gérard. Mais je préférerais pour vous cette bonne peau de mouton que vient de m'offrir notre hôtesse. La laine en est si touffue que jamais vous n'aurez eu un matelas plus doux.

— Cette peau sera pour vous, M. le comte, dit Antoinette en attachant sur le jeune homme un regard curieux. On eût dit qu'elle voulait voir l'effet que produirait sur Gérard cette appellation dont elle usait pour la première fois avec lui. Moi, je garde le fauteuil où déjà je dormirais sans la crainte d'être à vos yeux une petite paysanne tout à fait mal élevée. Installez

donc votre lit près de l'âtre, et imitez-moi, car vous aussi vous devez être fatigué.

Le forgeron et sa femme avaient considéré avec une bienveillante neutralité ces dispositions de leurs hôtes. Quand ils les virent d'accord, ils se retirèrent dans la chambre voisine, où, suivant l'usage, un seul et même immense lit de plumes recevait le soir tous les habitants de la maison. Les chevaux, placés sous un appentis, tiraient à grand bruit de dents le foin et les fanes de pois desséchées. Toute lumière s'éteignit dans la forge que les reflets du feu continuèrent à illuminer poétiquement.

Gérard, sur un escabeau, dans le coin de l'âtre, regardait Antoinette. La jeune fille silencieuse, après avoir essayé de soutenir ce regard avec un sourire, s'en trouva tellement gênée, tellement brûlée malgré elle, que n'osant se détourner de peur de déplaire à son compagnon, elle ferma les yeux, comme vaincue par le sommeil. Fermer les yeux c'était seulement empêcher Gérard d'y lire ce qui troublait son âme, car derrière le voile des paupières une femme voit encore, et plus librement. Mais le jeune homme la crut endormie et après avoir rêvé quelques instants, l'œil fixé sur les braises mourantes, il se renversa doucement en arrière et s'endormit lui-même la tête sur l'épaule, un bras pendant.

Alors, Antoinette rouvrit ses grands yeux

noirs et se leva. Le regard opiniâtre qu'elle attacha sur Gérard endormi donnait à son visage une expression nouvelle, dont il eût été bien surpris, ce Gérard, qui croyait avoir observé la jeune fille et deviné en son âme le calme sans fond de l'indifférence. Lorsqu'elle eut longuement regardé son compagnon, sans que rien eût modifié sur son visage ce contentement sombre et mystérieux qui s'y reflétait, elle poussa un soupir étouffé, mit une main sur son cœur et sortit de la forge pour respirer plus librement.

La lune rouge et large s'élevait au fond du ciel, coupée en deux par une ligne noire que dentelaient des arbres encore squelettes. Du milieu de la pelouse fraîche jetée comme un tapis en avant de la chaumière, Antoinette apercevait toujours, aux pâles reflets de l'âtre, ce jeune homme endormi qui lui avait demandé de veiller sur elle, et elle se disait que ce n'était pas l'heure encore de se rappeler toutes les paroles, tous les gestes, tous les détails de cette journée ; que dans peu, une fois entrée au couvent, une fois seule, elle aurait bien le temps et serait plus libre pour descendre au fond de sa pensée et y reconnaître un à un tant de souvenirs qu'en attendant, il fallait se hâter de récolter, d'entasser pêle-mêle dans sa mémoire, et de se faire une provision de bonheur pour les jours de larmes.

Rien n'était beau, rien n'était touchant comme

cette pure et intelligente fille se disputant elle-même à sa destinée. Elle qui, dans son enfance solitaire, avait souffert si bravement, peut-être parce qu'elle ne connaissait pas le mot espérance, elle se troublait aux premiers battements de son cœur, et l'apparition d'une joie l'épouvantait comme une lumière insolite, éphémère, qui révèle au prisonnier l'horreur de son cachot, tolérable au sein des ténèbres.

Antoinette la stoïque s'oublia au point de se rappeler que Gérard lui avait offert de la conduire chez sa mère. Elle se représenta un vieux château, sous de vieux arbres, le miroir azuré d'une grande pièce d'eau, de longues allées embrumées, au fond desquelles passait comme une vision un cavalier suivi de ses chiens; la douceur des causeries, l'appui d'un bras dans les promenades, et ce frémissement étrange qui l'avait saisie quand Gérard, pour la tirer du carrosse, l'avait enveloppée de ses bras. Tout cela entraîna sa pensée et lui attendrit le cœur à tel point, qu'elle n'entendit pas derrière elle Gérard, qui accourait avec inquiétude, et qu'elle ne put lui cacher deux grosses larmes échappées de ses yeux, tandis qu'elle feignait de regarder le ciel.

— Vous pleurez, dit-il en lui prenant la main. Souffrez-vous?

— Non, répliqua Antoinette. J'ai pensé à

ma gouvernante, au pauvre Sidoine, et j'ai eu un peu de chagrin, comme vous m'en avez vu ce matin.

— Vous ne dormez plus?

— J'ai dormi, merci. Mais vous, monsieur?

— Oh! moi, tant que je vous verrai pleurer...

— Je ne pleure pas, mais je suis impatiente.

— De quoi?

— Il est minuit, la lune éclaire. N'admirez-vous pas comme le temps est doux? Si vous y consentiez, je serais arrivée demain au matin à ma destination, et vous pourriez continuer votre chemin tout seul. Je vous en supplie, partons.

Gérard ne répondit rien; mais il s'occupa aussitôt de préparer les chevaux. Le bruit qu'il fit réveilla le forgeron. Gérard lui donna une pistole, et ce fut son tour de prendre dans sa main le pied d'Antoinette, de la soulever entre ses bras et de l'asseoir sur le cheval gris. Cinq minutes après, les voyageurs avaient quitté la forge.

Au bout du chemin creux, Antoinette arrêta sa monture, se retourna et regarda, comme elle savait regarder, ce petit nid caché qui venait d'abriter son premier bonheur.

— Qu'avez-vous? demanda Gérard.

— Rien, répliqua-t-elle en hâtant sa marche.

— Comme vous êtes réservée avec moi!

comme vous êtes défiante, mademoiselle ! Il y avait une pensée dans vos yeux, vous me la cachez.

Elle baissa la tête en proie à une douloureuse émotion.

— Par grâce, dit-il en se rapprochant, parlez; cette pensée, dites-la-moi...

— J'en avais deux, répondit Antoinette avec son élan indomptable.

— Voyons!...

Et il s'approcha encore; son genou effleurait la robe brune de sa compagne.

— La première, dit-elle, c'est que pour la première fois de ma vie, ce soir, j'ai oublié de prier Dieu en sortant de table.

— Hélas! mademoiselle, Dieu ne vous en voudra pas; vous aurez assez de temps à lui donner. L'autre pensée, je vous en prie?

— C'est, dit-elle d'une voix tremblante qu'elle cherchait vainement à affermir, c'est que la jolie petite maison d'où nous sortons je ne la reverrai plus jamais.

Elle fouetta le cheval comme s'il eût fait une faute, et s'éloigna de Gérard, dont le contact, le souffle et les yeux venaient encore une fois de la brûler.

A partir de ce moment, silencieux et sombres tous deux, les jeunes gens marchèrent d'un pas rapide. Le jour blanchissant les cam-

pagnes les surprit à l'entrée de la ville de Mézières.

On apercevait par dessus les maisons le coteau sur lequel s'élève le couvent des Filles bleues.

Lorsqu'un des gardiens de la ville leur montra de loin l'édifice, Antoinette pâlit; Gérard s'en aperçut.

— Hâtons-nous, dit-elle.

Et elle s'élança, l'œil sec et la main fiévreuse, dans le chemin, à cent pas du couvent dont on voyait distinctement l'entrée et les fenêtres.

Gérard courut derrière, puis la devança, lui barra le passage, en plaçant son cheval en travers.

— Écoutez-moi, mademoiselle, je vous en conjure, dit-il; vos traits sont altérés, vous tremblez. Arrêtez-vous ici. J'ai beaucoup réfléchi depuis que nous avons quitté la forge, j'ai beaucoup observé. Maintenant, je suis sûr que vous n'allez pas avec joie en ce couvent.

Elle voulut s'écrier... il reprit :

— Ne le niez pas, rappelez-vous mes offres. Tournez bride, il en est temps encore. Là-bas, une amie, une protectrice, ma mère ; là-bas, la liberté, les joies du monde. Ici, la solitude, le silence, l'oubli.

— L'oubli !... murmura-t-elle.

— Mademoiselle, par pitié, ne vous sacrifiez

pas. Retournez-vous, voyez comme ces prés sont riants, comme ces montagnes sont roses du côté de Lavernie! Ici, voyez les murs noirs, la sombre verdure des buis. Derrière vous, tout vous sourit, c'est la vie; devant nous, tout effraye et repousse, c'est la mort.

Elle jeta un coup d'œil morne sur l'immense bâtiment.

— Antoinette, ma sœur, continua le jeune homme, si vous n'aimez rien de ce monde que je vous offre, songez au chagrin que vous feriez aux gens qui s'intéressent à vous.

— A qui, bon Dieu! dit-elle.

— A moi, qui me sens dans le cœur une amitié si vive, une telle habitude contractée en bien peu d'heures, que de mon cœur au vôtre, si vous me quittez pour disparaître dans cette noire maison, quelque chose va se rompre qui me laissera une éternelle blessure.

— Monsieur... ne me dites pas cela! s'écria la jeune fille plus pâle qu'un spectre et dont les yeux lancèrent une flamme; si vous êtes chrétien, monsieur, ne me dites pas cela!

Et elle voila de ses mains cette noble figure, la plus sublime image du désespoir.

— Antoinette, venez! venez! dit Gérard en saisissant la bride du cheval qu'il fit tourner, sans qu'elle eût donné signe d'existence.

Tout à coup, à l'une des fenêtres du couvent,

parut une religieuse grande et de mine hautaine, qui cria :

— Mademoiselle Antoinette, est-ce vous?

Antoinette tourna la tête.

— On m'appelle! dit la jeune fille réveillée en sursaut, et qui glissa, ou plutôt tomba en bas de son cheval.

— Vite! vite! s'écria Gérard en essayant de l'enlever encore.

Mais la porte s'ouvrit. On vit accourir plusieurs religieuses. Gérard cessa de lutter.

— Adieu! M. de Lavernie, murmura la triste enfant. A tout jamais, adieu!

— Antoinette! A l'armée d'Italie, sous Pignerol, Gérard de Lavernie, lieutenant de dragons. Si vous regrettez quelque chose en ce monde, écrivez-moi une ligne, un mot, et j'accours! Antoinette, je vous connais depuis vingt heures, comptez sur moi pour l'éternité!

Il saisit la main de la jeune fille, la pressa sur son cœur, y appuya ses lèvres brûlantes et au moment où les religieuses s'emparaient d'elle, il poussait déjà son cheval dans l'escarpement de la côte.

Antoinette immobile, glacée, l'œil attaché sur Gérard qui fuyait, entra dans le couvent, au milieu des religieuses, sans savoir si ses pieds avaient touché la terre.

. . . .

Telle était cette jeune fille que M. de Lavernie avait aimée passionnément depuis leur séparation. Il lui avait écrit de l'armée une lettre signée Gérard. Cette lettre, pleine de respectueuses tendresses, avait été envoyée au ministère de la guerre par la supérieure, et la jeune fille n'en avait rien su. Mais comme chez elle vivait plus ardemment que jamais le souvenir de Gérard; comme elle s'était refusée obstinément à répondre à la supérieure qui la questionnait sur le jeune homme disparu aussitôt qu'aperçu à la porte du couvent; comme il ne s'était point passé une heure sans qu'elle demandât au ciel la grâce de revoir son ami, qui l'avait appelée sa sœur, Antoinette, malgré le prétendu silence du jeune homme, n'avait pas supposé qu'on l'eût oubliée, et elle attendait toujours.

Or, à peine lui eut-on signifié qu'elle devait se préparer à faire ses vœux, qu'à l'affreuse idée d'une séparation éternelle, elle résolut de ne plus attendre. Elle écrivit à Gérard la lettre que nous avons vue entre les mains de Catinat, à Staffarde.

Cependant, cette lettre avait été interceptée par la supérieure, et, comme celle de Gérard, envoyée au ministère. Nous savons le trouble de M. de Lavernie au reçu de ces tristes nouvelles; nous avons vu la paternelle bonté de Catinat pour son officier; le départ de Belair, son voyage

et son heureuse arrivée à l'hôtellerie où nous l'avons laissé, carressant avec ivresse une mauvaise mandoline. Nous savons comment la Goberge le surprit et le reconnut à sa voix mélodieuse.

Il nous reste à savoir pourquoi M. de Louvois avait jugé à propos de faire tenir cette lettre à M. de Lavernie et quel intérêt si puissant poussait le ministre à venir lui-même, en compagnie de son espion la Goberge, surveiller les démarches d'Antoinette d'après les indices que la pauvre enfant donnait si imprudemment, dans sa lettre à Gérard.

VI

LA TERRASSE DES BUIS.

Quand Belair, dans son auberge, eut cassé, à force de racler, les deux cordes de sa mandoline, il se trouva complétement remis. Le corps n'en pouvait plus, mais l'esprit était vaillant.

— Il ne s'agit pas de dormir, se dit-il. Si une fois je m'endormais, je suis dans le cas d'y rester quarante-huit heures, et c'est à quatre heures du matin que la demoiselle de mon nouvel ami doit venir sur la terrasse. Et puis, cette terrasse où est-elle ? Avant que je l'aie reconnue il se passera du temps. Alerte! qu'il ne soit pas dit que j'aurai fait deux cent cinquante-sept lieues pour manquer ma commission.

Il se mit à la fenêtre. Le ciel était noir comme un crêpe de deuil. Il ventait à déraciner les arbres.

— Admirable temps, se dit-il. Mais quelle heure ridicule cette demoiselle a été choisir là ! Quatre heures du matin : le point du jour ! Que ne m'a-t-elle donné rendez-vous pour minuit, l'heure du mystère dans une bouteille à l'encre ! Et il chantonna :

Heure de minuit,
Tu n'es pas la nuit ;
Tu n'es pas le jour,
Heure de l'amour.

Voyons si j'ai bien tout ce qu'il faut pour un enlèvement. Une corde à nœuds. Voici la corde, mais il faut y faire des nœuds. Calculons : quand un mur de couvent a vingt pieds, c'est joli ; faisons douze nœuds à ma corde. Ah !... un nœud coulant, à l'une des extrémités, pour que la jeune personne n'ait pas de peine à fixer cette corde à un arbre, et que nous ne nous rompions pas le cou. Maintenant, de quoi ai-je besoin encore ? D'un cheval ? je l'ai ; il me paraît bon. Vingt-trois lieues du couvent au château de Lavernie par la traverse, ma bête en fera la moitié, un relais fera le reste. D'une lanterne ? Bah ! puisque l'aurore nous éclairera. D'une arme... mon épée. Allons !

Belair, avec son équipage, sortit clopin-clopant de l'hôtellerie et se trouva en vue du couvent à deux heures et demie.

La fraîcheur de la nuit, l'approche du moment décisif avaient aiguisé toutes les facultés du musicien. Quand le danger ne paralyse point une âme, il en double l'énergie. Belair se trouva clairvoyant comme un chat, et prudent comme une couleuvre. Il débuta par lier son cheval à un arbre et s'engagea d'un pas léger dans ce chemin creux dont nous avons parlé, qui longeait le mur dégradé sur lequel s'épanouissaient les buis. Cette précaution militaire, qui lui eût valu l'estime de M. de Catinat, eut pour avantage de permettre au musicien une fructueuse exploration le long du mur d'enceinte.

Ce fut alors qu'il s'applaudit d'avoir devancé l'heure du rendez-vous. Il eut le temps de reconnaître qu'à l'une de ses extrémités le mur abandonnait le chemin, et s'en allait à angle droit sur les champs eux-mêmes. Là, plus de bruit de pas, quelques broussailles derrière lesquelles on se pouvait cacher ; des avoines touffues qui poussaient jusqu'au bas du mur ; et, en y appliquant les mains, Belair sentit dans ce mur toutes les excavations que nous avons décrites, admirables marchepieds dont un homme agile et pressé ne pouvait manquer de faire son profit.

— Pour peu, pensa-t-il, que cette jeune de-

moiselle ait le sens commun, elle ne choisira pas, pour apparaître, le côté de la terrasse qui borde le chemin. Là, il peut passer du monde qui troublerait notre conversation ; elle se présentera du côté de l'avoine ; je m'en vais donc aller chercher mon cheval et pousser une reconnaissance autour de la place.

Belair exécuta son plan avec bonheur. Il ramena le cheval tout à travers l'avoine, ce qui ne produisit d'autre bruit que le froissement des épis, confondu, d'ailleurs, grâce au vent, dans le sifflement des feuillages. Il n'y avait absolument personne aux environs ; des chiens aboyaient en se répondant, mais à de grandes distances. Trois quarts sonnèrent au couvent.

— Ah ! se dit Belair, voilà trois heures moins un quart. Si la jeune personne avait un peu d'intelligence, elle avancerait sa montre; moi, si j'étais religieuse et que j'attendisse la visite d'un amant venu de deux cent cinquante-sept lieues, j'aurais passé toute la nuit sur cette terrasse. Il fredonna :

Qu'importe une heure
S'il faut qu'on meure !

L'admirable moment! Oh ! oh! qui passe là-dedans? Un lièvre sur qui j'aurai marché au gîte. Bon, voilà mon cheval qui a peur.

En effet, le petit quadrupède avait effarouché

le gros. Belair noua la bride de sa monture à la saillie d'une grosse pierre dans la base du mur.

« Maintenant, pensa-t-il, si la demoiselle perd son temps, à moi d'économiser les minutes. Grimpons toujours sur cette terrasse, ce sera autant de besogne faite. »

Il passa dans son bras la corde à nœuds, et, s'aidant de chaque fenêtre pratiquée dans la muraille par les hérissons, il parvint sans trop d'écroulements à empoigner de sa main droite la corniche du chaperon.

— Pourvu qu'il n'y ait pas trop de verre cassé, dit-il, ou que le morceau ne me reste pas dans la main. Je tomberais de quinze pieds et j'écraserais beaucoup d'avoine.

Il en était là de ses pérégrinations quand un bruit soudain retentit à quelques pas de lui. Les buis frissonnèrent, une forme humaine se dressa dans l'ombre, au-dessus des branchages.

Belair baissa la tête comme un limaçon qui rentre son cou dans sa coquille ; mais le limaçon n'a pas de mains exposées hors de sa maison, et Belair avait les deux siennes cramponnées au mur. Il pensa tout de suite au grec Cynégire, à qui, dans une situation non moins désagréable, un Perse avait coupé le poignet droit, puis le poignet gauche, et qui avait été forcé de s'accrocher au plat bord de la barque avec ses dents jusqu'à ce qu'on lui coupât la tête.

L'histoire est invraisemblable, mais Belair l'avait prise au sérieux, et, dans la circonstance présente, c'était effrayant.

— Si j'allais sentir un bon coup de hache sur mes doigts! se dit-il. Laissons-nous glisser, il y a moins de risque.

Mais au lieu d'entendre siffler une hache, il entendit une voix émue, douce, qui lui disait :

— Serait-ce vous, M. Gérard ?

Sa tête se lança hors de ses épaules ; il fit un effort, presque un bond, et vit face à face la plus charmante fille pâle qui suivait sa manœuvre avec anxiété.

Mais en une seconde, aussitôt que les deux visages se furent confrontés, avant que Belair eût pu placer un mot, la jeune religieuse poussa un petit cri et recula.

— Mademoiselle Antoinette, n'ayez pas peur ! s'écria Belair. Je ne suis pas M. Gérard : c'est vrai ; mais je viens de sa part. Vous voyez que je sais votre nom, ne vous sauvez pas ainsi ; approchez.

Antoinette n'avança pas, mais ne recula plus.

— Mademoiselle, continua Belair, si j'avais une seule main libre, je vous exhiberais mes pouvoirs. C'est la lettre que vous avez écrite à M. de Lavernie, et qui doit servir à m'accréditer près de vous, comme disent les ambassadeurs. Cette lettre est dans ma poche de côté ; faites-

moi la grâce de la prendre, s'il vous plaît... Ah! vous hésitez, tant pis, je suis très-mal à mon aise, et je perds mes forces peu à peu. Remarquez que je suis suspendu presque à la force du poignet entre mur et terre. J'ai fait deux cent cinquante-sept lieues, mademoiselle, sur de très-mauvais chevaux. Bon ! la pierre sur laquelle j'avais posé un orteil s'ébranle et va se déraciner... Pour l'amour de Dieu, ou de M. Gérard, mademoiselle, arrivez donc, je glisse !

Antoinette, surmontant ses craintes, accourut aux lamentables accents du musicien.

— Mademoiselle, dit Belair, allongez votre jolie petite main ; très-bien, empoignez la corde qui est roulée à mon bras, là, parfaitement. Je vous donnerai une foule d'explications tout à l'heure. Il y a bien par ici un arbre quelconque?

— Ce tilleul, dit Antoinette.

— Eh bien! veuillez attacher le nœud coulant de cette corde à une branche du tilleul; choisissez-la très-solide, je vous prie. Est-ce fait?

— C'est fait, dit la jeune fille.

— Ah ! s'écria Belair en respirant comme un naufragé qu'on sauve, il était temps !

Il s'accrocha des deux poings à sa corde et enjamba la crête du mur. Ce fut l'affaire d'un moment. Antoinette le vit sur la terrasse, auprès d'elle, qui saluait avec toutes les grâces qu'enseigne la civilité.

— Mademoiselle, dit-il, je m'appelle Belair; je suis un assez bon musicien, favori de M. de Catinat, auprès duquel je me trouvais en qualité de grenadier, quand M. Gérard de Lavernie m'a prié de me rendre ici, et je viens prendre vos ordres.

— Mais lui? demanda Antoinette avec angoisse.

— Oh! lui, mademoiselle, il est de service. Je crois bien qu'on se va battre un peu là-bas dans le Piémont. C'est pourquoi M. de Lavernie ne peut quitter son poste; mais j'arrive, c'est tout un, et voici mon plan. Nous sortons d'ici et je vous conduis à Lavernie, chez madame la comtesse, mère du lieutenant. A propos, voici votre lettre qui fera foi de ma mission. Il fait bien nuit encore, par bonheur, et vous ne pouvez pas lire; c'est égal. Allons, mademoiselle, puisque vous voilà et que me voilà aussi, partons!

Antoinette recula effrayée, stupéfaite de la tranquillité avec laquelle cet inconnu lui proposait de pareilles extrémités.

— Si nous ne nous dépêchons pas, poursuivit Belair, nous allons perdre tout l'avantage des ténèbres.

— Mais, monsieur, s'écria Antoinette, vous me mettez au désespoir! Vous parlez d'une évasion comme vous parleriez d'une promenade.

— C'en est une réellement, mademoiselle,

une des plus gaies que puisse désirer une jeune et charmante prisonnière comme vous; seulement hâtons-nous, car le jour viendra, les fâcheux aussi, et l'occasion n'a qu'un mince toupet, comme dit la fable.

— C'est M. de Lavernie qui vous a ordonné de me conduire chez sa mère! dit Antoinette en attachant sur Belair deux regards brûlants qui allaient fouiller le fond de son âme pour y trouver la sincérité.

— Ordonné n'est pas le mot, mademoiselle; prié est plus exact. Mais qu'il ait ordonné ou prié, je ne vous conduirai pas moins au château de Lavernie.

— Il m'aime assez pour me sauver, n'est-ce pas?

— Oh! quant à vous aimer, j'en réponds.

— Et vous, monsieur, vous êtes son ami?...

— Intime.

— Une vieille et solide amitié?

— Solide, oui... vieille, je ne dis pas... Mais nous perdons beaucoup trop de temps. Êtes-vous décidée, oui ou non?... En route nous nous conterons toutes nos petites affaires. J'ai l'honneur de vous rappeler que vous devez faire profession à midi; qu'il est trois heures du matin, et que nous devrions courir sur le grand chemin depuis dix minutes.

Antoinette, le visage caché dans ses mains,

était en proie à l'un de ces combats cruels qui épuiseraient les forces d'un homme. Elle doutait, elle désirait, elle tremblait.

— Pour la dernière fois, dit Belair avec politesse, je vous avertis, mademoiselle, que j'ai promis à M. de Lavernie de vous conduire chez madame sa mère, je vous y conduirai, et si vous ne vous hâtez pas, je vais vous enlever tout de bon; à moins que vous ne criiez à l'aide : ce sera autre chose; en ce cas je vous tire une révérence et je pars; j'ai pour ennemi un ministre qu'on appelle M. de Louvois; vous comprenez que je ne plaisante pas avec les scandales! Ainsi, voilà le chemin, une, deux, trois, partez-vous?

Antoinette qui, depuis un moment, ne cessait de regarder fixement Belair, puisa sans doute, soit sur ses traits, à lui, soit en son cœur, à elle, la résolution nécessaire.

— Avec cette corde? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, en se déchirant un peu les mains. Je vous demande bien pardon de n'avoir pas apporté une échelle, mais on ne pense pas à tout. Cependant je ne voudrais pas que vos jolies mains fussent écorchées, M. de Lavernie les aime trop. J'ai une idée : vous allez me permettre de vous attacher la corde autour du corps, et, de cette façon, je vous descendrai tout doucement dans l'avoine.

— Merci, monsieur, dit vivement Antoinette, il ne s'agit pas ici de ménager mes doigts.

Elle saisit le premier nœud de la corde et se pendit intrépidement hors du mur ; sa petite main nerveuse alla chercher le second nœud, puis le troisième avec tant de rapidité que Belair la vit en bas avant d'avoir pu lui recommander la prudence.

— Peste ! se dit-il, voilà une associée qui m'épargnera de la besogne. A mon tour et à cheval !

Il répéta la manœuvre d'Antoinette, à cette exception près que, parvenu à la moitié du chemin, il se laissa tomber pour abréger.

— La ! dit-il, venez, mademoiselle ; notre monture est à deux pas d'ici, attendez que je la détache.

Tout à coup, comme il venait de détacher la bête, il entendit marcher près du mur, à l'angle duquel parut un homme.

Belair se fit petit dans l'avoine. Antoinette se cacha derrière des broussailles.

— Pardieu ! s'écria le nouveau venu, j'étais très-sûr que cet imbécile guettait du mauvais côté. Arrive ici, butor ! Est-ce qu'il n'y a pas deux faces à cette muraille terrassée, l'une gardée par le chemin, l'autre favorable aux évasions puisqu'elle donne sur la solitude? Allons, cache-toi dans ces avoines. Belles avoines, ma foi, les récoltes seront bonnes cette année et pas chères,

ajouta l'inconnu en arrachant quelques grappes dont il pesa les grains dans sa main. Arrives-tu?

— Me voilà, monseigneur, j'amène les chevaux, dit une seconde voix basse et humiliée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit les fugitifs, lorsqu'ils virent à six pas s'établir un poste de deux surveillants qui coupaient toutes leurs opérations!

Au même instant, comme si un mauvais génie eût conspiré la perte de ces pauvres enfants, leur cheval, qui n'avait pas été encore aperçu, se mit à hennir.

— Un cheval! s'écrièrent à la fois les deux cavaliers qui s'élancèrent sur l'indiscret quadrupède.

Celui-ci, épouvanté, arracha la bride des mains tremblantes de Belair, fit une cabriole et s'enfuit au galop dans la direction de son écurie.

Belair s'était levé machinalement pour arrêter la bête : il se trouva nez à nez avec les deux hommes.

— Ah! ah! dit l'un, c'est donc pour venir ici que vous abandonnez le service du roi? On s'en souviendra, M. de Lavernie.

— Ce n'est pas M. de Lavernie, c'est Belair! s'écria le compagnon du cavalier.

— La Goberge! murmura Belair, qui reconnut le maître d'armes.

— Qu'est-ce que je disais? reprit la Goberge avec triomphe.

L'étranger s'avança fièrement et, se croisant les bras :

— Direz-vous ce que vous venez faire ici, monsieur le drôle? demanda-t-il au musicien.

— Drôle vous-même, répondit Belair.

Il n'eut pas plutôt prononcé ce mot que l'inconnu, dont la vigueur paraissait grande, allongea la main pour le saisir au collet. Belair glissa comme une anguille, et se mit à l'abri. Mais la Goberge avait déjà tiré l'épée et marchait sur Belair.

— Abandonnez-moi ! je me livre! s'écria Antoinette en s'élançant au-devant des deux ennemis.

— Comment, vous livrer! répliqua Belair, et à qui vous livrer, s'il vous plaît? Est-ce que nous connaissons ces gens-là?

— Tu vas me connaître, petit scélérat, dit la Goberge qui fit un pas, l'épée haute, tandis que l'étranger, à la vue d'Antoinette, restait immobile, fasciné, la dévorant des yeux, et murmurait :

— C'est elle!

Pendant ce temps, Belair s'était jeté aux jambes de la Goberge, l'avait renversé, lui avait arraché son épée, fait deux morceaux de la lame et saisissait Antoinette par le bras.

—A moi, monseigneur! votre épée! votre épée! s'écria le maître d'armes ivre de honte et de fureur.

— Tiens! dit l'étranger en détachant son ceinturon qu'il lui jeta sans cesser de regarder Antoinette. Tue ce vaurien, je me charge de mademoiselle.

Antoinette poussa un cri en voyant l'éclair sinistre qui jaillit des yeux de l'étranger; elle se cacha derrière son défenseur qui, pareil à un chat épouvanté, se hérissait, faisait le gros dos et brandissait sa petite épée.

— Mademoiselle, dit le cavalier d'une voix sévère, savez-vous bien à quoi s'expose une religieuse qui s'enfuit? Croyez-moi, laissez-vous conduire au couvent. C'est tout ce que je vous demande, obéissez!

— De quel droit me commandez-vous? répondit la jeune fille en se serrant contre Belair qui attendait, frissonnant, mais résolu, la première attaque de l'ennemi.

— Du droit que j'ai sur tout et sur tous en ce pays! répliqua l'inconnu avec une hauteur irrésistible. Tâchez que je ne vous en dise pas davantage, et ne m'irritez pas. Allons, quittez le bras de ce misérable qui va mourir et craignez d'offenser Dieu en me désobéissant.

— S'il meurt! s'écria la généreuse fille, je mourrai avec lui : qu'on l'épargne, j'obéis et retourne au couvent.

— Des conditions, je crois! dit l'étranger avec une sombre ironie. Tue ! la Goberge, tue!

A ce moment, le pauvre Belair, livré à son ennemi puissant, à ce terrible spadassin qui marchait sur lui, se montra brave et beau comme la bête fauve si douce qu'on réduit au désespoir.

Il se ramassa, cramponné des deux pieds au sol, le bras droit à demi tendu, l'œil fixe, toute sa vie, toute sa pensée, tout son instinct dans ce regard. Sa main gauche avait écarté Antoinette, qui de ses doigts tremblants effleurait encore ceux de son défenseur. Touchante confiance en ce frêle appui!

La Goberge connaissait la force de son adversaire. Il lui avait donné les premières leçons, et jamais graine n'était tombée dans un terrain plus ingrat. Belair avait des doigts trop délicats pour bien serrer la poignée de l'épée. Jamais la Goberge n'avait pu réussir à lui donner une garde régulière ; toujours l'élève s'était embrouillé dans la nomenclature des bottes et des parades. C'était une incapacité notoire, et la Goberge souriait en marchant l'épée à la main contre un pareil ciron révolté.

Mais quand il le vit prendre cette garde bizarre, quand il aperçut le feu sournois de ses yeux et l'agitation convulsive de cette épée, le sourire se changea en un rire bruyant. La Goberge n'essaya plus même les formes.

— Petit coquin, lui dit-il, tu auras meilleure mine avec six mois de mes leçons.

Et il battit vivement le fer, croyant désarmer d'un coup le misérable : la petite épée revint à sa place, le gros dos demeura gros dos, l'œil arrondi resta fixe et provocateur. La Goberge dégagea et se fendit à fond en arrondissant le coup, les ongles en l'air, comme à l'assaut devant une galerie. Il était tellement assuré de perforer Belair et de le rapporter à son maître, comme un papillon piqué sur un liége, que sa surprise fut extrême de ne rien sentir au bout de son épée : Belair avait sauté en arrière et esquivé le dégagement.

— Le drôle s'enfuit! s'écria-t-il en recommençant de marcher à lui.

Belair attendit de pied ferme, et à la première attaque de son adversaire il rompit encore en tendant furieusement la pointe. Ce fut la Goberge qui s'enferra. L'épée lui entra de quatre pouces dans les côtes et lui cloua le bras à la poitrine. Il poussa un cri de douleur, lâcha son épée et tomba. Tout cela fut l'affaire d'une demi-minute.

— C'est M. de Catinat qui m'a appris cette botte-là, dit Belair, dans nos moments perdus. Venez vite, mademoiselle.

Il saisit dans ses bras avec toute l'ivresse du triomphe la jeune fille qui venait de chanceler

en voyant tomber un homme; et comme l'inconnu s'élançait vers lui avec un geste de rage, il lui porta la pointe aux yeux.

— Misérable! s'écria celui-ci, sais-tu que tu joues ta tête!

— Pardieu! répliqua Belair.

— Laisse-moi cette jeune fille.

— Pourquoi? Est-ce qu'elle est à vous plus qu'à moi?

— Peut-être.

— J'ai promis de la rendre à son amant, il l'aura.

— Tu l'enlèves à Dieu!

— Si Dieu la voulait, il saurait bien me la prendre.

— Au nom du roi, m'obéis-tu?

— Qui êtes-vous, pour me parler au nom du roi?

— Si tu le savais, tu baiserais la terre!

— Comme je ne le sais pas, je vais brûler le pavé. Allons, mademoiselle, à chacun de nous un de leurs chevaux, puisqu'ils ont effarouché le nôtre.

Belair entraîna la jeune fille jusqu'auprès des chevaux. L'inconnu la suivit, en saisissant la bride de son cheval.

— Ah çà, dit Belair en le piquant de la pointe, allez-vous finir, vous!

La honte et la fureur aveuglèrent cet homme.

Il fouilla dans une des fontes et y prit un pistolet qu'il déchargea sur Belair à deux pas, mais sa main tremblait si fort que la balle emporta seulement un collet d'habit et effleura la tête renversée d'Antoinette, aux cheveux de laquelle perlèrent quelques gouttes de sang.

Belair, en voyant s'évanouir la jeune fille qu'il crut morte, fut pris de la seule colère que cette douce nature eût jamais ressentie. Il saisit l'autre pistolet dans la deuxième fonte et en appuya le canon sur le front de son adversaire qui restait pâle et debout, l'œil terrible à ce moment suprême.

— Je suis M. de Louvois! osez donc me tuer, dit-il en se croisant les bras avec une majesté menaçante.

Belair poussa un cri de terreur; sa main retomba sans lâcher la détente. Tout son passé lui apparut; tout son avenir si effrayant, et l'implacable acharnement du sort à heurter l'une contre l'autre ces deux destinées. Puis une idée lui traversa l'esprit, avec un simple tressaillement du doigt il pouvait changer toute sa fortune, il changeait la face de l'Europe. Sa main se releva lentement, mais ce cœur était trop noble pour soutenir même la pensée d'un assassinat : d'ailleurs, Antoinette venait de respirer; le sang ne coulait plus.

— Monseigneur, dit-il, pourquoi vous tuerais-

je? Je veux rendre le bien pour le mal. Veuillez seulement ne pas oublier plus tard que ce misérable, cet atome, à qui vous faites l'honneur de le persécuter, vous a pardonné et conservé à la vie et à la gloire. Cessez de me haïr, je ne vous ai jamais haï.

— Tu es un homme de cœur, dit M. de Louvois, je le confesse, et je t'aimerai si tu veux, et si tu veux je ferai de toi l'homme le plus puissant et le plus heureux de France. Rends-moi Antoinette et passe ton chemin.

— J'ai promis de l'enlever.

— Tu diras que tu as tué un homme et que tu as été désarmé par l'autre. Tu diras que je t'ai commandé de rendre ton épée. Ou plutôt, non, tu ne diras rien, pas même que tu m'as vu ici. Vois, cette jeune fille est évanouie. Elle ne sait rien, elle n'entend rien; elle ne se rappellera rien et ne pourra rien dire. Cède, et je fais de toi mon serviteur, mon ami; oblige un homme qui peut tout et qui fait tout, le bien ou le mal. Allons!

Belair baissa la tête.

— Tu aimes une jolie fille, à qui tu écrivais des lettres si tendres... Je la doterai, tu l'épouseras.

Belair soupira.

— N'hésite pas, dit Louvois, voilà longtemps que tu es absent; qui sait si tu ne finirais pas par

être oublié. Les femmes ont peu de patience. Veux-tu épouser demain Violette?

Belair sentit son cœur se gonfler, ses yeux s'attendrir.

— Allons, donne-moi Antoinette, continua M. de Louvois. Violette te la payera.

Belair abaissa son regard sur la pâle jeune fille qu'il tenait renversée en ses bras. Ce noble front si pur, marbré de sang, cette poitrine muette, ces mains glacées, lui représentèrent la mort. Antoinette morte! morte à jamais pour Gérard, quand Gérard avait mis en elle tout son bonheur, quand M. de Catinat la lui avait tacitement confiée! Antoinette vendue par Belair à M. de Louvois, pour payer la rançon de Violette, ainsi qu'on venait de le lui dire... tant de lâcheté répondant à tant de généreuse confiance!

— Monseigneur, s'écria Belair, vous ne pouvez désirer d'avoir cette jeune fille que pour la perdre. Un homme tel que vous ne s'acharne pas sans de graves motifs après de pauvres obscurs tels que nous. Que ferez-vous de cette jeune fille? La donnerez-vous à M. de Lavernie? Pourquoi la poussez-vous à entrer au cloître? Vous ne répondez pas... je n'ai pas le droit d'interroger... Eh bien, je veux qu'elle arrive pure et libre où j'ai promis de la conduire. Monseigneur, laissez-moi passer!

— Tu refuses?

— Oui, monseigneur!

— Mais, malheureux, tu viens de tuer un homme! Tu vas enlever une femme! Et quand je te pardonnerais, moi, la loi te punirait encore. Me désobéir, c'est te perdre! L'échafaud est au bout du chemin que tu entreprends!

— Passage, s'il vous plaît, monseigneur!

Et Belair sauta sur l'un des chevaux, en traînant après lui Antoinette, qu'il plaça devant lui.

— Je te suivrai; tu es perdu! dit M. de Louvois.

— Vous faites bien de me le dire, monseigneur, répliqua Belair; c'est juste; il ne faut pas que vous me suiviez!

Et d'un coup de pistolet il cassa la tête du second cheval qui tomba lourdement.

Alors, il piqua, et disparut dans la fumée, tandis que M. de Louvois, se rongeant les poings, secouait en vain du pied la Goberge qui essayait, en gémissant, de fermer sa blessure avec un mouchoir.

VII

LE CHATEAU DE LAVERNIE.

Il faisait un temps incertain, tiède. Le soleil n'avait pas réussi à percer les nuages, et sous la voûte opaque du ciel la chaleur seule descendait avec peu de lumière.

Madame de Lavernie était assise sur des coussins à la porte même de sa grande salle, dont les degrés conduisaient au parterre. Autour d'elle fleurissaient, dans de larges caisses, des chèvrefeuilles et des clématites qui s'en allaient, chargés de parfums, gagner les balcons du premier étage.

Le château de Lavernie se composait d'un rez-de-chaussée monté sur perron, d'un étage à neuf

fenêtres et d'une toiture aiguë qui écrasait le bâtiment tout en s'élançant vers les nuages avec élégance. Ces vastes toits du xve siècle ne ressemblent-ils pas à la prière? Ils ont l'air de dire : Tout pour le ciel.

Cette maison, bâtie en briques et en pierres, toute noire et majestueuse en haut, toute riante et fleurie en bas, s'élevait à l'ombre d'un coteau en fer à cheval, dont les deux bras tapissés de forêts l'étreignaient mollement et la berçaient à l'abri des vents du nord et de l'ouest. Elle n'avait pas d'orgueil, et plus d'un voyageur avait traversé la vallée sans même soupçonner une habitation parmi les peupliers et les hêtres séculaires.

La route passait au bas de ce coteau, et de la route à la grille du château, huit rangées de marronniers formaient une quadruple avenue destinée bien plus à masquer la façade de la maison qu'à l'encadrer pour la faire valoir.

Une petite rivière bordée de saules nains du côté de l'avenue, mais encaissée par un rempart de briques du château, apportait le mouvement, la fraîcheur et le doux murmure de ses eaux blanches. Elle passait humblement sous un petit pont de pierre en deçà duquel était la grille aux armes de Lavernie. Sur cette face, les fenêtres étaient fermées de rideaux et toujours désertes.

Depuis la mort de M. de Lavernie, toute la vie du château s'était retirée à la façade intérieure. Les appartements de la comtesse avaient vue sur le parterre, au sud-est, et le soleil les caressait du matin jusqu'au soir. Là, soit qu'elle fût assise près de la fenêtre au premier étage, soit qu'en bas, dans sa grande salle, elle donnât ses ordres ou surveillât ses gens, madame de Lavernie avait pour perspective unique le rond-point d'une forêt de platanes et de marronniers, voûte noire et profonde sous laquelle on entrevoyait la rivière éclairée furtivement par une déchirure des feuillages; et au delà de cette forêt et de ces eaux mélancoliques, rien à l'horizon ; et du château à ce rond-point, un vaste quadrilatère aux dessins réguliers, des rosaces, des losanges, des ovales de fleurs ; un bassin de pierre avec un jet d'eau, le tout inondé de lumière, d'air libre et butiné incessamment par toutes les abeilles et tous les papillons de la contrée, sans compter que quatre cerisiers gigantesques, plantés aux quatre coins de ce parterre, attiraient là les loriots, les pinsons, les bouvreuils; parasites bavards, que regardaient en pitié un cordon de noires hirondelles abritées sous l'entablement de l'immense toiture.

C'est dans ce petit domaine, d'une cinquantaine d'arpents au plus, bien clos de haies vives et de ruisseaux, que madame de Lavernie avait

passé les deux tiers de sa vie. C'est là qu'était né Gérard. C'est là que le défunt comte de Lavernie, le compagnon d'armes de Catinat, regrettait de ne pas rendre le dernier soupir, alors que blessé mortellement, sur un glacis à Maestricht, il expira en disant : « O ma pauvre femme! ô notre maison ! »

C'est là enfin que la comtesse, adossée au chambranle de la porte, une main dans les chèvrefeuilles, l'autre sur son cœur, regardait comme toujours son parterre lumineux, sa forêt sombre, touchant emblème d'une vie qui s'efface et qui donne, pour le présent, du soleil ; pour l'avenir, un horizon de froid et de ténèbres.

Madame de Lavernie n'avait pas cinquante ans. Ses cheveux s'argentaient à peine. Son œil était encore doux et pur comme autrefois : autrefois rieuse, ardente et vive, la comtesse s'était vue frappée par deux malheurs qui lui avaient refroidi le cœur et l'esprit.

Depuis la mort de son mari, nul ne se souvenait de l'avoir entendue rire. Depuis la mort de l'un de ses fils, elle n'avait plus même souri. C'était la majesté dans la douleur, la grâce du corps sans l'expression des traits, et sa voix avait pris toutes les nuances que la physionomie ne savait plus rendre. Fille d'une riche maison, et fille unique, comme elle avait épousé M. de La-

vernie malgré sa famille, comme elle avait senti que cette famille triomphait de la mort prématurée du comte et l'appelait un châtiment de Dieu, la comtesse s'était imposé de dédaigner la compassion d'autrui; elle s'était fait un visage de marbre, mais malheureusement son cœur était resté vivant, son cœur avait tout souffert, et, dans chaque battement, la comtesse trouvant une douleur, avait pris l'habitude d'y appuyer la main pour l'empêcher de battre trop fort.

Assise comme elle était ce jour-là, le 26 août, elle pouvait apercevoir sur l'un des cerisiers du parterre un petit homme gros et court, à la face pleine et rose, aux habits bruns, qui s'était perché sur une branche fourchue, un panier au bras, et déposait avec les plus grandes précautions, dans ce panier garni de feuilles, des cerises qu'il cueillait à l'extrémité des plus hautes branches. Ce petit homme, le nez en l'air, se trouvait fort loin d'une échelle dont il s'était servi d'abord. L'ardeur de la cueillette l'avait conduit jusqu'en haut de l'arbre dans les panaches mouvants, où les grappes de fruits sont le plus séduisantes, et que les oiseaux n'osent pas attaquer, parce qu'ils sont là trop découverts et trop balancés par le vent.

La comtesse, qui n'avait rien trouvé d'extraordinaire à cette manœuvre du petit homme tant qu'il s'était tenu dans les branches propor-

tionnées à sa corpulence, poussa un cri dès qu'elle le vit, oiseau gigantesque, faire plier ces branches menues.

— Oh! mon Dieu! Mais ce pauvre abbé va se rompre le cou, dit-elle. Jaspin! est-ce que vous êtes fou? Jaspin!...

Jaspin n'entendait pas; la comtesse avait si peu de voix, le cerisier était si loin d'elle! Mais auprès de Jaspin, au bas de l'arbre, était couché, le nez entre ses deux pattes de devant, un petit chien noir et blanc à longues soies, à longues oreilles, avec des feux bruns aux sourcils, épagneul charmant croisé des Charles'dogs d'Angleterre, un animal que la Providence avait doué d'intelligence, de grâce, de courage et de bonté, trop de qualités pour un homme.

Le chien entendit ce que l'abbé n'entendait point. Il se leva et regarda de loin sa maîtresse pour l'interroger et la comprendre.

Elle, en ce moment, suppléait à la voix par le geste, et appelait l'abbé par des signes réitérés. Le chien mit ses deux pattes blanches sur le premier bâton de l'échelle et aboya vers l'abbé; celui-ci ne tourna pas même la tête et dit au chien :

— Oui, Amour, oui, tu auras des cerises; sois tranquille, petit Amour.

Et il jeta en bas un bouquet de fruits bien mûrs, bien noirs, mais entamés par les oiseaux

et les mouches. Amour, c'était le nom du chien, ne se trouva pas satisfait, bien au contraire : irrité d'avoir été si mal compris, il grimpa du premier bâton sur le second et se remit à aboyer avec colère.

— Ah çà! mais, continua l'abbé toujours cueillant, est-ce que tu crois que je vole les cerises? Est-ce que je n'ai plus le droit de monter dans les arbres? Est-ce que tu es le maître de la maison, Amour?

Le chien répondit par un grognement qui signifiait tout ce qu'un animal peut dire quand il méprise quelqu'un.

La comtesse n'y put tenir plus longtemps. Elle vint en aide à son chien. Traversant le parterre elle accourut au cerisier : Amour cessa d'aboyer et lui lécha les mains, puis se recoucha dans le sable.

— Vous n'entendez donc point, l'abbé? dit madame de Lavernie. Vous me faites mourir de frayeur. Faut-il que vous soyez gourmand pour vous exposer ainsi à propos de quatre cerises dont les oiseaux ne veulent plus! Descendez, vous savez bien qu'on ne cueille jamais ces cerisiers-là.

— Oh! madame, gourmand! moi! dit Jaspin en essayant de poser son pied plus bas. Je ne retrouve plus mon échelle.

— Vous en êtes à une lieue; prenez garde, la branche craque.

— Madame, je suis léger comme une plume.

Il n'acheva pas ces mots, le cerisier se fendit ; par bonheur Jaspin se tenait suspendu en l'air : la comtesse poussa un cri.

Amour se releva pour crier à Jaspin tout ce qu'il pensait de sa conduite. L'abbé finit par trouver un point d'appui et regagna son échelle; il mit enfin pied à terre avec un plein panier de magnifiques cerises qu'il offrit triomphalement à la comtesse.

— Vous voilà bien avancé, Jaspin, dit madame de Lavernie, et c'est une belle besogne. Jamais je ne mange de fruits, vous le savez bien.

L'abbé, sans rien perdre des grâces de son sourire qui s'épanouissait sur la plus honnête figure du monde, alla jusqu'au bassin, dans lequel plongeait un autre panier bien fermé. Il souleva ce panier, d'où s'échappait un bruit de frétillements et de soubresauts bizarres.

— Qu'y a-t-il là dedans, mon Dieu? demanda madame de Lavernie.

Jaspin souleva le couvercle d'osier avec des précautions infinies, et fit voir à la comtesse trois énormes poissons aux nageoires rouges, à l'échine noire, au ventre blanc, qui roulaient de gros yeux furieux et humaient largement la fraîcheur.

— Du poisson! Eh bien, après, l'abbé? Vous

savez bien que je ne mange pas plus de poisson d'eau douce que de cerises.

— C'est égal, dit-il, voilà une matinée bien employée; j'ai eu deux idées... Ah! ah! moi qui n'en ai jamais, à ce qu'on dit. Que penses-tu de cela, Amour?

Amour était venu, en effet, examiner avec inquiétude ces animaux si remuants et les flairait avec un dédain superbe. Interpellé par Jaspin sur la valeur de ses idées, il le regarda fixement et lui tourna le dos. Si les chiens avaient le sourire, Amour eût ri au nez de Jaspin.

— Et quelles idées, mon cher Jaspin? dit la comtesse aussi incrédule qu'Amour, mais avec plus de formes.

Jaspin montra ses deux paniers.

— Madame, dit-il, le meunier a levé hier ses vannes pendant trois heures. J'étais au bord de l'eau, et je mangeais des cerises... non, des petites prunes. Je mange toujours celles qui sont gâtées, mais quelquefois elles le sont trop, et je les jette. J'en jetai donc dans l'eau deux ou trois. D'ordinaire, elles surnagent, et je m'amuse à les voir suivre le fil de l'eau en tournoyant jusqu'à l'écluse où elles s'engouffrent. Eh bien, hier, je les voyais disparaître à mesure que je les jetais. C'est cela qui me fit venir une idée, ma première: ces prunes-là, me dis-je, sont avalées par des

poissons, et quels poissons? Des carpes? Elles ne sont jamais si près des vannes ; elles aiment l'eau tranquille et la vase. Des brochets? Ils ne mangent que du vif ou de la chair. Des tanches? Elles ont le museau trop étroit. Des perches?...

— Mon cher abbé, au lieu de me dire quels sont les poissons qui n'ont pas mangé vos prunes, dites-moi tout de suite ceux qui ont mordu.

— Des chevannes, madame! qu'on appelle ici des meuniers, une espèce rare chez nous, des poissons d'eau courante qui se vendent admirablement bien. Alors, je me suis monté une bonne ligne, avec un hameçon n° 1, j'ai coupé un scion de troëne, et je suis venu cueillir des cerises pour amorcer.

— Parce que vos chevannes aiment les prunes?

— Oh! madame, la prune a un trop gros noyau qui gênerait le jeu de l'hameçon; j'ai donc amorcé avec des cerises, et, voyez, j'ai pris trois monstres, des chevannes de vingt-quatre sous la pièce, tout au moins.

— Ah çà! dit la comtesse, voilà deux fois que vous me parlez du prix de ces poissons, est-ce que par hasard vous les voulez vendre?

— Précisément, madame la comtesse, et mes cerises aussi.

— Comment, l'abbé, vous faites votre bourse?

Le visage du brave homme ne s'assombrit pas à ce reproche.

— Pas la mienne, dit-il en souriant.

— La mienne donc, ou celle de Gérard, car vous n'aimez guère que ces trois personnes-là, vous, moi et lui. J'oubliais Amour, à qui vous voulez peut-être constituer des rentes de gimblettes.

— Non, madame, non. Je fais la bourse de madame de Maintenon.

Madame de Lavernie fit un geste de surprise, et chercha vivement le regard de l'abbé, qui parut donner toute son attention aux cerises et aux chevannes.

— La bourse de madame de Maintenon! répéta la comtesse.

— N'avez-vous pas le portrait de cette dame au salon? dit Jaspin.

— Oui, certes. Eh bien?

— Ce portrait, n'y tenez-vous pas beaucoup?

— Assurément, madame de Maintenon fut une de mes amies les plus tendres avant mon mariage, et le portrait est une des meilleures toiles de Pierre Mignard. Mais quel rapport voyez-vous entre madame de Maintenon et les chevannes que vous pêchez à la ligne, entre vos cerises et le portrait que nous avons?

— Madame, dit Jaspin en prenant un air solennel, le cadre de ce portrait n'est plus doré;

les sculptures en sont éraillées; tout cela n'est pas digne d'une pareille dame...

— Eh! répliqua mélancoliquement madame de Lavernie, pour moi, cette peinture n'est qu'un souvenir effacé comme l'amitié de celle qui m'en fit présent, vieilli comme elle et moi nous le sommes. Un portrait d'amie qui n'est plus une amie, que représente-t-il, abbé? Une jeune et belle femme, madame Scarron, la perle qui brillait au milieu de tant d'autres, à l'hôtel d'Albret, chez mon grand-oncle, au temps où j'étais jeune aussi, au temps où M. de Lavernie vivait et m'aimait. Oh! mon pauvre Jaspin, couleurs passées, visages ridés, amitiés dénouées par l'oubli! Tout cela, comme le cadre, a perdu sa dorure.

— Et moi, madame, répliqua Jaspin, j'ai dit que j'achèterais un cadre pour le portrait de cette dame, et je l'achèterai.

— Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez à une peinture que jamais vous ne regardez, ce me semble?

— D'abord, madame, c'est un bel ouvrage, une belle tête, une tête de reine, à ce que disait avant son départ M. Gérard.

— Ah! Gérard disait cela?

— Il le disait, et il ne savait pas si bien dire.

— Comment cela, Jaspin?

L'abbé s'approcha de la comtesse, et lui dit à l'oreille :

— Madame de Maintenon est reine de France.

— Etes-vous fou? s'ecria madame de Lavernie en reculant stupéfaite.

— Reine, non déclarée encore, mais cela ne tardera guère. Sa Majesté a épousé madame de Maintenon, c'est un fait ; eh bien, le mariage va être publié.

— De qui tenez-vous cette nouvelle ?

— Madame la comtesse, ne m'interrogez pas, c'est un secret.

— Un secret que vous ne m'auriez pas confié ? dit la comtesse en souriant. C'est impossible. Il faut donc qu'il ne date pas de bien loin.

— Vous ne me croyez pas capable de garder un secret longtemps? répliqua le bonhomme avec une douce finesse et un regard plein de mélancolie.

— Pour moi, non.

— Oh! madame ! murmura Jaspin qui, pour étouffer un soupir, fut contraint de se retourner.

— A moins que ce ne soit un secret de confession, poursuivit la comtesse.

— Justement, c'en est un.

— Bon ! vous n'avez confessé personne depuis huit jours ; personne, du moins, qui sache les secrets de l'État...

L'abbé hocha la tête.

— Je me trompe, dit la comtesse, vous avez confessé hier en le mariant dans ma chapelle, votre filleul Desbuttes, le commis aux aides, l'ancien valet de chambre de monseigneur l'archevêque de Paris ; vous avez confessé aussi sa jolie petite femme Violette, mais elle pleurait trop fort en se mariant, la pauvre fille, pour que je la croie une grande politique. Desbuttes vous aura confessé qu'il a un peu volé M. de Harlay, son dernier maître, qu'il volera beaucoup le roi dans les vivres de l'armée de Flandre où M. de Louvois l'envoie. Violette vous aura confessé qu'elle aime ou a aimé plus que son mari...

— Madame, interrompit l'abbé, Violette Gibert est une honnête fille qui n'épouse Desbuttes que parce qu'il fait une pension à son père invalide et aveugle.

— Précisément; elle est trop honnête, et Desbuttes ne l'est pas assez, pour qu'on leur ait confié les secrets du roi et de madame de Maintenon. Les voilà mariés par vous; je souhaite que vous leur portiez bonheur. Mais revenons à cet autre mariage un peu plus important, je crois. Ce n'est qu'un bruit? rien n'est positif?

— Consommé, madame, consommé ! Le roi est ravi ; madame de Maintenon rayonne, et M. de Louvois est tellement furieux qu'il a disparu, et qu'on ne sait pas où le désespoir peut

l'avoir conduit. Or, voici mon avis à moi sur toutes ces affaires : Si madame de Maintenon est reine de France, comme elle a été beaucoup votre amie, il serait possible qu'elle s'en souvînt un peu.

Madame de Lavernie secoua la tête.

— Excusez-moi, madame, il me semblait avoir ouï dire que vous aviez reçu d'elle une lettre en même temps que ce portrait ?

— A la mort de mon fils, oui, voilà dix-sept ans. C'est tout.

— Eh bien ! c'est assez ; l'amitié d'une reine de France vaut quelque chose.

— Pour moi ?

— Sinon pour vous, du moins pour votre fils. M. Gérard est au service ; on n'avance pas aujourd'hui sans protection, et la protection de la reine peut faire un maréchal de France. Ah ! mais songez-y ! Voilà pourquoi j'ai pêché ce matin des chevannes et cueilli des cerises que je vendrai six livres. J'amasserai de la sorte huit pistoles que coûtera un beau cadre neuf, et quand on a chez soi le portrait de la reine donné par la reine... avec une lettre de la reine , si l'on n'arrive pas à quelque chose, il faut avoir du malheur, Cristol !

Cristol était le grand juron de l'abbé. Toute colère et toute joie, tout embarras et tout triomphe se ponctuaient chez lui par cette ingénieuse

et sonore exclamation. Il dit et sortit pour l'heure de la messe.

Madame de Lavernie n'écoutait pas. Elle s'était absorbée tout entière dans une rêverie profonde. Elle rentra seule au salon et vint s'arrêter devant le portrait qui avait donné lieu à tant de commentaires.

Ce noble visage, pensif et enjoué à la fois, souriant dans son vieux cadre, emplissait l'âme de lumière et de grandes idées. Madame de Lavernie, dans l'auréole de la coiffure, chercha la place d'une couronne.

— Oh! dit elle tout bas, Françoise d'Aubigné, femme Scarron, veuve Scarron, gouvernante d'un enfant royal, amie et maîtresse du roi, marquise de Maintenon, reine de France, tu ne me donneras plus d'inquiétudes désormais. Jouis en paix de ta gloire, sois heureuse! si heureuse, que ta mémoire rejette tous les jours passés. Reine de France, Dieu te donne santé, puissance, longue vie, pourvu que je garde Gérard!

Et, sur ces mystérieuses paroles, la comtesse demeura debout, l'œil avidement plongé dans les traits de cette peinture, à laquelle, ainsi qu'à une idole, s'adressait la plus fervente des prières.

Elle entendait la petite cloche de la chapelle que sonnait l'abbé Jaspin, et se préparait à traverser le parterre pour assister à la messe,

quand tout à coup un cheval emporté, sanglant, se précipita sur le pont de la petite rivière, et pénétra dans la cour du château où il tomba expirant dès que son cavalier lui eut abandonné les étriers et les rênes.

VIII

LA COLÈRE DE LOUVOIS.

La comtesse entendit le pas précipité d'un homme dans son vestibule. Elle n'eut pas le temps de s'écrier, que déjà cet homme, pâle, tremblant, accourait à elle avec tous les signes de la plus terrible émotion.

— Madame de Lavernie? dit-il en balbutiant, car il n'avait plus ni pouls ni haleine.

— C'est moi.

— Votre fils, M. Gérard de Lavernie, vous a écrit qu'il aimait une jeune fille?

— Oui.

— Pensionnaire aux Filles bleues.

— Oui.

— Je vous amène cette jeune fille qu'on voulait enlever à votre fils.

— Mais...

— Mademoiselle Antoinette, venez demander à madame ses bontés et sa protection.

Et Belair attira vivement à lui la religieuse qui frissonnait, se cachait le visage, et cherchait un appui pour ne pas tomber sur le parquet.

— Monsieur ! s'écria madame de Lavernie, parlez donc, vous me faites mourir.

— Madame, c'est que j'étouffe. Mais voici en deux mots : Votre fils, retenu à l'armée de Catinat, m'a demandé de vous conduire cette jeune fille : dites à Gérard que j'ai tenu ma parole.

— Où allez-vous ?

— Je m'enfuis. N'entendez-vous pas sur la route, au loin, le galop des cavaliers qui me poursuivent?

— Que veulent-ils vous faire?

— Me tuer au plus, m'emprisonner au moins.

— Pourquoi ?

— Demandez-le à M. Louvois, répondit Belair.

Antoinette écouta ; la comtesse écouta. Une muette terreur pâlissait ces trois visages. Il était facile en effet d'entendre le galop lointain de plusieurs chevaux.

— Je suis entré, dit enfin Belair, c'est bien ; mais indiquez-moi, madame, par où je puis sor-

tir ; et, si vous avez un bon cheval, veuillez me le prêter. Je tâcherai de ne pas vous le crever comme les autres.

— Fermez la grille du château ! commanda la comtesse à ses gens, qui entouraient avec surprise le cheval expiré dans la cour. Vous, monsieur, je vous cacherai ici, dit-elle à Belair avec fermeté. Sortir de la maison, ce serait vous perdre.

— Et mademoiselle ?

— Oh ! mademoiselle !... ainsi que me l'a écrit mon fils Gérard, elle n'a pas de parents, elle n'a pas de liens sur la terre. Mon fils me l'a recommandée. Elle est chez moi ! on la respectera chez moi !...

Belair avec doute :

— N'y comptez pas trop, murmura-t-il.

— Allons donc ! répliqua la comtesse avec la confiance d'une âme irréprochable, on me prendrait mademoiselle dans ma chambre ! Jamais ! Quant à vous, monsieur, ne perdez pas de temps ; entrez dans ce couloir, il aboutit à un caveau situé sous la chapelle ; vous serez là sous la protection de Dieu, à l'abri du tombeau de M. le comte de Lavernie.

Elle ouvrit une porte pratiquée en pleine pierre dans le vestibule, fit signe à Belair de descendre dans le caveau, et saisit la main d'Antoinette qui s'était agenouillée devant elle

comme devant la reine miséricordieuse des cieux.

Aussitôt un grand bruit de chevaux retentit dans l'avenue. Quatre archers, précédés d'un cavalier sans armes, s'arrêtèrent au petit pont.

— Ouvrez! cria l'un des archers.

Madame de Lavernie ne répondit pas.

— Ouvrez donc! cria encore l'archer qui perdait patience.

Même silence dans le château.

— Annoncez à madame de Lavernie M. le marquis de Louvois, dit à son tour la voix impérieuse du cavalier qui avait mis pied à terre.

— Ouvrez! dit la comtesse à ses gens, qui s'élancèrent tous vers la grille. Mademoiselle Antoinette, montez au premier étage, s'il vous plaît, et ne craignez rien.

On ouvrit la grande porte, les archers demeurèrent à la grille, M. de Louvois entra dans le vestibule.

Sur le seuil de la salle, il trouva la comtesse qui l'accueillit par une profonde révérence à laquelle M. de Louvois répondit aussi cérémonieusement. Puis, comme s'il eût été pressé d'en finir avec les formalités :

— J'ai eu l'honneur de vous dire mon nom, madame, et si loin que ce pays soit de Versailles, madame la comtesse de Lavernie, veuve et mère

d'officiers, ne peut ignorer ce que signifie mon nom dans l'armée.

En disant ces mots, il s'essuya le visage que la sueur inondait, et il chercha des yeux un fauteuil comme pour reprocher qu'on ne le lui eût pas encore offert.

La comtesse comprit, mais ne parut pas vouloir traiter en ministre celui qui venait de parler ainsi. Elle répliqua tranquillement :

— Monsieur, personne en Europe ne peut ignorer le nom de Louvois ; mais la comtesse de Lavernie ne saurait deviner pourquoi M. de Louvois lui fait l'honneur d'une visite, avec une escorte presque menaçante.

— Mon Dieu, madame, dit brusquement Louvoïs, je vais vous expliquer tout cela ; mais faites-moi, je vous prie, la grâce de permettre que je m'assoie ; je suis très-gros et j'ai beaucoup fatigué.

La comtesse roula un fauteuil dans lequel M. de Louvois s'installa, aussitôt qu'il eut salué encore.

— Madame, dit-il, vous avez reçu chez vous deux personnes que je cherche.

— Deux personnes? demanda la comtesse en tremblant, mais décidée à gagner du temps.

— Une jeune fille et un jeune homme, celui-ci enlevant celle-là. L'une est une religieuse que j'ai dessein de reconduire à son couvent, l'autre

est un mauvais sujet que je veux faire pendre.

La comtesse ne répondit pas.

— Je connais trop bien la maison de Lavernie, continua le ministre, pour être assuré que jamais on n'y protégera les malfaiteurs. Voilà pourquoi j'ai demandé qu'on m'ouvrît votre porte, madame, bienheureux d'avoir eu l'honneur de vous entretenir.

Nouveau salut, que le ministre fit cette fois en se soulevant à demi sur son fauteuil.

— Des malfaiteurs! répliqua seulement la comtesse, qu'ont-ils fait?

M. de Louvois fronça ses noirs sourcils : peu habitué aux longs discours et aux résistances, il s'étonnait de n'avoir pas été encore obéi.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, madame, que l'un enlevait l'autre. J'ajouterai que, pour enlever cette religieuse, le malfaiteur (il appuya sur ce mot) a tué un homme.

— Je ne croyais pas que la demoiselle dont vous parlez fût religieuse, répondit madame de Lavernie, avec une voix calme que démentaient son visage pâle et l'affreux battement de son cœur.

Le marquis de Louvois frappa du pied le parquet.

— Je l'ai dit, ajouta-t-il.

— Elle eût été religieuse, poursuivit madame de Lavernie, si ce jeune homme ne l'eût pas en-

levée. On n'est religieuse qu'à condition d'avoir fait des vœux.

Le marquis regardant la comtesse fixement avec un commencement de colère :

— Je ne sais pas, madame, interrompit-il, pourquoi vous me dites tout cela. Savez-vous mieux que moi, par hasard, ce que je viens vous apprendre ?

— Mieux que vous, monsieur, non, peut-être, car, en effet, vous devez en savoir plus long que moi sur ces mystères, mais...

— Ces mystères ! Vous vous servez de mots étranges, madame ! s'écria Louvois. Mystères ! Où trouvez-vous des mystères là dedans, je vous prie ? Une fille est au couvent ; un ravisseur l'enlève et tue un homme. La justice du roi poursuit ce ravisseur et reprend cette fille. Voilà, ce me semble, qui est plus clair que toute chose au monde.

— Vous ne me disiez pas, monsieur, que vous agissiez au nom du roi, répliqua la comtesse, et que le ministre de la guerre est grand chancelier de France... Vous pensez bien que je n'eusse pas contesté sa qualité de justicier à monsieur votre père, par exemple.

— Assez de subtilités, je vous prie, madame, dit brutalement Louvois qui secouait sa perruque et sa politesse tout ensemble. Je ne suis pas venu ici pour argumenter, mais pour agir. Minis-

tre de la guerre ou procureur, je vous demande la fille fugitive et le larron qui l'a enlevée. Rendez-les et recevez mes respectueux compliments.

Il prononça cette phrase courtoise du ton qu'il eût pris pour envoyer un grenadier à tous les diables, et comme c'était l'ultimatum de sa pensée, il se leva, croyant n'avoir plus, en effet, qu'à recevoir les deux coupables et à partir.

La comtesse se leva aussi et répondit :

— Le jeune homme que vous cherchez, monsieur, n'est plus au château.

— Vous l'avez fait fuir?

— Immédiatement.

— Je le retrouverai. Mais la demoiselle... vous ne me ferez pas croire qu'après cette rude course elle ait pu s'enfuir aussi... D'ailleurs, c'est ici qu'on la voulait cacher.

— Je ne vous ferai rien croire du tout, monsieur, dit la comtesse outrée de l'impolitesse, et la jeune fille est bien réellement chez moi.

— J'attends, madame, que vous me la rendiez.

— Vous auriez tort d'attendre, monsieur, car je ne vous la rendrai pas.

Louvois stupéfait laissa tomber ses deux bras à ses côtés. Mais bientôt l'orage éclata. Les veines de son front se gonflèrent, ses yeux lancèrent des feux sinistres, le vent de la colère secoua ses muscles, que l'on vit palpiter et tressaillir.

— J'ai mal entendu, murmura-t-il en couvant d'un sombre regard cette femme plus tremblante que lui, mais blanche autant qu'il était rouge. Vous dites que vous ne rendrez pas mademoiselle de Savières à M. de Louvois?

La comtesse affirma de la tête.

— Parce que votre fils, s'écria Louvois, aime cette fille, et qu'il a chargé son ami de l'enlever?

— Précisément, dit la comtesse.

— Mais à qui est-elle donc, cette fille, pour que votre fils la prenne?

— Il la prend parce qu'elle n'est à personne, répliqua la comtesse; sans quoi, le comte de Lavernie est d'assez bonne maison, il est un assez honnête homme, il a trop de mérite pour que sa mère, si cette demoiselle eût eu des parents ou un tuteur, n'eût pas obtenu mademoiselle de Savières pour M. Gérard de Lavernie.

— Jamais! jamais! s'écria Louvois.

— Qu'en savez-vous? demanda flegmatiquement la comtesse; êtes-vous tuteur ou parent de la jeune fille? Dites-le, pour que nous vous fassions notre demande.

Louvois, qui depuis quelques minutes faisait d'héroïques efforts pour dompter sa terrible nature et qui avait réussi, se remit dans le fauteuil, et baissant le ton :

— Voyons, dit-il, madame la comtesse, au

lieu de nous emporter, ce qui ne mène à rien, raisonnons, cela mène à tout.

Il desserra sa cravate qui l'étranglait, s'éventa du coin de son mouchoir et reprit avec une voix saccadée :

— J'emmènerai aujourd'hui la jeune fille que vous avez ici; je l'emmènerai parce que vous n'avez aucun droit de la retenir. Vous ne la gardez que pour plaire à votre fils, car vous tenez à plaire à votre fils, n'est-ce pas?

— Pardessus tout au monde.

— Fort bien. Or, je ne veux pas que votre fils épouse cette demoiselle. J'ai mes raisons.

— Dites-les, au moins.

— Il ne me plaît pas, repartit Louvois avec hauteur, et je trouve indiscrète votre question. Madame, vous oubliez trop que je suis ici, moi, Louvois, demandeur en mon propre nom et demandeur au nom du roi. Je vous répète que votre fils n'aura pas mademoiselle de Savières : croyez-moi. Quant à vous acharner à la garder pour ne point désobliger M. de Lavernie, vous y renoncerez. Je suis, vous l'avez dit, le ministre de la guerre, M. de Lavernie est officier : je le retrouverai partout, et j'ai une mémoire implacable. Je pense m'expliquer sans détours : vous comprenez que je ne me suis pas dérangé, que je n'ai pas fait cent cinquante lieues pour échouer contre le manoir de Lavernie : mes vo-

lontés sont plus solides que vos grilles ; mademoiselle Antoinette en mes mains c'est la fortune de votre fils s'il est sage, discret et circonspect, et s'il sert bien le roi : c'est sous-entendu ; mademoiselle Antoinette refusée, c'est la ruine de votre famille, c'est l'inimitié entre vous et moi : appréciez.

— Ah! monsieur, vous menacez une femme, dit la comtesse en appuyant ses deux mains sur son cœur, vous la menacez dans son fils qu'elle aime uniquement... vous parlez ici au nom du roi, pour lequel mon mari est mort, pour qui mon fils se fait tuer en ce moment peut-être!... Mais si le roi vous entendait, monsieur, il vous défendrait d'insulter chez elle, en face du tombeau de son mari, une femme de noblesse, la veuve d'un fidèle soldat!... Monsieur, n'abusez pas de votre autorité ; les plus hauts sommets sont les plus tôt frappés de la foudre.

Louvois sourit dédaigneusement. Il repoussa son fauteuil, et s'approchant de la comtesse, émue jusqu'aux larmes, car elle était à bout de ses forces :

— La paix ou la guerre? dit-il ; un protecteur ou un persécuteur pour votre fils?

La comtesse cacha son visage dans ses mains.

— Oh! murmura-t-elle, Dieu vous punira d'avoir ainsi forcé une mère à sacrifier le bonheur de son enfant !

— Le bonheur ce n'est pas l'amour ridicule, dit Louvois d'un air sombre. Ces amours cachés et illicites sont la source de tout malheur. Si votre fils perd cette fille, il en trouvera vingt autres. S'il a Louvois pour ennemi, où trouvera-t-il un défenseur?

A ce moment, la comtesse éplorée levait les yeux au ciel. Son regard rencontra celui du portrait à qui Louvois tournait le dos. Une pensée soudaine, une sorte d'éclair qui jaillit du cadre illumina l'esprit de la pauvre femme.

— Un défenseur pour Gérard! s'écria-t-elle d'une voix inspirée ; oh! oui, monsieur, oui, j'en ai un!

Et son bras étendu montrait au ministre le portrait qu'il n'avait pas vu encore.

— Madame de Maintenon! murmura-t-il.

— Mon amie, ma vieille amie, la compagne de ma jeunesse, celle dont j'ai tous les secrets, et qui, en échange d'un dévouement de trente années, me doit au moins de protéger mon fils.

— Vous connaissez madame de Maintenon à ce point? dit Louvois, pâle et saisi d'angoisse.

— N'est-ce pas que vous me trouvez moins abandonnée que tout à l'heure? s'écria la comtesse, à qui les paroles de Jaspin revinrent en mémoire. Madame de Maintenon, la femme de Louis XIV, ne sera-t-elle pas un contre-poids à la colère de M. le ministre de la guerre?

— Prenez garde! répondit Louvois dont la fureur s'allumait à ces imprudentes paroles, prenez garde, si vous aimez votre repos et votre fils!

— Ah! je ne vous crains plus, continua la comtesse ivre de joie. Menacez tant qu'il vous plaira. Fulminez, éclatez; la foudre dont je vous parlais il n'y a qu'un moment, je l'ai trouvée, elle est dans les yeux de ce portrait. Elle éteindra en se jouant toute votre artillerie et tous vos tonnerres! Quoi! vous êtes venu briser le cœur d'une veuve, d'une mère, d'une femme sans appui, et vous vous révoltez à l'idée que Dieu me vient en aide! Touchez à ma maison si vous voulez : madame de Maintenon est là. Persécutez M. de Lavernie, l'officier : la femme du roi défendra mon fils! Aman et Esther aux prises! Nous verrons!

Il n'en fallait pas tant pour faire bouillonner en Louvois la haine et la vengeance. Louvois exécrait madame de Maintenon et la voulait perdre; Louvois s'était jeté aux pieds de Louis XIV, pour le supplier de ne point épouser cette femme. Qu'on juge de l'effet que produisirent sur cette âme ulcérée tant de menaces faites au nom de son ennemie.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit-il avec une explosion de rage, nous n'avons plus rien à ménager l'un et l'autre. Ah! vous êtes l'amie de madame de Maintenon; ah! vous vous targuez de

son portrait et de sa protection; ah! vous attaquez Aman sous l'égide d'Esther : on connaît donc les tragédies de Saint-Cyr en ce pays de sauvages? Eh bien! si M. Racine est un grand poëte, nous tâcherons qu'Aman soit un grand ministre. Pour être grand, madame, il faut commencer par être fort. Essayons!

Il s'élança vers la fenêtre du salon qui donnait sur la grille, et d'une voix retentissante, avec un geste effrayant de volonté :

— Archers! cria-t-il, à moi!

— Que prétendez-vous faire? dit la comtesse en s'avançant vers lui.

— Vous allez le savoir.

Les archers entrèrent dans la cour.

— Maintenant, madame, veuillez remettre en mes mains la religieuse fugitive que je vous demande au nom du roi.

— Quoi ! répliqua la comtesse suffoquée par la douleur et incapable de se soutenir, vous osez faire entrer des archers dans ma maison!

— Obéissez! dit le marquis de Louvois.

— Jamais! quand vous devriez me tuer sur la place.

—Alors, la violence vous contraindra, madame, et il ne sera pas dit qu'une porte de château soit restée fermée devant un ordre du roi, quand c'est moi qui le donne..

— Monsieur, vous passerez sur mon corps

avant d'arriver à cette jeune fille ! s'écria la comtesse dans le paroxysme de la colère.

— Non, madame, vous serez respectée comme si vous aviez été une fidèle et obéissante sujette de Sa Majesté. Mais ce que je veux s'accomplira.

— Je me défendrai. A moi! à moi!

Aussitôt l'on entendit un pas rapide dans l'escalier. Jaspin descendit en toute hâte, le front perlé de sueur, les yeux hagards, les mains tremblantes. Derrière lui, Antoinette, aussi pâle, mais l'œil brillant d'énergie. Ces deux personnes se jetèrent aux côtés de la comtesse, Jaspin lui saisit la main, Antoinette la serra dans ses bras.

— Mademoiselle, dit Louvois qui devint livide en apercevant la jeune fille, vous voyez ce qui va se passer, désobéirez-vous à ce prix? souffrirez-vous que le malheur tombe pour vous sur cette maison? Je vous somme de me suivre!

— Je suis prête! dit Antoinette en le foudroyant d'un regard qu'il ne put soutenir.

Et elle se dégagea des bras de madame de Lavernie, après l'avoir tendrement embrassée.

— Je vous défends, s'écria la comtesse, de quitter cette maison; je vous le défends au nom de mon fils, qui vous a envoyée ici.

— Votre fils, répliqua Louvois, n'est pas, que je sache, le maître de faire ce qu'il veut en

France. Abrégeons! mademoiselle, je vous attends.

Et il alla vers Antoinette, dont il prit la main, pour l'entraîner vers la porte.

La comtesse, à cette vue, poussa un cri déchirant : on eût dit que son cœur venait d'éclater; quelque chose comme un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, une pâleur de cadavre envahit ses mains et son visage, ses lèvres violettes prirent la rigide contraction de l'agonie.

— M. de Louvois, vous êtes un monstre! s'écria Jaspin en serrant ses petits poings potelés : vous avez tué madame la comtesse.

Le visage de Louvois s'altéra; l'arc inflexible de ses sourcils noirs se détendit; on vit ses yeux se gonfler; un combat violent de l'orgueil et de la honte tortura cette âme puissante. Cependant il triompha de son émotion et continua d'emmener Antoinette en murmurant :

— Pourquoi m'a-t-on poussé à bout?...

La jeune fille, en s'éloignant presque emportée, envoyait les derniers baisers à sa protectrice mourante. Chez la comtesse, le regard seul vivait encore. Toute sa tendresse, toute sa vaillance, toute son âme s'étaient réfugiées dans le regard dont elle accompagnait la jeune fille, tandis que le corps glissait insensiblement des bras de Jaspin éperdu sur le parquet du salon.

Au secours! au secours! cria l'abbé d'une

voix lamentable, madame la comtesse se meurt!

M. de Louvois venait d'ouvrir la porte et gagnait le palier.

Aussitôt du vestibule un homme se précipita dans la salle; ces derniers mots avaient frappé son oreille.

— Ma mère! s'écria Gérard de Lavernie, qui d'un bond courut à la comtesse et la souleva dans ses bras vigoureux.

— Sauve-nous! répliqua la mère.

La pauvre femme exhala dans un soupir de triomphe toutes les forces qui lui restaient. Elle se pendit au cou de Gérard, s'y cramponna de ses doigts convulsifs, essaya un baiser qui expira dans l'air, et resta muette, insensible au milieu de ses femmes accourues pour lui donner leurs soins.

Gérard se releva, vit, à la porte, Louvois qui serrait encore la main d'Antoinette, et que cette brusque arrivée avait cloué sur le seuil comme l'éclair d'un châtiment divin.

Il comprit toute la scène qui venait de se passer et marcha, le front pâle, l'œil éblouissant, les bras croisés, vers le marquis de Louvois qui l'attendait de pied ferme.

— C'est M. de Louvois, lui glissa Jaspin à l'oreille.

— Je l'ai bien reconnu, répliqua tout haut Gérard, et je voudrais savoir ce que vient faire

chez moi M. de Louvois : pourquoi il enlève, malgré elle, la jeune fille que voici, et pourquoi je trouve ma mère expirante !

— Répondez-moi vous-même, dit le marquis avec une froide hauteur; et, comme vous parlez à votre supérieur, ôtez votre chapeau, lieutenant de Lavernie.

Gérard se découvrit et s'inclina.

— C'est vrai, dit-il les dents serrées, j'oubliais que je suis chez moi. Je m'en souviendrai tout à l'heure.

— De quel droit vous trouvez-vous ici? poursuivit Louvois. N'êtes-vous point un déserteur? L'armée d'Italie est-elle revenue? Où est votre congé ?

— J'ai mieux que mon congé, répondit Gérard. M. de Catinat m'a chargé d'aller à Valenciennes, où vous lui avez commandé de vous adresser ses dépêches, et je suis sur la route de Valenciennes.

— Vous avez un message pour moi et vous vous arrêtez en route, et vous ne me l'avez pas encore remis? dit Louvois.

— Le voici, répliqua Gérard, en tirant de son justaucorps une lettre de Catinat.

C'était la relation du combat de Staffarde, cette victoire brillante et décisive qui enlevait le Piémont au duc de Savoie.

Louvois, impassible, lut sa dépêche au milieu

du silence de tous, comme s'il eût été dans son cabinet. Il lut avec l'attention imperturbable, avide, de l'homme d'affaires, et quand il eut terminé :

— M. de Catinat prétend que vous avez rendu au roi les plus grands services, dit-il ; malheureusement pour vous, le crime que vous venez de commettre en faisant enlever cette religieuse efface tous vos mérites. Au surplus le roi jugera.

— A présent que vous avez fait le service de Sa Majesté, dit Gérard d'une voix menaçante, à présent que vous avez reçu la dépêche que j'avais ordre de vous porter, je n'ai plus affaire à vous, monsieur, et vous n'avez rien à exiger de moi. Je suis dans ma maison, je pourrais vous demander raison de votre conduite.

— Je crois que vous menacez! s'écria Louvois, que retenait Antoinette, tandis que la comtesse étendait instinctivement des mains suppliantes vers Gérard.

— Vous me comprendriez si vous étiez un homme d'épée au lieu d'être un robin, continua Gérard de plus en plus agressif ; vous me comprendriez si vous n'étiez pas le lâche qui vient faire peur à une femme avec des archers.

— Mon fils! s'écria la comtesse épouvantée.

— Vous m'insultez, monsieur, répondit le marquis de Louvois, pâle et froid dans sa terrible colère. Je ne suis pas venu pour faire peur à

une femme ; je suis venu punir le rapt et le sacrilége, et comme vous vous êtes oublié envers moi, au nom du roi, je vous arrête.

Gérard répondit au marquis par un cri de rage, et mit la main à son épée. Louvois fit un signe, et les archers parurent à la porte ; la comtesse se dressa, vivante image du désespoir et de la mort; elle implora Louvois pour son fils, sans voix, elle n'en avait plus, mais avec des gestes qui eussent attendri un tigre

Jaspin, saisi de terreur, hurlait et joignait les mains; Amour montrait ses dents blanches. Les domestiques s'étaient armés pour défendre leur jeune maître.

— Sortez de chez moi, ou vous êtes morts tous les cinq, dit Gérard en indiquant du doigt la grille du château, quand je devrais faire crouler sur vous cette maison jusqu'à sa dernière pierre !

— Soit, répliqua Louvois, mais vous vous repentirez d'être venu à Lavernie aujourd'hui, monsieur, et d'y avoir prononcé les paroles que je viens d'entendre. Emmenez mademoiselle, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux archers.

Antoinette arrêta de la main Gérard qui faisait un mouvement pour la retenir.

— Votre mère! murmura t-elle.

Gérard se retourna épouvanté; la comtesse. épuisée par le dernier éclat de cette scène, venait

de se renverser dans les bras de Jaspin , le sang montait de son cœur à ses lèvres, tachées d'une écume rougeâtre.

Au même instant le marquis de Louvois sortit avec la jeune fille.

— Adieu ! dit Antoinette, adieu !

— Au revoir ! répliqua Gérard, à moitié fou entre ces deux douleurs.

— Oui ! s'écria le marquis, au revoir ! Et il quitta le château avec sa lugubre escorte.

Alors la comtesse sentit que la vie lui échappait ; elle serra convulsivement les deux mains de Gérard agenouillé près d'elle.

— Mon fils, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine, tu vas rester avec un terrible ennemi, mais... je te laisse un appui... Donne-moi une plume... du papier... Soulève ma main... vite, vite... que j'aie le temps d'écrire, ô mon Dieu !...

Une toux sanglante lui coupa la parole. On voyait courir autour d'elle les serviteurs effarés, s'entre-choquant avec des cris de désespoir.

— Ah ! murmura la pauvre femme, dont les yeux se couvraient de ténèbres, je ne sens plus, je ne vois plus, je ne pourrai donc pas sauver mon fils !... Je mourrai donc sans qu'il sache...

Jaspin lui saisit la main. Ce n'était plus le naïf pêcheur de chevannes ou le vendeur de cerises ; la figure pâle du petit homme était sillonnée de

larmes séchées, son œil brillait d'intelligence et de courage.

— Inutile qu'il sache..., dit-il à la comtesse dont il essuyait le front glacé.

— Pourquoi? fit-elle, étonnée de cette transformation soudaine de Jaspin.

— Parce que je sais tout, moi, répliqua Jaspin, et que cela suffit.

La comtesse se souleva vivement, ses prunelles se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit avec stupeur.

— Vous savez! dit-elle, vous!...

— Depuis vingt-cinq ans, madame, répondit simplement l'abbé. Je me rendrai près d'*elle*, je lui recommanderai Gérard, vous pouvez reposer en paix.

— Ah ! mon Dieu!..., mon ami..., articula sourdement la comtesse.

Puis dans un élan de folle joie :

— Mon fils! s'écria-t-elle en étreignant de ses deux bras la tête de Gérard.

Ce cri fut son dernier soupir, elle rendit l'âme dans ce dernier baiser.

Ses deux mains mortes se disjoignirent en retombant. Jaspin en saisit une, Amour se mit à lécher l'autre.

Gérard, foudroyé, plia les genoux près du cadavre de la comtesse, dont l'œil éteint restait fixé sur le portrait de madame de Maintenon.

IX

LES CULOTTES DE MONSEIGNEUR DE HARLAY.

Ce mariage du roi et de madame de Maintenon, dont parlait l'abbé Jaspin si légèrement et dont toute la France, toute l'Europe parlaient avec lui, n'était pas cependant un événement assez prouvé pour que la renommée s'en préoccupât de la sorte.

Il est vrai que rien ne se répand plus vite que les choses cachées. Le mystère en politique, en amour ou en science, est l'une des plus friandes convoitises de l'homme civilisé.

Ce fameux mariage du plus grand des rois avec la plus humble des femmes, mariage que tous les historiens ont recueilli de la voix du

peuple, soulève encore aujourd'hui les discussions et les négations. Il peut passer pour le plus commenté des mystères de ce siècle, après la mort du masque de fer, qui fait pendant au tableau du mariage nocturne célébré à Versailles en 1685.

Un matin d'hiver, à l'heure où les prélats qu'a chantés Boileau dorment grassement sous le duvet, le plus voluptueux des prélats, M. Harlay de Champvalon, archevêque de Paris, s'était fait réveiller avant le jour.

Habillé vivement, l'archevèque fit venir son premier aumônier, bien surpris, lui aussi, de se lever à une pareille heure.

— Monsieur, lui dit-il, préparez un ornement vert, et marquez le Missel à l'article *de matrimoniis*.

L'aumônier obéit. L'archevêque lui commanda de s'aller recoucher, prit ses gants, l'ornement vert et le Missel, monta dans une voiture bien fermée et se fit conduire à Versailles, où, au petit jour, il maria le roi et madame de Maintenon, à l'autel de la tribune de l'ancienne chapelle. Bontemps, valet de chambre du roi, et M. de Montchevreuil, ami intime de madame de Maintenon, servirent seuls de témoins.

M. de Harlay, après la cérémonie, rédigea un acte de célébration que signèrent les deux parties et les témoins. Cet acte, l'archevêque

le déposa précieusement dans sa poche et l'emporta.

Ainsi parle l'histoire, ou du moins une des histoires; car l'histoire, comme la Fama antique, n'a pas moins de cent yeux pour voir un fait et de cent bouches pour le publier. Ce qui n'implique pas qu'un événement soit mieux vu par ces cent yeux et plus nettement proclamé par ces cent bouches. Il arrive tout au contraire que chacun de ces yeux a vu à sa manière, que chacune de ces bouches a soufflé dans la trompette à sa façon, de telle sorte qu'après avoir entendu cent bruits différents, le monde ne sait plus à quoi s'en tenir. Le son est devenu un thème sur lequel tout poëte peut broder ses variations.

Ce mariage accompli, madame de Maintenon n'avait plus à désirer qu'une chose, c'était qu'il fût connu. Mais il fallait attendre. Le roi n'avait entendu faire qu'un mariage de confiance. Il fallait en dérober les preuves à M. de Louvois, l'ami de madame de Montespan, la disgraciée; à Louvois qui avait supplié si vainement Louis XIV de ne pas donner à madame Scarron la main qu'avait tenue Marie-Thérèse d'Autriche; à Louvois qui dormait sur la parole arrachée au roi, et dont le réveil eût tout perdu.

En effet, patiente et s'affermissant à chaque progrès nouveau, madame de Maintenon se croyait assez forte pour pouvoir monter le der-

nier degré. Un pas encore, et elle s'asseyait sur le trône. Mais si elle avait pu se faire épouser secrètement par le roi, si elle avait pu cacher dans les ténèbres sa marche cauteleuse au génie vigilant de Louvois, comment lui laisser ignorer ce qui allait frapper toute l'Europe, comment l'empêcher de se jeter, avec la rage qu'il avait, tout au milieu de ce projet nouveau et de le faire échouer, le roi peut-être n'y donnant les mains qu'à regret?

Madame ne Maintenon se replia sur elle-même. Elle résolut d'éteindre tout bruit, de faire disparaître toute trace jusqu'au moment où la déclaration éclaterait comme un tonnerre, et elle se crut assurée d'y parvenir, persuadée qu'elle était de la fidélité des quatre seules personnes qui connussent le mariage.

M. de Montchevreuil, admirateur et ami, la loyauté même; Bontemps, le tombeau des secrets; le père la Chaise, confesseur du roi, lié à ce secret par l'intérêt de sa société, par le sien propre; M. de Harlay, créature de madame de Maintenon, appelé, de Rouen qu'il scandalisait, à Paris qui le chansonnait pour sa facilité de mœurs, M. de Harlay, choisi comme le plus commode des prélats sous les yeux duquel un roi pût offenser Dieu tous les jours en respectant l'Église.

Ainsi la femme de Louis XIV n'avait rien à

redouter de ces trois personnages ; mais comme un papier révèle souvent ce que la langue des hommes sait ne pas trahir, madame de Maintenon était fort gênée par cet acte de célébration qu'elle avait tenu à faire dresser alors par l'archevêque ; et elle venait d'écrire au prélat de lui apporter le soir même à Versailles, chez elle, le précieux document d'où son avenir entier dépendait.

Quelle n'eût pas été son inquiétude si elle eût mieux connu les habitudes de monseigneur de Paris ! Ce prélat mondain, affairé, ce savant docteur en théologie qui avait beaucoup de mémoire pour apprendre les éloquents sermons dont il régalait la cour, beaucoup pour retenir les heures de rendez-vous de ses belles pénitentes, n'avait jamais pu se souvenir que les papiers sont parfois importants ; que lorsqu'ils le sont assez, on les serre ; trop, on les brûle.

Une affaire sérieuse venait-elle à lui échoir, M. de Harlay croyait avoir tout fait en bourrant le papier important dans la poche de ses culottes. Une fois rentré chez lui, au lieu d'extraire la pièce et de la confier à ses archives, il accrochait la culotte précieuse dans un cabinet destiné à cet usage et qui renfermait, rangés les uns à côté des autres, une quantité remarquable de documents dont la seule étiquette était la date de la culotte qui les contenait.

Comme l'archevêché de Paris donne de grandes affaires, M. de Harlay devait avoir autant de culottes pendues dans ce cabinet que Lucullus avait de chlamydes de guerre dans ses armoires.

Madame de Maintenon qui savait pourtant bien des choses, ignorait cette particularité. Assurément elle n'eût jamais choisi, pour administrer le premier diocèse de France, un homme qui serrait si mal les papiers, elle ne se fût point fait marier par un homme qui oubliait si bien ses culottes.

Peut-être ailleurs connaissait-on mieux les habitudes du prélat, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Donc, la marquise s'occupait de recouvrer ce document précieux, seule preuve authentique de son mariage, lorsque M. de Louvois partit de Versailles, en apparence pour préparer une campagne en Flandre, voilà du moins ce qu'il dit au roi, en réalité pour faire ce que nous avons vu aux Filles bleues.

Madame de Maintenon voulut profiter de cette absence. Son acte de célébration à la main, elle eût mis dans la confidence quelques-uns de ses plus puissants amis de cour. M. le duc du Maine, son élève, eût travaillé pour elle en haine de M. le duc de Bourgogne, qui grandissait et commençait à montrer beaucoup d'orgueil et d'es-

prit royal. Le moment était des plus favorables. Nulle grande influence de famille autour de Louis XIV, la guerre d'Italie, des projets de guerre générale qui, s'ils se développaient, pouvaient tourner l'esprit du roi vers de plus sérieuses spéculations. Louvois absent, lui qui cherchait à distraire le roi de ses amours avec la guerre, comme madame de Maintenon le conduisait à la paix par le mariage, il fallait saisir cette occasion ou se résigner à ne la revoir peut-être jamais.

Le soir où la nouvelle de la victoire de Staffarde parvint au roi à Versailles, Louis XIV rentrait chez lui pour se mettre à table. Déjà vieux, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans, le roi était encore d'une beauté singulière.

Mais l'opération qu'il avait subie en 1686, l'avait fatigué en lui ôtant une partie de sa fraîcheur, jusque-là si remarquable. Le roi revenait de chez madame de Maintenon, près de laquelle il avait coutume de passer toutes ses soirées, et qu'il avait logée à Versailles, chez lui, de l'autre côté du palier des grands appartements. Il l'avait laissée aux mains de ses femmes, prête à se mettre au lit, car elle se couchait de bonne heure et se levait de grand matin.

Le roi, en recevant la lettre de Catinat, fut transporté de joie; il revint sur ses pas et rentra chez la marquise pour lui faire part de cette

bonne nouvelle. Il ne trouva personne à l'antichambre. La fantaisie n'étant entrée jamais pour rien dans cette existence royale, le roi était toujours attendu lorsqu'il venait ; une fois parti, ce n'était plus le roi ; l'huissier eût hésité à le reconnaître.

Il entra donc chez madame de Maintenon, la lettre du vainqueur de Staffarde à la main.

La marquise, âgée de cinquante-cinq ans à cette époque, avait conservé intacte la solide santé qui l'avait rendue un objet d'envie pour toutes les belles femmes de la cour. Elle promettait d'égaler Ninon, la merveille. Jamais plus beaux bras, plus délicates mains, la taille et la poitrine étaient d'une perfection tellement peu commune, que monseigneur le grand Dauphin l'avait, dit-on, proclamée un jour de mascarade en coudoyant, pour ne pas dire plus, la marquise à l'embouchure d'un salon, dans le pêle-mêle d'un conflit de masques.

C'étaient des yeux charmants et fermes, lumineux à tel point que ceux du roi pouvaient seuls en soutenir l'éclat. La bouche un peu pincée, sorte de grimace qui ne messied pas aux lèvres pleines et roses d'une dévote, rappelait, par ses contractions significatives, la fameuse moue de Catherine de Médicis, et mobilisait un visage tellement accoutumé à l'impassibilité, que depuis douze ans les courtisans n'y savaient plus rien lire.

La marquise encore habillée soupait sur une petite table ; un potage dans une assiette d'argent, quelques fruits sur un beau plat du Japon, composaient tout le repas. Manseau, maître-d'hôtel de madame de Maintenon, la servait à table. Elle mangeait vite et avec distraction, regardant souvent la porte et interrogeant une vieille bonne qui allait et venait par la chambre, aussi préoccupée que sa maîtresse de voir arriver M. de Harlay.

Cette femme qu'on appelait la *mie* de madame, et dont le nom était Nanon Balbien, passait pour une des puissances devant lesquelles se prosternait la cour. Nanon avait servi M. Scarron, rue Saint-Jacques, et fréquentait Louis XIV à Versailles.

— Nanon, dit la marquise, *vient-on ?*

— Non, madame, et je suis lasse de courir ainsi, cela ne fait pas arriver ceux qu'on attend, et fatigue ceux qui attendent, répliqua la *mie* avec aigreur.

— Repose-toi, Nanon, dit doucement la marquise. Donnez-moi à laver, et desservez, Manseau. Ne trouves-tu pas étrange, Nanon, qu'*on* n'arrive pas ?

— Hum ! le débauché ! grommela mademoiselle Nanon, sans s'émouvoir de traiter ainsi un archevêque.

Manseau enleva le couvert, Nanon offrit à la

marquise une pâte au miel pour blanchir ses mains, et d'une voix irritée :

— N'allez pas l'attendre, dit-elle, couchez-vous ; s'il vient je le recevrai comme il faut.

— La la ! doucement Nanon, ménageons M. de Harlay, répondit la marquise ; mais néanmoins voilà qui est bizarre.

A ce moment le roi parut.

En voyant Louis XIV, la marquise ne se leva point. Sa surprise et sa gêne furent telles, que le roi, sans sa préoccupation, n'eût pas manqué de les remarquer.

Louis commença par la vieille gouvernante :

— Encore bonsoir, mademoiselle Balbien, dit-il avec un sourire.

Puis il jeta un regard amoureux sur la marquise, et l'ayant saluée très-civilement :

— Quoi ! madame, dit-il avec étonnement, vous n'êtes pas encore déshabillée ! Je vous croyais au lit.

Madame de Maintenon se leva, fit la révérence au roi.

— Sire..., dit-elle, est-il bien l'heure?

— Sans doute, madame, répliqua le roi, mais écoutez pourquoi je reviens vous troubler : Catinat est vainqueur ; il a bien battu M. de Savoie et Eugène auprès de Staffarde, en Piémont.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria la marquise dont le visage s'anima.

— Auprès d'une abbaye, continua le roi relisant sa lettre.

— Cela devait porter bonheur aux soldats du roi très-chrétien, sire.

— Nous allons prendre Suze du même coup, poursuivit Lous XIV ; pourquoi Louvois n'est-il pas ici, lui qui n'aime pas Catinat? Il s'en repentirait.

— Quelle douce récompense de l'intérêt que je porte à cet officier ! dit la marquise. J'ai toujours du bonheur dans mes choix, avouez-le, sire.

— C'est vrai, mais asseyez-vous donc, madame, dit le roi en s'installant dans un fauteuil.

Les yeux de la vieille gouvernante et ceux de la maîtresse échangèrent un regard. Louis, qui le saisit au passage, s'interrompit dans la lecture.

— Vous géné-je? dit-il avec curiosité.

— Oh ! sire.

— Fort bien.

Au même instant, un bruit léger se fit entendre dans le vestibule. La marquise tressaillit ; la vieille courut hors de la chambre, mais trop tard.

— Attendez-vous quelqu'un? Non, je pense. Cependant, il me semble que j'entends quelqu'un, dit le roi, à qui ce mouvement et cette agitation paraissaient étranges.

Aussitôt, M. de Harlay parut à la porte.

— Excusez-moi, sire, j'attendais monseigneur de Paris, s'écria vivement la marquise.

— L'archevêque! dit le roi surpris, à neuf heures du soir. Qu'avez-vous donc, madame? Vous êtes tout émue.

Et en parlant ainsi, il regarda le prélat, dont la contenance redoubla ses soupçons ; M. de Harlay fort pâle, l'œil incertain, les mains embarrassées, malgré son habitude de la cour, ressemblait à un séminariste qui entre dans un salon plein de femmes et d'officiers.

Le roi l'appelant d'une voix ferme :

— Monsieur, dit-il, approchez-vous. Je vois que vous venez nous annoncer un malheur. Eh bien, c'est juste, puisqu'un bonheur venait de m'échoir. Allons, parlez, et parlez net, épargnez-nous les angoisses.

Madame de Maintenon s'épuisait en signes que l'archevêque ne voyait pas, séparé qu'il était de la marquise par le roi debout et effacé comme un major au feu, pour entendre avec majesté la mauvaise nouvelle.

Le malheureux M. de Harlay se figura que le roi était au courant de ce qu'il venait faire chez madame de Maintenon, que la présence inaccoutumée de Louis XIV avait cet unique but de recevoir le renseignement demandé; qu'enfin, entre le mari et la femme, il y avait communauté

d'intentions à l'égard de ce mariage. Il fut confirmé dans cette déplorable opinion par ce mot du roi.

— Parlez, monsieur, parlez donc ! madame le permet.

— Assurément, balbutia la marquise, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

— Eh bien , sire, eh bien , madame, répondit l'archevêque avec toute la pantomime du désespoir, je n'ai pas retrouvé l'acte.

— Est-il vrai ! s'écria la marquise en se levant.

— Quel acte ? fit le roi avec surprise, tant les yeux roulaient effarés du côté de l'archevêque, courroucés chez madame de Maintenon.

Ce fut alors que l'archevêque aperçut les signes de la marquise, s'effraya d'avoir dit ce qu'on ne lui demandait pas, et s'effaroucha tout à fait ; en sorte qu'il ne répondit plus.

— Mais quel acte ? répéta le roi en pinçant ses lèvres. Suis-je de trop ici, que personne ne me parle ?

La marquise avait été consternée par les paroles de l'archevêque. Il n'était plus temps de donner le change au roi. Cette perte de l'acte lui donnait d'ailleurs à elle une situation trop difficile pour qu'elle ne se hâtât point d'en sortir.

— Sire, répliqua-t-elle enfin, il s'agit de l'acte

de célébration de mon mariage avec Votre Majesté.

Louis XIV rougit. Elle ne voulut pas s'en apercevoir.

— Il se dit dans le monde, continua-t-elle, que Votre Majesté vit publiquement avec une maîtresse. Ce bruit s'accrédite dans les cours étrangères ; on en parle ; on en écrit. J'ai reçu un pamphlet, un libelle affreux qui déshonorerait Votre Majesté.

— Impossible, répliqua le roi d'un ton sec. Un libelle ne déshonore pas un roi.

— C'est vrai, sire, dit la marquise en gonflant ses joues comme elle avait coutume de le faire quand s'élevait en elle un orage. Votre Majesté est à l'abri, mais moi !.... ce que méprise un grand roi, une femme en est écrasée.

— Il faut mettre ses humiliations au pied du crucifix, murmura Louis XIV fort agité, fort repentant d'être venu hors de ses heures chez madame de Maintenon.

— C'est ce que je fais tous les jours, riposta la marquise, ce que j'eusse fait encore à cette occasion, et je demandais à monseigneur l'archevêque de me communiquer l'acte de célébration qu'il a dressé, afin, qu'en le lisant, de mes yeux, je me pusse convaincre que je suis la femme bien légitime de Sa Majesté ; doux honneur, ignoré

de tous, et qui suffit à me consoler de toutes les disgrâces. Eh bien, sire, vous l'avez entendu, j'ai bien du malheur, cette consolation stérile m'échappe, monseigneur l'archevêque vient de déclarer devant votre Majesté que l'acte ne se retrouve pas!

Par cette habile manœuvre, la marquise avait conquis le droit de parler ouvertement à M. de Harlay. Le roi ne pouvait rien reprocher à une femme si résignée.

— Cet acte serait égaré! dit-il en se retournant contre l'archevêque qui jugea sa situation bien critique; car le mécontentement de Louis XIV n'était pas facile à soutenir.

— Hélas! sire, articula faiblement le prélat décontenancé.

— Parlez, voyons! dit à son tour la marquise, que rien ne gênait plus et qui lâchait les rênes à son impatience. Comment peut s'égarer un papier de cette importance?

— Vous l'aurez trop bien serré, monsieur, ajouta le roi.

— L'acte doit être aux archives de l'archevêché, insista la marquise.

— Vous l'avez écrit de votre main, je m'en souviens, dit le roi, enchanté de prouver sa mémoire.

— Vous l'avez plié et enfermé là, interrompit la marquise, en lui indiquant sa poche droite sous sa robe.

A tout ce déluge, l'archevèque ne disait mot et baissait la tête.

— Il est certain, reprit le roi, que vous n'aurez confié cet acte à personne.

— Oh! non, sire, à personne.

— Monsieur a un cabinet qui ferme, je suppose? dit la marquise.

— Voici la clef de mon armoire, madame.

— Bien. Et vous avez cherché dans tous les tiroirs?

— Il n'y a pas des tiroirs.

— Dans tous les rayons, alors?

— Ce n'est pas une armoire à rayons, madame.

— Dans toutes les cases, voyons?

— Ce n'est pas non plus une armoire à cases.

— Bon Dieu! appelez cela comme il vous plaira, mais enfin cette armoire est faite pour renfermer vos papiers; vous avez la clef de l'armoire! Les papiers doivent s'y trouver.

— Celui-là manque, madame, murmura le prélat, suant à grosses gouttes et près de défaillir.

— Il sera fait une enquête, interrompit le roi, en voyant toute la colère de madame de Maintenon se réfugier dans ses doigts effilés qu'elle faisait craquer les uns contre les autres. On saura comment d'une armoire, dont monsieur a la clef, disparaît la pièce la plus importante. Car vous

l'aviez bien enfermée, n'est-ce pas? Il sera instruit, dis-je, contre tous ceux qui hantent l'archevêché.

— Sire ! s'écria le prélat épouvanté du résultat de cette enquête.

— Enfin, vous devez avoir des soupçons, reprit la marquise.

— J'en ai, madame.

— Contre un de vos secrétaires ou classificateurs ?

— Pas précisément.

— Contre qui? Son nom?

— Desbuttes.

— Qu'on le demande!

— Il n'est plus chez moi.

— On le trouvera, indiquez seulement.

— Il a quitté mon service.

— Cet homme était donc chargé de vos bibliothèques? C'était donc votre archiviste?

— C'était un de mes valets de chambre.

— Précisez où était enfermé le papier, je vais commettre le lieutenant de police.

L'archevêque rougit plus fort.

— Eh bien? dit le roi.

— Avez-vous entendu, monsieur? dit la marquise.

— Mon Dieu, sire, et vous, madame..., balbutia le pauvre homme poussé à bout et qui vit, aux proportions que prenait cette affaire, com-

bien il lui serait plus avantageux d'avouer que d'être convaincu, chacun a ses faiblesses en ce monde.

— C'est vrai, dit le roi.

— Eh bien, interrompit la marquise, voyons la vôtre.

— Je suis distrait, avoua courageusement le prélat.

— C'est un défaut, ce n'est pas un vice; mais vous n'êtes pas distrait au point d'avoir négligé de serrer cet acte, puisque vous venez de nous montrer la clef de l'armoire. Donnez cette clef, dit le roi, que j'envoie à l'instant mon confesseur et Bontemps y faire une perquisition.

— Sire, daignez me laisser achever. J'ai eu l'honneur d'apprendre à Votre Majesté que je suis distrait. Je m'en défie, et pour ne jamais rien perdre, j'ai pris une habitude.

— Vous rangez tout.

— Je ne range jamais rien.

— Voilà qui est particulier ; je serais curieux de comprendre, dit Louis XIV.

— Oh ! je comprends bien, moi, interrompit madame de Maintenon avec une ironie acérée.

— Madame, dit l'archevêque, a un grand sac dans lequel je la vois souvent renfermer ses papiers, son ouvrage, ses étuis, son mouchoir même.

— Après?

— Madame est le soin et l'ordre en personne.

— Après? après?

— Eh bien, moi qui n'ai pas de sac, j'enferme tout ce qui m'intéresse dans un seul et même endroit.

— Lequel? dirent en même temps le roi et la marquise.

— J'ai... ma poche, glissa l'archevêque, si bas qu'il eût été impossible de le comprendre, sans le geste imperceptible dont il accompagna la phrase.

— Mais après la poche, monsieur?

— J'ai l'armoire.

— Non. Avant l'armoire, vous tirez l'objet de la poche.

— Jamais!...

— Comment faites-vous, alors?

— J'enferme la... poche telle qu'elle est dans l'armoire, et lorsque j'ai besoin de retrouver une note ou de consulter un document, j'appelle mon valet de chambre, et nous cherchons tous deux la... poche que je portais au jour dont il est question.

Le roi et madame de Maintenon, malgré la gravité de la situation, ne purent y tenir plus longtemps; ils se regardèrent, regardèrent le prélat dont la figure avait les sept nuances prismatiques, et en songeant à cette collection de

poches pleines qui meublait l'armoire de l'archevêque, ils faillirent éclater de rire.

Par bonheur, le roi ne riait jamais. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne point sourire. Quant à madame de Maintenon, elle venait d'entendre sa vieille servante, mademoiselle Manon Balbien, se tordre d'hilarité dans le couloir voisin, et pour n'en pas faire autant elle eut besoin de toute sa force de volonté.

Le prélat essuyait sa sueur, avec l'espoir qu'on la prendrait pour des larmes.

— Enfin, dit le roi, rappelez-vous, monsieur, quelle poche vous aviez le jour de cette cérémonie et retrouvez-la !

— Aussi ai-je fait ; sire, la poche ne s'est pas retrouvée.

— Mais le valet de chambre ?

— M'a quitté depuis un mois environ. Mes autres gens prétendent qu'un bon nombre de mes culottes... de mes poches, pardon, sire, a été vendue par le drôle. Tel est l'accident dont vous me voyez accablé, désespéré. Je crois bien, sire, que j'en perdrai la raison.

En disant ces mots, le malheureux archevêque ensevelit son visage tout entier dans son mouchoir. Le roi et madame de Maintenon restèrent immobiles, revenus au sérieux de la position.

La marquise tourna le dos à M. de Harlay. Louis XIV soupira et dit :

— Allez, M. l'archevêque, vous *nous* causez bien du déplaisir.

Le roi n'en avait jamais tant dit pour la perte d'une grosse bataille.

M. de Harlay sortit à reculons, éclatant avec fracas dans sa douleur.

Alors, entre les deux époux qui se trouvèrent seuls, commença la véritable scène dont celle que nous venons de raconter n'avait été que le prélude.

X

ÉCHEC AU ROI.

Le roi s'approcha de la marquise, livrée à la plus noire mélancolie. Il eût été bien difficile de décider si Sa Majesté était triste ou joyeuse de ce qui arrivait. Nous sommes trop peu historien, trop romancier pour décider la question.

Madame de Maintenon, elle, comprit cette situation de l'esprit du roi. Elle en trembla ; elle résolut de ne pas l'y laisser longtemps.

— Que pense de tout cela votre solidité, madame? dit Louis XIV moitié enjoué, moitié sérieux, pour sonder le terrain.

— Je pense, sire, que des actes de mariage

pareils au *nôtre* ne se perdent jamais sans raison et ne sont jamais perdus pour tout le monde. Quelqu'un a fait voler la poche de M. l'archevêque, voilà qui est certain pour moi, en attendant qu'il soit prouvé que M. l'archevêque n'est pas le voleur lui-même.

— Oh! quel intérêt...?

— Beaucoup d'intérêt, sire. Toutefois, à l'heure qu'il est, je n'ai point à démêler l'intérêt d'autrui en cette affaire. Le mien est si cruellement menacé que j'y vais réfléchir.

— Qu'est-ce à dire? Vous croyez-vous des ennemis assez puissants? demanda le roi.

— Il faudrait que je fusse bien aveugle pour méconnaître leur main en tout ceci.

— Les craignez-vous près de moi?

— C'est près de vous que je les crains.

— Madame! fit le roi blessé.

— Sire, écoutez-moi. Je suis tout dans votre existence ou je ne suis rien. Mon but unique a été de me faire aimer de Votre Majesté, mais surtout de m'en faire estimer. J'ai travaillé la nuit et le jour à perfectionner mon âme par l'étude et la prière. J'ai eu cette prétention, pardonnez-la-moi, de réconcilier Votre Majesté avec elle-même en lui offrant une meilleure vie que sa vie passée, avant le succès de la vie éternelle. Pour cela, il ne fallait pas qu'entre Votre Majesté et moi s'agitassent les misérables ques-

tions qui déshonorent les esprits vis-à-vis des hommes, et avilissent les âmes au regard de Dieu. Le roi de France, qui avait donné des scandales à ses peuples, est rentré dans la chasteté, dans la justice. Il ne prend plus une femme à son mari, une mère à ses enfants. Il n'inflige plus à une maîtresse la bâtardise des rejetons qu'elle donne au prince. Il ne charge plus la conscience de ses enfants légitimes du péché mortel de la haine qu'ils portent aux légitimés. Louis le Grand devient Louis le Pur et l'Irréprochable. Voilà le plus beau triomphe que puisse rêver une femme pleine de respect et d'amour pour son roi.

— Eh bien, mais? interrompit le roi avec sérénité, comme s'il eût trouvé les deux épithètes parfaitement appropriées à sa situation présente.

— Sire, continua la marquise, pour que vous paraissiez pur, il ne faut pas que je le paraisse moins. La femme de César ne doit pas être soupçonnée. Or, les pamphlets me désignent comme votre quatrième maîtresse déclarée. L'âge qui nous ridiculiserait l'un et l'autre en nos vices, sanctionne des affections inattaquables et légitimes. Aujourd'hui, nous sommes ridicules, sire, il faut bien le dire, puisque la preuve n'existe plus de notre innocence.

— Dieu la connaît.

— Et M. de Montchevreuil aussi, direz-vous; mais ni Dieu ni Montchevreuil ne diront aux

pamphlétaires combien ils ont tort de nous calomnier.

— Enfin, madame, hier encore cet acte de célébration n'était pas moins ignoré de tous, malgré l'idée que vous aviez de son existence dans les archives de M. de Harlay.

— Je savais, moi, qu'il existait. Cela, vous ai-je dit, me rassurait contre mes faiblesses, j'y puisais un courage indicible. On a de l'orgueil, sire, quand on a l'honneur d'appartenir à Votre Majesté. Aujourd'hui, rien, plus rien. Je doute, je ne me souviens plus. Qu'on me nie que je sois votre femme, et je baisserai la tête. Je me figure que Louis le Grand a pris une dernière maîtresse; que dis-je? une maîtresse à laquelle d'autres succéderont.

— Madame, vous me désobligez, vous faites de vous trop peu de cas! Est-ce la perte de ce papier qui vous gêne? Eh bien, mais, une perte se répare. M. l'archevêque a dressé le premier acte, il en dressera un second.

— Impossible, sire! Je répondrais oui à Sa Majesté si j'avais vu le premier acte s'évanouir en fumée dans un brasier. Mais j'ai la conviction qu'il existe aux mains de quelque méchant qui le commente et nous raille, et s'applaudit d'avoir déshonoré les consciences les plus saintes et les plus honnêtes qui aient jamais cimenté entre elles deux une alliance chrétienne. Or, il est con-

venu entre Votre Majesté et moi que jamais ce mariage ne sera déclaré. Vous le savez, sire, telle a été la condition que j'ai osé dicter à mon roi lorsqu'il a fait monter son Esther jusqu'à lui.

— Madame,... dit le roi en saluant avec un gracieux sourire la femme habile qui savait le caresser dans son incommensurable orgueil en lui promettant le silence sur un mariage dont il n'osait pas se repentir.

— Oui, continua la marquise, notre alliance doit demeurer secrète. Elle le sera, mais tant que le secret sera pour tout le monde ; que si jamais on venait à le découvrir, oh!... répondez-moi : à quel rôle abaisseriez-vous votre servante? Je me fais humble et timide à votre cour, moi votre femme devant Dieu : pourrais-je soutenir cette humilité si mon rang s'était déclaré une fois ? Souffririez-vous que votre épouse saluât les duchesses et vécût comme une supérieure de couvent à Saint-Cyr ? D'un autre côté, sire, ne m'opposerais-je pas à une notoriété qui peut blesser votre orgueil royal? Suis-je d'un sang à porter la couronne? Que diraient vos enfants, sire !... et vos peuples? Non !... ce malheur qui vient de me frapper m'ouvre les yeux à la lumière. Il faut un grand courage, sire, pour achever les paroles que je commence en tremblant. Mais la gloire de mon roi, mon honneur à moi sont en jeu. Il s'agit de la responsabilité que

j'ai devant Dieu de vous faire une vie heureuse et pure. Sire, comme la disparition de cet acte n'est pas naturelle, comme elle résulte d'un vol, comme il y a quelqu'un de dangereux, croyez-le bien, qui possède notre secret pour en abuser à l'occasion, ce n'est pas un second acte qu'il faut faire signer par M. de Harlay, sire, c'est le premier qu'il faut annihiler complétement.

Le roi, qui avait tenu ses yeux baissés durant ce sermon éloquent de la marquise, les releva sur elle en entendant la conclusion.

— Annihiler cet acte, dit-il, pourquoi, madame, et surtout comment?

— En vous disant comment, sire, ce sera vous dire pourquoi. Que nous prenions, vous et moi, un courageux parti, l'acte est détruit et sans valeur aux mains de celui qui le détient en ce moment.

— Expliquez-vous.

— Séparons-nous, sire; laissez-moi vous dire un éternel adieu. Permettez que je m'enferme à jamais, non pas à Saint-Cyr, c'est trop près, hélas! mais dans un cloître de Bretagne ou de Normandie; en Allemagne s'il le faut, et quand se montrera l'acte de notre mariage, vous n'aurez pas besoin de dire qu'il est apocryphe, vous n'aurez pas besoin de recommander à Bontemps et à Montchevreuil de laisser contester leur signature. L'Europe entière, qui vous connaît,

dira : Il était faux que madame de Maintenon fût l'épouse de Louis le Grand. Jamais ce prince, le plus honnête homme du monde, n'eût laissé insulter sa femme par les libellistes. Louis XIV était assez le roi pour imposer une reine à l'univers.

Le roi, dont les yeux étincelaient pendant cette rude réplique, interrompit aussitôt la marquise.

— Vous avez raison, dit-il, madame. Cet acte aux mains d'un tiers inconnu, d'un ennemi sans doute, c'est la révélation de notre secret. Un secret pareil déshonore un honnête homme et, par conséquent, un bon roi. Il n'est pas honnête qu'un chrétien cache aux hommes la femme qu'il a épousée devant Dieu. Il n'est pas politique qu'un prince tel que moi envoie des armées combattre ses voisins pour quelques susceptibilités d'amour-propre, alors que chez lui la honte peut entrer par la bouche d'un calomniateur. Fais ce que tu dis, dis ce que tu fais; voilà ma devise dès à présent. Vous ne me quitterez pas, madame, et l'on saura que vous ne me devez pas quitter avant que le voleur de notre acte ait osé penser à en faire usage.

— Mon Dieu! sire, s'écria la marquise, pâle d'émotion, qu'entends-je dire à Sa Majesté?

— Ce que demain les ducs et pairs, les cardinaux et les princes du sang entendront en plein parlement.

— Moi, sire! sur un trône, à la place vide de l'auguste reine qui s'y est assise à vos côtés? Jamais! jamais!

— Ce n'est pas du trône qu'il est question, répliqua le roi, c'est de la reconnaissance loyale de vos droits d'épouse. En cela, j'espère, vous ne me désobéirez pas. Ainsi finira cette vie de mystères, de luttes, de contraintes. Ainsi se tariront les larmes que je vous vois répandre, et ces reproches douloureux au pied de votre crucifix, et ces combats qui vous épuisent, et me tuent. J'ai soif de repos, de francs sourires, j'ai soif de liberté dans mon ménage, comme un de mes bourgeois. Ce que les peuples disent tout bas et qu'ils diront tous les jours de ma vie et de la vôtre, si nous nous cachons encore, dans quinze jours nul ne le dira plus, si nous nous montrons. Je ne vous promets pas que demain, madame, vous serez reine, il faut que je consulte à cet égard mes parlements, mais demain, madame, notre mariage sera déclaré.

Là-dessus, avant que la marquise, éperdue de joie et de surprise, eût pu faire autre chose que de se prosterner pour remercier Dieu, ou pour remercier le roi de cette incroyable victoire remportée, si inespérément, à propos d'un événement si minime, le roi, qui releva madame de Maintenon et lui baisa la main, sortit la tête haute de son appartement et passa chez lui, où

tout le monde attendait aux portes, avec mille commentaires sur ce retard du roi, quand son souper était servi depuis une demi-heure.

Le roi se mit à table, prit son gobelet rempli avant qu'il eût touché les potages, et levant la main vers les assistants aussitôt après le bénédicité :

— Je bois à M. de Catinat, dit-il, qui vient, avec la protection de Dieu, de battre M. de Savoie à Staffarde. Bonne nouvelle, messieurs, dit-il, grande nouvelle ! Pour aujourd'hui, c'est la seule. A demain, messieurs, chaque chose en son temps.

Et après ces paroles animées qui remplirent de joie et de curiosité toute l'assistance, le grand roi se mit à souper avec un royal appétit.

XI

ORGUEIL ET VOLONTÉ.

Nous ne laisserons pas plus longtemps s'envelopper de mystère l'homme célèbre qui gouvernait alors la France sous le manteau du roi.

Louvois n'était pas un homme de génie, ce n'était peut-être pas un grand homme; mais il restera comme le type le plus remarquable des produits de l'esprit public au XVIIe siècle. Louvois fut grand parce qu'il croyait à la grandeur de la monarchie française, et il devint peu à peu un habile ministre parce qu'il sut habituer ses épaules comme un athlète au fardeau gigantesque de cette administration qui reposa tout entière sur lui.

Quelques-uns naissent éblouissants de génie et de force. Ceux-là sont fatalement les conquérants d'une grande fortune. Louvois naquit médiocre. Il vit son père laborieux et influent ; il le vit courbé sous l'admiration en présence du roi. Admirer le roi et régner sous sa main furent les deux principes qu'il suça en même temps que le lait ; voir les affaires, entendre parler affaires, manier les affaires, voilà l'élément dans lequel il s'accoutuma comme l'oiseau à l'air, le poisson à l'eau.

La nature l'avait fait nerveux, brutal; il aimait à donner de grands coups ; il recevait stoïquement ceux des condisciples intolérants qui ne se laissaient point battre par le fils de M. Letellier. Son corps s'endurcit, son âme était dure. Il passa les premières années de sa jeunesse à faire montre de belle santé avec la jeune cour, qui flattait en lui un successeur de ministre.

Or, le bonhomme Letellier, outré de ses déportements, de ses dépenses, de ses intrigues et de ses séjours aux grands cabarets, méditait de lui faire ôter, avant qu'il l'eût exercée, la charge de secrétaire d'État au département de la guerre, dont le roi avait accordé la survivance à cet enfant de treize ans, dès 1654.

L'histoire en est singulière. Elle peint l'homme avec un seul trait. Louvois avait dix-huit à dix-neuf ans ; il sacrifiait au plaisir comme tout le

monde à cette époque ; ses bureaux, il n'y entrait jamais ; les dossiers s'empilaient poudreux sur sa table, lui courait les parcs et les maisons galantes. Certain jour qu'il avait rendez-vous avec la bande joyeuse autour du grand canal de Fontainebleau, un de ses amis, déjà homme, Lahillière, gouverneur de Thionville, un aimable garçon, vint à lui, et le prit à part ; sa figure n'était point de celles qu'on porte aux réjouissances ; il froissait dans ses doigts je ne sais quel papier de mauvaise mine.

— Qu'y a-t-il, mon cher Lahillière ? dit le jeune Louvois ; t'est-il mort quelqu'un ? Comme te voilà pâle ! D'où viens-tu ?

— De chez votre père.

— Oh ! je sais ce que c'est, repartit Louvois ; le bonhomme travaille, travaille, et tempête de ce que je ne l'aide point.

— En effet.

— Et il m'écrit... ce papier-là ?

— Non c'est à moi qu'il l'a adressé.

— Ah ! il paraît que c'est grave ?

— Mais oui, mon cher marquis, extrêmement grave. Voulez-vous lire ?

Louvois, attachant ses yeux perçants sur la physionomie lugubre de son ami, prit le papier qu'on lui offrait. Il reconnut l'écriture ferme et correcte du vieux ministre ; ce caractère net, réfléchi, minutieux, révélait toute l'attention

que sa plume avait mise à tracer un si grand nombre de lignes.

« Monsieur, écrivait Letellier à Lahillière, je vous donne avis, comme à l'un des plus raisonnables amis de mon fils, que ses débauches et sa paresse m'ont lassé jusqu'au point de brouiller tous mes plans à son égard. Vous n'ignorez point ce que j'ai fait pour gagner l'estime du roi, et ce que le roi à son tour a daigné faire pour moi, me comblant de biens, d'honneurs, et perpétuant dans ma famille la dignité de ministre.

« Or, j'ai accepté tout de Sa Majesté, espérant de lui en tenir compte par l'assiduité au travail et le dévouement de mon fils. Aujourd'hui, je me vois déçu. Le marquis de Louvois, depuis plusieurs années, montre une aversion insurmontable pour l'étude, une passion démesurée pour les festins et les compagnies suspectes. Plusieurs traits de jeunesse, que je ne veux pas rappeler, ont donné matière à des bruits fâcheux dont j'ai été la victime. Remontrances de ma part, protestations de la sienne sont demeurées sans effet ; or, M. de Lahillière, j'ai trop de reconnaissance envers le roi, pour souffrir que ses affaires et sa gloire demeurent plus longtemps aux mains d'un dissipateur, d'un paresseux, d'un débauché. L'incapacité suit la

paresse. Le déshonneur résulte de l'incapacité. Permis à M. de Louvois de déshonorer son père et sa famille, non pas de ruiner ou compromettre le roi. Je vous donne donc avis, M. de Lahillière, et vous prie d'avertir mon fils que j'ai renoncé à le continuer dans sa charge. Deux voies s'offrent à moi pour exécuter ce dessein. La première est d'aller trouver le roi, de lui conter mes douleurs et le danger que courent ses intérêts. Mais ce moyen perdrait à jamais d'honneur le marquis mon fils, et j'hésite à l'employer, bien que j'aie été si peu ménagé moi-même. La seconde voie c'est d'engager M. de Louvois à déclarer publiquement l'aversion qu'il a pour les affaires, sa crainte de ne pouvoir y réussir. Il lui restera de servir le roi à la guerre comme officier ou dans quelque emploi de cour. De cette façon, mon fils sauvera les apparences et conservera une ombre d'honneur ; veuillez donc, M. de Lahillière, obliger un père qui vous sera reconnaissant.

« Allez trouver M. de Louvois, prévenez-le, pour qu'il accrédite par des paroles publiques la manœuvre que je vais employer, et demain au matin, avant le conseil, je le mènerai offrir respectueusement au roi sa démission. Ajoutez, pour qu'il ne regrette rien, que j'ai songé à ne point faire sortir cette dignité de notre famille. Vous connaissez M. Lepelletier, mon parent;

c'est un homme laborieux, dévoué, plein de dispositions, et qui m'a toujours témoigné les sentiments d'un véritable fils. Je l'ai fait venir de sa province. Il est chez moi tout prêt, et je le ferai agréer demain à Sa Majesté, en remplacement de M. de Louvois.

« Je compte bien sur votre bon cœur, M. de Lahillière, et sur votre loyauté si connue, pour que ma résolution parvienne sans bruit à mon fils, et que demain à midi toute cette affaire soit terminée sans éclat. »

A mesure qu'il lisait, Louvois pâlissant agitait ce fatal papier dans ses mains tremblantes ; une sueur froide coulait de son front. Lahillière avançait déjà son bras pour le soutenir, car il chancelait. Enfin, son cœur déborda; des larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur la lettre que son œil troublé ne voyait déjà plus.

Ce douloureux état dura plusieurs minutes, Lahillière contemplait avec joie la lutte de cette nature puissante contre l'orgueil et le remords.

Bientôt le jeune homme fronça le sourcil, saisit la main de son ami sans le regarder en face, plia la lettre de son père, et, sans répondre un mot à cent questions que les regards de ses compagnons effarouchés lui adressaient de loin, il rentra chez lui, prit un cheval, un seul valet chargé de liasses, et s'alla enfermer à Paris dans son cabinet.

Il ne vit pas son père, il n'eut avec lui aucune explication. Seulement ces liasses de travail expédié partirent pour Fontainebleau dès le point du jour.

D'autres lui succédèrent, puis d'autres encore. Pendant huit jours et huit nuits, ce ne furent que voyages de dossiers de Paris à Fontainebleau, d'autres toujours, de nouveaux ensuite. A partir de cet entretien avec Lahillière et de la lecture de cette lettre sur le bord du grand canal, M. de Louvois ne cessa de travailler jour et nuit jusqu'à sa mort.

Tel était l'homme, orgueil et volonté. Marié de bonne heure, en 1662, à la plus riche héritière, à la plus aimable femme de France, il jeta les bases de la colossale fortune que pas une secousse n'ébranla durant trente années. Et, plus tard, ce fut lui qui protégea son père et lui acquit par ses mérites la charge de chancelier; on observa qu'en apportant au vieux Letellier les provisions et les sceaux accordés par le roi, le fils dit au vieux père ces mots qu'eux deux seuls pouvaient comprendre :

— Je viens vous apporter, monsieur, le salaire d'une bonne leçon.

Au milieu de cette vie de travaux, d'ambition, de voyages et de luttes, Louvois offrait l'exemple d'une régularité de mœurs inusitée à la cour de Louis XIV. Ses fils grandissaient, il édifiait

leur avenir. Jaloux de dominer tout le monde, il ne pouvait dominer le roi qu'en un seul point, et il s'y attachait. Vivre purement en famille, tandis que son maître affichait maîtresses et bâtards. Telle était l'une des grandes joies de l'orgueilleux ministre, et cette austérité blessait le roi sans amoindrir à ses yeux son favori.

Ce n'était pas vertu chez M. de Louvois. Les vertus, il les pratiquait toutes sans en avoir aucune. Était-il vertueux, ce cœur de bronze qui donnait l'ordre d'incendier le Palatinat , armait du fer et du feu les catholiques contre les huguenots et détruisait une armée française dans les terres de Beauce pour faire venir de l'eau à Versailles, s'excusant ainsi de la mortalité qui décimait les soldats :

— Qu'on meure en remuant la terre devant une place ennemie ou en la remuant en Beauce, c'est toujours mourir pour le service du roi.

XII

LE FACTEUR BROSSMAN.

Louvois n'était pas vertueux, mais il ne prenait même point la peine de le paraître, et ce fut là le secret de sa puissance. Jamais la raison d'Etat, fût-elle crime, ne s'arbora plus tyrannique sur un front plus insolent!

Louvois avait aimé. La belle madame de Fresnoy, femme d'un de ses commis, avait été sa Montespan. Dieu sait les joies du roi à ce moment, et son triomphe sur cette faiblesse de l'infaillible ministre! Mais il semblait que cet homme eût seulement voulu prouver qu'il pouvait comme un autre avoir le cœur tendre, et madame de Fresnoy, si heureuse d'être compromise, avait

été bien vite remplacée par un plan de campagne contre l'Empereur.

Depuis cette faute publique, Louvois avait toujours été impénétrable dans ses intimités. Les obsessions d'un tempérament violent échouaient contre le travail ou disparaissaient aux yeux dans les combinaisons d'un mystère tout diplomatique.

A partir du moment où il eut récolté les bénéfices de cette réputation de sagesse, Louvois n'eut qu'un écart.

En 1672, quand le roi, blessé par les Hollandais, leur voua sa haine en attendant qu'il leur déclarât la guerre, Louvois, homme de trente et un ans, rompu aux affaires, exubérant de forces et disposé à verser dans la politique toute l'imagination romanesque dont il avait fait provision, partit pour la Hollande avec deux aides, deux serviteurs dont l'un parlait allemand, et dont l'autre était ce fameux la Goberge, qui s'est avantageusement produit devant le lecteur au commencement de cette histoire.

Louvois aussi parlait allemand. Il se donna pour un facteur accompagnant deux marchands qui voyageaient pour approvisionner les petits États de l'Allemagne. Ces approvisionnements consistaient en salpêtre, poudre, mèches et balles ou boulets de tout calibre. La conquête de la Franche-Comté avait épuisé tous les arsenaux

de France et M. de Louvois avait trouvé plaisant, puisqu'il lui fallait acheter des munitions, d'enlever aux Hollandais toutes les leurs au moment même de leur déclarer la guerre. L'idée, on le voit, n'est pas d'un homme sans imagination.

La mission était périlleuse. Les Hollandais, au milieu desquels Louvois allait faire ce trafic, s'agitaient sourdement sous le souffle du prince d'Orange. On pendait beaucoup dans les rues de la Haye, on assommait à Amsterdam ; il y avait les suspects de MM. de Witt, les suspects de Guillaume, les suspects de la France. Ces derniers, si l'on eût donné le choix à la populace, eussent été pendus avec le plus d'enthousiasme. Louvois ne possédait point un accent germanique assez pur pour ne pas avoir à redouter la corde au cas où on l'eût reconnu.

Heureusement en Hollande on est marchand bien avant d'être citoyen. Louvois fit sa rafle de poudre et de salpêtre. Il paya en traites et lettres de change sur les principales villes du pays, fit embarquer les marchandises avec de fausses destinations que les capitaines devaient changer en route. L'affaire marcha au mieux pendant un mois.

La vie de Louvois était bien remplie, sa correspondance énorme. Ses achats, ses rendez-vous, ses visites aux magasins, le tabac qu'il lui fallait fumer, tout le liquide qu'il lui fallait absorber,

car, en Hollande, l'air vif altère : tant d'occupations, cependant, lui laissaient vides les soirées.

Or, il y avait à Rotterdam en ce moment, sur le Boompjes, dans une délicieuse maison tout entourée d'arbres et revêtue de marbre, afin qu'elle fût plus facile à laver, il y avait une femme belle et coquette, madame Van Graaft, dont le mari, orangiste fanatique, voyageait aux Indes pour ne pas saluer MM. de Witt, qu'il exécrait.

Ce Van Graaft était riche à plusieurs millions de florins. Il idolâtrait le prince Guillaume d'Orange et aimait seulement sa femme. Pour l'un, il se fût fait couper en morceaux ; il eût assassiné l'autre au premier soupçon. Toutefois, comme on est Hollandais, qu'on a des comptoirs, qu'il faut y recevoir l'argent, et que les affaires doivent se faire, Van Graaft avait laissé sa femme à Rotterdam à la tête de l'établissement gigantesque auquel Louvois fit les plus importants de ses achats.

Madame Van Graaft s'appelait Éléonore. Elle avait vingt-cinq ans, des yeux noirs comme de l'ébène : on eût dit une Géorgienne à la peau de satin. Rubens dut l'avoir rêvée avant de peindre ses Naïades. Bonne Hollandaise aussi, mais femme, elle aimait les douceurs plus que les florins. Lorsqu'elle vit un beau facteur de trente ans plus poli qu'un Allemand, plus riche qu'un Hol-

landais, un homme qui savait regarder la marchande en examinant le salpêtre, un négociant qui s'oubliait à causer fleurs et musique au milieu d'un marché de cinq cent mille florins, et payait comptant, et baisait les doigts qui venaient de signer l'acquit, madame Van Graaft subit ce charme inexprimable qui s'exhale de la politesse et de l'esprit. Louvois la trouvant utile, elle crut comprendre qu'il la trouvait belle ; il ne sortait point des magasins, parce qu'il y avait affaire ; elle se figura qu'il n'achetait tant que pour la voir plus. Après les journées qu'il demandait, elle lui offrit les soirées, qu'il n'eût jamais demandées. Il accepta, et n'ayant plus à parler de chiffres ou de barriques, il parla d'amour avec d'autant plus de facilité que, sans s'en douter, il était devenu amoureux.

Cependant il avait besoin de faire sa tournée en Hollande. Éléonore Van Graaft, pour le retenir près d'elle, lui rendit le service de faire acheter à son compte tout ce dont il manquait encore. Elle fut son courtier pour les marchandises qu'elle n'avait point en magasin. Pendant quinze jours, Louvois vécut, moitié caché, moitié visible, dans les comptoirs ou sur le quai de la Meuse, dans les salons ou le boudoir de la maison de marbre, et pendant ces quinze jours passés à Rotterdam, il oublia madame de Louvois, ses fils, et sa vertu ; trop heureux de n'oublier

pas son ministère de la guerre, et de servir le roi aux pieds de madame Van Graaft. Jamais le roi ne fut aussi bien servi.

Mais les joies du monde sont éphémères. Lorsque madame Van Graaft et Louvois eurent épuisé tous les magasins publics et particuliers de la Hollande, lorsque sept millions y eurent été dépensés, lorsqu'il n'y eut plus, d'Anvers à Utrecht, un projectile, une mèche ou une livre de poudre qui ne portât l'estampille du facteur Brossman (c'était le nom qu'avait choisi Louvois) ; lorsque après Cannes, Louvois commençait Capoue, un soir, à Leyde, où ils étaient allés en promenade, Louvois donnant la main à Éléonore pour sortir du bateau, fut reconnu par un homme qui cria :

— Voilà M. de Louvois !

Il y avait là sur le quai une certaine foule de mendiants et de désœuvrés qui regardent le bas des jupes brodées ou tendent le chapeau à chaque manchette de dentelle. Ce nom de Louvois, en Hollande, jouissait de la plus fâcheuse célébrité. C'était lui qui avait fait rejeter les propositions amicales faites par la Hollande à Louis XIV, on le savait un satellite fanatique du fameux Soleil, ennemi des Hollandais. S'appeler Louvois à pareille heure, et ne pas renier son nom, c'était s'exposer à être déchiré.

Louvois ne se le fit pas répéter. Sans quitter la main de madame Van Graaft, il hâta le pas.

En vain épouvantée, demi-morte d'inquiétude, questionna-t-elle ce faux négociant; en vain le supplia-t-elle avec toute l'éloquence d'une femme qui aime et qui tremble d'avoir été trompée, Louvois ne répliqua pas. Tandis que la Goberge et l'autre serviteur écartaient ou contenaient les curieux, il gagna le faubourg, se rendit à la poste, déposa un baiser sur le front de la pauvre femme évanouie, et s'enfuit au galop jusqu'à la frontière, où ses compagnons le rejoignirent.

Un mois après, Louis XIV déclarait la guerre à la Hollande, dépourvue de munitions et de vivres. Six mois après, les deux frères de Witt étaient massacrés par la populace d'Amsterdam qui les accusait de s'être vendus à la France; cette même ville rompait les écluses et les digues pour arrêter l'invasion des Français triomphants. Enfin, l'année suivante, devant Maestricht assiégée par Louis en personne, M. de Louvois, en sortant le matin de sa tente, trouva une caisse de bois de rose sculptée à jour, dans laquelle était couché un enfant vivant. Aux langes de l'innocente créature, on avait attaché, avec une épingle de diamants, cette lettre écrite en hollandais:

« Mon mari a tout appris, il m'a tuée d'un coup de pistolet. Voici mon enfant. Elle s'appelle Antoinette, Adieu. »

Louvois pâlit, s'appuya sur le coffret et fut pris d'un tremblement nerveux qui ne le quitta point durant plusieurs heures.

Qui avait apporté là cet enfant? Un grenadier en faction arpentait le devant de la tente; il déclara n'avoir rien vu, rien entendu. Cela parut suspect au marquis, mais comment aller aux éclaircissements alors qu'il fallait tout ensevelir dans le plus profond silence?

Ce grenadier, nommé Gilbert, fut envoyé à la tranchée le jour même. La mort ne voulut pas de lui, bien qu'il eût été mis à un poste d'où personne ne revient, mais il perdit une jambe, et le vent d'un boulet lui sécha les yeux. C'était ce soldat à qui Louvois, toujours implacable dans ses ressentiments, refusait plus tard les Invalides tant qu'il n'avouerait pas ce qu'il ne pouvait avouer, ne sachant rien. Gilbert était un beau garçon, un brave Picard, qui s'était marié quinze jours avant d'entrer en campagne : le malheureux, en revenant au pays, boiteux et aveugle, trouva près du berceau de leur petite Violette sa femme morte de misère et de douleur. Et sans la charité de la dame de sa paroisse, la pauvre Violette aussi fût morte; chétive enfant qui ne pouvait nourrir son père, et que son père ne pouvait nourrir.

Louvois, cause de tous ces malheurs, ensevelit son secret qui l'eût rendu la fable de la cour.

Nous avons vu ce qu'il fit d'Antoinette, comment une vieille gouvernante, dévouée aux Letellier, se chargea d'éteindre à jamais cette lugubre aventure. Louvois eut toujours peur de sa fille comme on a peur d'un spectre qui vient évoquer le passé. Peu à peu, Antoinette en grandissant rendit plus douloureux ce remords du sombre ministre. Elle fut vouée à un éternel oubli. Louvois ne voulait rougir ni devant son roi, qui du moins embrassait ses bâtards, ni devant ses fils déjà grands qu'il abreuvait de morale, ni devant l'opinion qui le dévorait tout vivant, malgré son enveloppe d'homme austère.

Dix-sept années passèrent ainsi. L'histoire dit comment Louvois les employa. Antoinette a raconté à Gérard ce qu'elle en fit dans son ombre. Des deux compagnons que Louvois avait emmenés en Hollande et qui avaient pu pénétrer sa liaison avec madame Van Graaft, l'un était mort; la Goberge avait survécu. Il gênait le ministre, dont il était l'homme de main, l'espion, et dont il se défiait. Une fois délivré d'Antoinette, le marquis eût songé à s'affranchir de la Goberge.

Voilà bien complétement dessiné le personnage que nous avons vu aux Filles bleues enlever cette jeune fille à laquelle le hasard et l'amour de Gérard voulaient rendre la liberté. Voilà pourquoi Louvois avait intercepté les lettres des deux amants, fait épier Gérard. Il voulait voir

jusqu'où irait cette folie de jeune homme. Il voulait juger le caractère d'Antoinette par la première perspective qu'elle ouvrirait. Lorsque Antoinette, poussée à bout, menacée de vœux éternels, écrivit à Gérard cette lettre désespérée qui toucha Catinat et envoya Belair en France, la jeune fille crut corrompre une des sœurs gardiennes pour qu'elle envoyât cette lettre par la poste à l'armée d'Italie. La sœur gardienne était un espion qui trahit Antoinette et donna son billet à la supérieure. Celle-ci l'envoya au ministre sur-le-champ. Louvois, au lieu de brûler ce papier, réfléchit que c'était inutile, que peut-être la jeune fille en avait écrit deux, dont l'autre avait chance de parvenir à Gérard.

Il commença son épreuve, fit tenir la missive à M. de Lavernie sur lequel il avait pris ses informations. De deux choses l'une, se dit Louvois, ou Catinat refusera la permission, ou il l'accordera. S'il refuse, je surprendrai la jeune fille en flagrant délit de conspiration contre la règle, et je la ferai religieuse le jour même. Ou ce Gérard de Lavernie aura eu le temps d'arriver aux Filles bleues, chose difficile, mais tout est possible à son âge, et alors je le laisserai s'avancer assez pour qu'il se compromette. La Goberge et moi nous l'arrêterons, l'épée à la main, avant que rien ait transpiré. L'amant aura la Bastille ou la mort, l'amante aura le cloître,

triple tombeau dans lequel dorment, sans s'éveiller jamais, les secrets les plus bruyants de ce monde.

On a vu comment Belair avait déjoué ce plan hardi; on sait comment Louvois, ivre de terreur et de rage, s'était emporté jusqu'à reprendre à madame de Lavernie le dépôt que lui avait confié son fils, et pour la défense duquel, mère intrépide, elle était morte, hélas ! infructueusement.

Pour reprendre Antoinette, pour l'empêcher de parler, pour l'ensevelir à jamais dans un autre couvent, Louvois venait de tuer une femme, de se compromettre lui-même et de se faire un irréconciliable ennemi. Mais rien n'arrêtait cette fougueuse colère une fois déchaînée. Que pesait la vie d'une femme quand il s'agissait de l'intérêt de M. de Louvois ! Qu'était-ce qu'un lieutenant de dragons auprès du ministre de la guerre !

Aussi le marquis, sans se préoccuper de ce qui se passerait à Lavernie après son départ, courut-il enfermer Antoinette dans un cloître moins accessible aux aventures. Sa haine pour Gérard se doubla du mal qu'il venait de lui faire, et du nom de Maintenon, que sa mère avait invoqué avant de mourir. Faisant la guerre à la protectrice, comment n'eût-il pas cherché à perdre le protégé !

En attendant, comme il n'avait rien de plus à

voir que ce qu'il avait vu, comme la victoire de Staffarde pouvait avoir réveillé à la cour des sentiments de joie désobligeants pour lui, l'adversaire de Catinat ; comme d'ailleurs quelque chose l'avertissait qu'il avait besoin de retourner auprès du roi, Louvois revint comme la foudre et traversa Paris le soir même du jour où s'était passée la scène de l'acte de mariage.

Il avait pour principe qu'en arrivant à l'improviste un homme surprend toujours en faute ses amis ou ses ennemis. Il ne fut pas longtemps à s'applaudir d'être revenu.

A la sortie de Sèvres, un carrosse arriva sur lui avec un bruit épouvantable. La nuit était noire, le chemin embarrassé du pavé qu'on réparait, Louvois en simple chaise ne faisait pas grand étalage.

Dans le carrosse qui venait, au contraire, chevaux, cocher, laquais, tout piaffait, hennissait et criait pour demander le passage. L'heureux conflit des deux postillons pour le haut du pavé força les maîtres de se déclarer.

— Monseigneur l'archevêque de Paris! vociféra le cocher de M. de Harlay, place!

— M. le marquis de Louvois! place! cria le postillon de la chaise.

Mais, au bruit de ces deux noms si considérables, l'archevêque et Louvois avaient mis pied à terre, en poussant, l'un une exclamation de joie,

l'autre un cri de surprise, et ils se précipitaient l'un vers l'autre, emportés chacun par leur intérêt passionné.

L'archevêque parla le premier.

— Ah ! monsieur, je vous demandais à tous les saints du paradis ! s'écria-t-il.

— Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi ; mais comment me demandiez-vous, puisque vous me saviez absent ?

— Et c'était là toute ma douleur, que vous fussiez absent, M. de Louvois.

— Enfin, les saints à qui vous me réclamiez vous ont exaucé, me voici... J'arrive tout présentement, vous en avez l'étrenne.

L'archevêque se rapprocha encore, et montrant au ministre un visage absolument bouleversé :

— Vous plairait-il d'échanger un mot dans votre carrosse ou dans le mien ?

— De tout mon cœur, M. l'archevêque, dans ma chaise, par exemple, que voici plus près de nous. La, nous y sommes installés. Descends, postillon ! Je suppose, en éloignant ce garçon, que vous avez à me communiquer des choses d'importance.

— Monsieur, dit le désolé prélat, je sors de chez M. le lieutenant de police.

— Eh ! à quel propos ?

— On m'a volé !

— Bon!... votre argenterie?

— Pis que cela, bon Dieu! Mais enfin, je vous trouve... tout n'est peut-être pas encore perdu.

— Est-ce moi que vous soupçonneriez? dit Louvois en raillant du bout des dents.

— Non, monsieur; mais le lieutenant de police m'affirmait tout à l'heure que vous connaissez mon larron.

Louvois se détourna pour qu'à la lueur des falots qui précédaient l'archevêque, ce dernier ne pût le voir rougir.

— M. le lieutenant de police a dit cela, reprit-il, c'est un homme qui en sait long. Voyons s'il n'en saurait pas plus que moi-même. Mais d'abord veuillez m'apprendre ce qu'on vous a dérobé ?

Ici, l'œil inquisiteur de Louvois plongea comme une flamme aiguë dans les yeux incertains du prélat.

— Un papier..., balbutia M. de Harlay.

— Quel papier ?

— Mais...

— Ah ! c'est un secret. Fort bien.

— Un secret si l'on veut.

— Passons, passons. Et je connais le voleur ?

— Desbuttes, mon ancien valet de chambre.

— Qu'est-ce que cela, Desbuttes ?

— M. le lieutenant de police... a dit...

— Quoi?... Voyons, M. l'archevêque?

— Eh bien! reprit le prélat en s'animant, car la circonstance devenait difficile, M. le lieutenant de police affirme que ce Desbuttes a obtenu, par votre crédit, un emploi dans les vivres de l'armée que vous formez en Flandre.

— J'ignore si cela est. Mais, quand cela serait, M. l'archevêque? dit Louvois avec son plus désagréable froncement de sourcils.

— Assurément, vous avez le droit de protéger qui bon vous semble, monsieur; mais si vous saviez...

— Comment saurai-je ce que vous ne voulez pas me dire?

— Oh! vouloir... et pouvoir!...

— C'est donc un secret... bien secret?

— N'en croyez rien, dit vivement l'archevêque; je n'aurais pas de réticences avec vous.

— Maintenant, vous m'avez accusé : je vais me défendre.

— Accusé, vous!

— Sans doute, puisque vous me reprochez de protéger un voleur!

— M. le lieutenant de police...

— Oui, il vous l'a affirmé, c'est convenu. Mais pour affirmer, il aura eu des preuves que ce Desbuttes est un voleur?

L'archevêque leva les mains au ciel.

— Alors nous allons faire appréhender au

corps ledit Desbuttes. On le serrera et il parlera.

— Grand Dieu ! s'écria l'archevêque.

— Il parlera, continua Louvois. Et s'il est convaincu d'avoir volé, il sera pendu. Voilà comme je protége, moi.

— Monsieur, monsieur, calmez-vous ! Pas d'éclat !

— Pourquoi faire? Est-ce que la lumière gênerait quelqu'un ?

— Oh !...

Ce oh! était tout un poëme. Il eût donné à Louvois l'explication des terreurs de M. de Harlay, lors même qu'il n'eût pas su mieux que le prélat toute l'histoire.

— Je vous baise les mains, poursuivit Louvois, et je vais expédier l'ordre de faire arrêter ce Desbuttes partout où il se trouvera. Je vois pour quelle raison vous me demandiez à tous les saints du paradis. Soyez tranquille, votre voleur va vous être amené, pieds et poings liés.

— M. de Louvois, au nom du ciel, écoutez-moi ! s'écria le prélat en retenant par sa manche le ministre qui se disposait à faire remonter à cheval son postillon; permettez-moi de vous dire toute la vérité.

— Je ne vous demande pas autre chose, monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer; c'est vous qui ne pouvez pas me la dire.

— Si vous avez l'extrême obligeance de m'envoyer ce Desbuttes chez moi, tâchez qu'il ne parle à personne et que personne ne lui parle. Il faut tout vous dire : ce papier, il ne l'a pas volé, mais égaré.

— Alors ce n'est pas un voleur, interrompit Louvois, et nous aurions tort de le faire pendre ; à moins que l'objet perdu n'ait une valeur telle, que la négligence du malheureux ne puisse être appelée un crime. On a vu de ces accidents-là.

— Voilà précisément le cas dans lequel je me trouve, s'écria l'archevêque. Entre nous, il s'agit d'une lettre... d'une lettre de femme, et un archevêque, vous comprenez...

— Mais, M. l'archevêque, si à votre âge vous recevez des lettres de femme, c'est déjà assez mal ; pourquoi les confier encore à un valet de chambre ? On blâmerait un capitaine de cavalerie qui en agirait de la sorte.

— Je ne l'ai pas confiée à Desbuttes ; non, oh ! non. Monsieur, voici comment la chose s'est passée. Cette lettre était restée dans la poche de ma culotte.

— Imprudence !

— Sans doute ; mais enfin j'enferme mes culottes, monsieur, je n'ai rien à me reprocher sous ce rapport-là.

Louvois ne put réprimer un sourire ; il se rappelait ce que l'archevêque ne savait pas.

— Eh bien, poursuivit M. de Harlay, Desbuttes a un jour vendu plus de cinquante culottes à un fripier qui passait devant mon hôtel.

— C'était son droit; mon valet de chambre a mes hardes. Est-ce que ce n'est pas l'habitude de votre maison?

— Mais cette malheureuse lettre, monsieur, a été vendue avec.

— Bon! qui saura cela? Cette lettre n'est probablement pas signée. Le fripier ne s'en ira pas vanter... D'ailleurs, vous me demanderiez de le faire enfermer à la Bastille. Voulez-vous que je m'en occupe?

— Hélas! le retrouvera-t-on, seulement?

— On retrouve bien des choses. Je n'ai pas encore cherché des fripiers, mais j'essayerai.

— En attendant, je suis perdu.

— Pourquoi?

— M. de Louvois, retrouvez-moi Desbuttes, retrouvez-moi le fripier, retrouvez-moi ma culotte et ce qu'elle renfermait, sinon ma disgrâce est certaine.

Louvois fit un soubresaut.

— Votre disgrâce? dit-il.

— Le roi sait tout! s'écria l'archevêque en se frappant le front avec désespoir.

Il n'eut pas plus tôt achevé cette parole, dont il ne calculait point la portée, que Louvois l'interrompant :

— Le roi, dites-vous, sait que vous avez perdu ce papier?

— Oui.

— Il vous l'a dit?

— Je le quitte.

— Eh! monsieur, s'écria brutalement Louvois en le poussant hors de sa chaise, que ne commenciez-vous par me dire cela? Postillon, postillon, à Versailles!

Et, coupant court à toutes cérémonies, le ministre lança ses chevaux sur la route, au milieu de laquelle, béant et plus consterné que jamais, l'archevêque regardait s'enfuir ce tourbillon de bruit et de poussière.

XIII

ÉCHEC A LA REINE.

Louvois savait mieux que personne à quel point l'archevêque mentait. C'était lui qui, dévoré du désir d'apprendre ce que le roi et madame de Maintenon lui cachaient avec tant de soin, s'était ménagé une entrée à l'archevêché, avait expédié la Goberge, travesti en marchand d'habits, pour séduire Desbuttes, acheter les fameuses culottes entassées par le prélat dans ses archives, et trouvé le fameux acte de mariage dans la poche où il le soupçonnait d'être. C'était lui, enfin, qui tenait ce secret d'État, ce terrible secret, dont la révélation eût à l'instant changé l'équilibre européen.

Il s'était effrayé de voir le lieutenant de police sur la trace de cette intrigue ; mais il avait pour certain que ce magistrat ignorait l'importance du vol commis à l'archevêché et le contenu de la poche. Ce qu'il y avait de bien autrement effrayant, c'était la colère de madame de Maintenon, quand elle apprendrait la perte de son acte de mariage. Ce qu'il y avait de curieux à savoir, c'était la conduite que tiendrait le roi. Louvois guettait les deux époux depuis le jour où il avait trouvé la preuve de leur union, et s'était juré que désormais ni le roi ni madame de Maintenon ne feraient un pas sans qu'il les sentît tressaillir au bout du fil par lequel il les tenait.

« La marquise, pensa Louvois, avait mandé M. de Harlay pour avoir son acte. Donc, elle en avait besoin pour quelque manœuvre nouvelle. L'archevêque avait dû refuser ce qu'il n'avait plus. Il avait couru, éploré, chez le lieutenant de police, au risque de tout compromettre ; au risque de tout perdre, il venait d'implorer Louvois lui-même pour ressaisir Desbuttes et le papier magique. Pour que tout cela eût été fait par un homme aussi délié que l'était M. de Harlay, ne fallait-il pas que le feu fût à Versailles ? »

Oh ! quand une pareille idée stimulait Louvois, comme il courait ! Quand il s'agissait de ruiner un ennemi, de déjouer une intrigue, d'opposer la ruse au piége, la violence à l'action, comme il

se développait ! Comme il frappait si la résistance en valait la peine ! Quel terrible limier pour éventer la proie, la suivre, l'attaquer et savourer la jouissance de ses morsures ! Certes, c'était une belle proie à déchirer qu'une ennemie à moitié reine !

Louvois, tout en courant, fouilla dans son portefeuille qui jamais ne le quittait. Il y sentit, car on n'y voyait goutte, un papier plié en quatre, qu'il reconnut pour l'avoir tant de fois manié. Et bientôt ses chevaux écumants le déposèrent au petit perron, où s'étant fait reconnaître, non sans une grande stupeur de Bontemps qui le croyait bien loin, il envoya celui-ci prévenir le roi dans la salle à manger.

Louis XIV en était aux confitures, et les assistants commentaient encore les paroles de bon augure prononcées par Sa Majesté, à propos de Catinat vainqueur à Staffarde, quand Bontemps parut sur le seuil avec une de ces figures affairées qui, partout et toujours, effarouchent les grâces. Il s'approcha de l'oreille du maître, et s'acquitta de sa commission.

Le roi, qui lisait si bien sur les visages, et qui possédait un tact infaillible, supposa que Louvois n'arrivait pas ainsi sans apporter quelque importante nouvelle. Il affecta d'accueillir Bontemps d'une manière agréable, but un dernier verre de malaga, et se leva de table pour passer dans son cabinet.

Le gros des courtisans demeura dans la galerie jusqu'à l'annonce du coucher du roi.

Cependant Louvois attendait son maître ; celui-ci, luttant contre l'ennui de troubler sa digestion par une contrariété, celui-là fourbissant toutes ses armes pour le combat qu'il méditait.

Le roi s'assit en regardant Louvois avec ses grands yeux clairs, dont l'éclat était si redoutable aux courtisans. Louvois soutint ce regard parce qu'il y voulait lui-même lire quelque chose.

— Eh bien, Louvois, quoi de nouveau ? dit Louis XIV. Vous arrivez ?

— A l'instant, sire.

— J'ai craint, quand vous vous êtes fait annoncer si précipitamment, que vous n'eussiez un contre-temps à m'annoncer.

— Aucun, sire.

— Vous aurez appris notre victoire de Staffarde ?

— Avec une joie qui ne se peut comparer à rien.

— Vous en doutiez, peut-être !

— Votre Majesté battra toujours M. de Savoie, dit Louvois, c'est dans l'ordre.

— J'écrirai à Catinat combien il m'a fait de plaisir ; c'est un homme de bien, un officier plein de mérite, repartit le roi, heureux d'abattre, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, cet orgueil de Louvois et ses méchantes idées contre

les hommes de génie qui ne lui faisaient pas la cour.

Mais ce jour-là, Louvois n'était pas pointilleux ; ce n'était pas de Catinat qu'il s'agissait pour lui. Il saurait bien le retrouver plus tard. Plutôt que de répondre la dureté que le roi attendait, il se tut.

— Vous avez ouï parler de la joie que cause cette victoire? poursuivit le roi afin d'irriter son ministre.

— Sire, répliqua Louvois en crispant ses doigts, personne ne peut encore savoir la nouvelle, qui est arrivée seulement ce soir à Votre Majesté. D'ailleurs, j'apportais au roi ma nouvelle aussi, moi, et, si importante que soit la victoire de Staffarde, j'en prévois peut-être de plus éclatantes et de plus utiles.

— Où cela? demanda le roi.

— Dans l'idée que j'ai l'honneur de venir soumettre à Votre Majesté.

— Voyons, Louvois, parlez! dit vivement Louis XIV.

« Ah! pensa le ministre, l'appât produit son effet. »

— Sire, continua-t-il tout haut, les grands triomphes, les véritables, ne s'acquièrent pas sans difficultés.

— Vous n'en connaissez guère, Louvois.

— Quand il s'agit de servir mon roi, c'est vrai,

sire; cependant, consommer la ruine de l'Empereur, abattre l'orgueil et la persévérance du roi d'Angleterre... pardon, je veux dire de Guillaume d'Orange, briser la ligue formée à Augsbourg par l'Europe jalouse de Votre Majesté, et inaugurer la campagne par un coup de tonnerre dont soient ébranlés tous les trônes de vos ennemis, ce n'est pas chose facile, j'ose le dire.

— Marquis de Louvois, dit le roi avec un visage enflammé, réfléchissez-vous bien au programme que vous venez de tracer? Seriez-vous poëte par hasard? Quelles merveilles me promettez-vous là? Battre l'Empereur et M. le prince d'Orange à la fois... briser la ligue... me donner la suprématie en Europe... Quelle guerre!...

— Oui, sire.

— Mais sur quel terrain?

— Sur le leur.

— Les Flandres nous sont fermées.

— On en prendra la clef.

— Mons est la clef des Flandres.

— Le génie de Votre Majesté a deviné mon plan. Il nous faut prendre Mons.

Le roi fit un bond; très-flatté du compliment de Louvois, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais Mons est imprenable; là sont les magasins, les ressources de la ligue.

— Votre Majesté admet-elle que si l'on prenait

Mons, l'Empereur et Guillaume d'Orange ne s'en relèveraient pas d'une année?

— Certes oui, je l'admets ; c'est évident!

— Eh bien! Mons est pris.

— Marquis, marquis, rien que pour investir la place, il faut cent mille hommes!

— Je les tiens.

— Dix millions!

— Les fonds sont dans mes caisses.

— Six mois de vivres! d'immenses munitions!

— Mes courtiers les achètent.

— Enfin, l'Empereur est sur ses gardes.

— L'Empereur est épuisé par ses revers en Hongrie.

— Le prince d'Orange est revenu d'Angleterre en Hollande, à portée de canon de Mons.

— Il chasse tranquillement à sa maison de Loo, et soigne son asthme. Quand il tousse, il n'entend pas le canon.

— Le siége durera six mois; en six mois; l'Empereur aura réparé ses pertes; le prince d'Orange seras las de chasser; ses médecins l'auront guéri.

— Sire, Mons sera pris en quinze jours.

— En quinze jours, Louvois! Dieu le voudrait-il?... Il est vrai que j'ai Vauban.

— Vauban et moi, répliqua Louvois blessé; moi qui ai tout préparé dans un mystère impénétrable, moi qui engage ma tête que l'entreprise

réussira. Mais pour qu'elle réussisse, il faut... Ah ! c'est bien difficile.

— Vous aviez tout aplani, disiez-vous, murmura le roi, interrompu à regret dans ce beau rêve.

— Excepté une chose, sire.

— Quoi donc, enfin ?

Louvois baissa la tête sournoisement.

« Tu as mordu à l'hameçon, grand roi, se dit-il ; maintenant je tiens la ligne : à mon tour ! »

— Eh bien ? repartit Louis XIV.

— Eh bien, sire, il faudrait que Votre Majesté quittât Versailles et commandât l'armée en personne. Quitter Versailles, c'est peut-être impossible en ce moment.

— Pourquoi ? demanda le roi, rougissant sous le regard inquisiteur de Louvois.

— Votre Majesté a peut-être des affaires bien particulières ; mais, hélas ! sire, il ne m'appartient pas d'interroger le roi ; je répète seulement ce qu'on m'a dit.

— Comment ! vous arrivez à peine, s'écria le monarque de plus en plus embarrassé, vous arrivez, et déjà vous auriez ouï dire de pareilles choses ? Quelles gens avez-vous donc vus ?

Louis XIV ne s'apercevait point qu'avec cette imprudente question, il donnait à Louvois l'occasion tant désirée d'entrer en matière.

— Sire, je n'ai encore vu personne, repartit

Louvois impatient d'en venir au fait. Je me trompe, j'ai vu quelqu'un en route, par hasard.

— Qui donc? demanda le roi étonné du ton doucereux avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées.

— Un homme qui s'intéresse aux arts de la paix plus qu'à ceux de la guerre : un prélat, M. l'archevêque de Paris qui sortait de chez Votre Majesté.

Le roi fit un mouvement d'effroi que Louvois saisit avec délices. Dans ce duel, il avait touché le premier.

Ce fut au roi de garder le silence.

— M. de Paris, continua Louvois, m'a paru bien inquiet, bien tourmenté même.

Nouveau tressaillement du roi, qui cette fois se leva et se mit à arpenter son cabinet les mains jointes.

« Il faudra bien qu'il parle, » pensa Louvois plus que jamais sur la défensive.

Le roi s'arrêtant devant le ministre qui le couvait avidement du regard :

— M. de Paris, dit-il, avait bien raison de se tourmenter... car il est cause d'un événement bien grave.

« Parle donc, » pensa Louvois.

— Quoi donc, sire? dit-il avec empressement.

— Rien, M. de Louvois, rien, repartit le roi

en joignant ses mains de nouveau et recommençant sa promenade inquiète.

Louvois savait par expérience que Louis XIV était l'homme le plus secret du royaume. Ce qu'il ne voulait pas dire, aucune force, aucune ruse ne le lui eût extorqué. Que devenir, si le roi prenait un parti sans l'en instruire? Déjà, malgré lui le mariage s'était fait; depuis ce jour, plus de sommeil pour Louvois. Le roi venait de regarder l'heure ; peut-être allait-il se coucher? Entre aujourd'hui et demain, une éternité de doute et d'appréhensions ! Louvois se jeta en avant avec sa fougue irrésistible.

— Sire ! s'écria-t-il, Votre Majesté ne voit donc pas que depuis mon arrivée je meurs de honte et de douleur ?

Le roi s'arrêta.

— Vous!... Pourquoi? balbutia-t-il.

— Parce que j'ai perdu la confiance de mon maître, et que, pour cela, je dois avoir commis quelque crime énorme. Dites-moi mon crime, sire !

— Louvois, je ne vous comprends pas.

— Il y a quatre ans, poursuivit le ministre, Votre Majesté, en danger de mort, et plus près de la main de Dieu que du ciseau des chirurgiens, m'appela, me livra son secret, me confia les affaires de son État. Ai-je démérité? Jour et nuit n'ai-je pas travaillé? Ma santé, mon bien,

ma vie, n'ai-je pas donné tout à Votre Majesté? C'est mon devoir bien humblement rempli, mais je l'ai rempli. Cependant, sire, vous m'en récompensez, en me cachant ce que vous avez avoué à l'archevêque de Paris, un serviteur plus habile peut-être, mais moins dévoué, je le jure.

— Je ne vous cache rien, marquis de Louvois, dit Louis XIV avec dignité, avec émotion même, car il aimait qu'on s'échauffât en protestations de zèle. Vous étiez opposé à ce que je faisais. Ma conscience m'ordonnait de le faire. Me taire, me cacher de vous, c'était vous prouver mon attachement. Mais aujourd'hui, continua-t-il, rien ne s'oppose plus à ce que je vous parle. Il y a plus, je dois vous confier ce que toute l'Europe saura demain, M. de Louvois. Il y a quelques années, j'ai dû épouser secrètement madame la marquise de Maintenon. Demain, ce mariage sera déclaré. Vous aurez soin que ma volonté s'exécute dans les formes voulues.

La foudre tombant en plein Versailles et broyant autour de Louvois, lambris, colonnes et parquets, ne l'eût pas à ce point suffoqué de surprise et de terreur.

— Déclarer ce mariage! murmura-t-il tout pâle de rage et s'accrochant au tapis de la table pour ne pas chanceler.

Le roi se détourna pour ne pas voir ce visage effrayant.

— Vous m'avez entendu? dit-il.

Et il fit trois pas vers la porte du cabinet.

— Sire, bégaya Louvois tantôt violet, tantôt livide, et laissant couler de son front les larges gouttes de sueur d'un homme à l'agonie, vous ne me répéterez pas cet ordre.

Le roi fit volte-face et se posa devant son ministre dans la plus superbe attitude d'un Jupiter menaçant.

— Pourquoi? dit-il.

— Parce que, s'écria Louvois en tirant son épée, dont il tendit la poignée à Louis XIV, parce que je vais manquer de respect à mon maître, et que, je l'espère, il me tuera d'un coup de cette épée, ou me forcera de me tuer moi-même, s'il refuse de m'entendre quand je veux parler pour sa gloire et pour l'honneur de la France.

A ces mots, il se précipita aux pieds du roi, lui saisissant la main pour y placer ce fer que Louis XIV repoussait en frémissant.

— Sire, ajouta Louvois en se traînant à la suite du roi qui l'évitait sans pouvoir s'en défaire, on m'a méprisé, accusé, pour vous avoir trop bien servi; on m'a nommé le boute-feu du Palatinat, le bourreau des huguenots; je porte sur mon front cette double tache, je me suis déshonoré pour vous, vous m'écouterez ou vous tuerez mon corps comme déjà vous avez tué mon

âme! Sire, vous ne donnerez pas pour mère à vos enfants la veuve du grotesque poëte Scarron. Vous n'imposerez pas pour reine à votre noblesse l'ancienne servante d'un gentillâtre de village. Je sais bien que je vous blesse, mais tuez-moi; je sais bien que je mérite la mort, mais puisque vous repoussez mon épée, je réclame l'échafaud pour que l'on m'entende mieux proclamer la vérité.

— Monsieur, vous êtes insensé, répondit le roi tremblant que cette scène ne fût entendue, car Louvois ne se ménageait plus, et le désespoir lui donnait une voix retentissante.

— Oui, insensé, continua-t-il, comme les prophètes de malheur, insensé comme Jérémie, comme Cassandre, insensé comme les martyrs qui mouraient pour glorifier Dieu. Vous êtes mon dieu, Sire, tuez-moi, mais ne déshonorez pas mon idole.

Le roi, épuisé, tomba dans un fauteuil; Louvois lui baisa les pieds en versant un torrent de larmes. Cette scène pouvait à bon droit épouvanter Louis XIV. Louvois fulminant était bien moins à craindre que Louvois en pleurs; mais ces moyens dramatiques ne pouvaient manquer leur effet sur ce prince que l'on appelait un roi de théâtre, et Louis d'une voix attendrie, altérée, finit par dire au ministre :

— Louvois, ce que je fais, il m'est impossible de ne le pas faire.

Louvois prosterné se releva sur ses deux genoux.

— Écoutez-moi, continua Louis XIV, j'avais épousé madame de Maintenon par conscience, et ce mariage devait demeurer à jamais secret; ellemême l'avait exigé de moi.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres encore frémissantes du ministre.

— Je n'ai aucune raison de suspecter le désintéressement de la marquise, dit le roi avec une hauteur qui montra bien vite à Louvois l'imprudence qu'il commettrait en dévoilant sa pensée. La marquise était, vous dis-je, résolue à garder le silence. Femme austère et probe avant tout (Louvois ici ne sourcilla plus), elle ne cherchait qu'une occasion de calmer sa conscience et de vivre en paix avec la religion, qui commande les liaisons légitimes. Ce mariage s'est donc accompli. Mais voilà qu'un fait nouveau se révèle. Le secret qui nous appartenait, à la marquise et à moi, n'est plus à nous. On l'a volé à M. de Harlay, l'indigne dépositaire de notre confidence. Ce secret, quelque misérable peut l'exploiter, le divulguer par toute l'Europe dont il nous rendra la fable et la risée : moi, le roi, qui n'aurai pas osé être honnête homme; elle, la vertueuse et légitime épouse qui se sera humiliée si longtemps par ma faute. Je n'ai plus à hésiter. Le vol de notre acte de mariage me décide. Avant qu'on

en ait fait l'usage que je redoute, je noierai tous ces mystères dans une si flamboyante publicité, que tous ceux-là en seront éblouis qui seraient tentés de regarder de trop près les affaires de mon ménage. Voilà ma pensée, Louvois, je ne vous blâme pas de m'avoir dit la vôtre, bien que votre zèle vous ait entraîné loin des limites du respect que je vous commande d'avoir pour une femme dont vous savez à présent le titre et les droits.

Louvois se leva tout à fait, et s'inclinant profondément devant son maître, il exhala de sa large poitrine un soupir avec lequel s'envolèrent tous ses chagrins. Ce visage, flétri par les angoisses, était déjà rasséréné; plus de larmes dans les yeux, plus de sourire méchant sur les lèvres. Louvois avait vaincu, et désormais ne songeait plus qu'à ménager habilement son adversaire, et à tirer tous les fruits de sa victoire.

— Je vous ai convaincu, dit le roi, j'en suis charmé, vous, le plus rude antagoniste de madame la marquise.

— Moi, répliqua Louvois, je m'applaudis de voir que Votre Majesté cède, cette fois comme toujours, à des sentiments nobles, au lieu d'écouter, comme le feraient des demi-héros, la suggestion d'un amour aveugle. Assurément, Votre Majesté n'eût jamais déclaré son mariage sans cette crainte si délicate où elle est, que le

voleur de l'acte ne lui donne une publicité fâcheuse pour les deux époux. Cette déclaration est tellement impolitique! Elle va blesser si profondément toute la famille royale! Elle va ulcérer le cœur de monseigneur, celui de ses fils; elle va soulever toute la noblesse de France; enfin elle va donner au roi, devant les autres rois de l'Europe, un tel semblant d'infériorité, que Votre Majesté, je le répète, a trop de force d'âme et de génie, pour n'avoir pas prévu tant d'obstacles.

En prononçant ces mots lentement et avec un respect étudié, Louvois observait l'attitude de son maître, et guettait son assentiment comme une proie dès longtemps convoitée.

— Oui, Louvois, dit le roi en fronçant le sourcil, j'ai tout prévu, et vous n'avez pas besoin d'énumérer les angoisses qui m'ont enlevé tant d'heures de bon sommeil. Ce qui arrive est indépendant de ma volonté, la brise, et je m'incline; je veux être chrétien et honnête homme d'abord. Quant à être roi, nous verrons si quelqu'un me le contestera.

— Et, reprit Louvois, madame la marquise doit bien souffrir dans sa modestie, dans son humilité héroïque : car elle sait que la déclaration de ce mariage fera plus de tort au prince qu'elle aime que vingt batailles perdues.

— Aussi, répliqua le roi, tombant dans le piége sans s'en douter, madame de Maintenon voulait-

elle pousser le désintéressement jusqu'à sortir de Versailles et s'enfermer dans un cloître aussitôt qu'elle a su la perte de cet acte de mariage. Elle n'a pas plus que moi le désir de publier notre union. L'un et l'autre nous nous accommoderions mieux du silence, pour l'intérêt de l'État et la paix de ma famille.

Aussitôt Louvois, avec un visage rayonnant :

— Il va donc falloir, dit-il, vous rassurer, sire, et rassurer en même temps l'illustre dame que je veux désormais, avec bien du bonheur, appeler tout bas ma maîtresse. Car rien n'est perdu encore, et l'honneur des augustes époux ne court aucun danger, grâce à Dieu.

— Que voulez-vous dire? demanda le roi, stupéfait à la vue de cette transfiguration de son ministre.

— Sire, la faute que M. de Harlay a commise sans le savoir, j'aurai la joie de la réparer. Cet acte volé vous forçait à déclarer le mariage au risque d'une guerre européenne et du désaveu de toute la France. Votre honneur, votre conscience y étaient engagés, vous ne pouviez reculer. Je vous approuvais de toutes mes forces, sire. Eh bien, cet acte que M. de Harley dit lui avoir été volé, je sais où la retrouver.

— Vous... Louvois !

— Sire, les misérables moyens ne sont pas de ceux que dédaigne la Providence, lorsqu'elle a

quelque grand dessein à produire. L'acte était caché dans une poche de l'incurieux prélat. Un valet cupide a vendu les hardes de son maître à un fripier qui passait dans la rue. Pareil à ces ministres fabuleux des contes arabes, un de vos ministres a été informé de cette aventure ; il sait les habitudes du prélat. Il a soupçonné que l'intérêt de Votre Majesté pouvait souffrir. Dix espions en campagne ont racheté les hardes éparses de l'archevêque. Tout cela réuni en un bloc a été apporté bien scellé chez le ministre aux yeux duquel, lorsqu'il a dépouillé toutes ces poches, s'est révélé le grand secret écrit sur l'acte de mariage. Assurément ce ministre eût rendu l'acte à madame la marquise s'il n'eût craint d'offenser son roi en se montrant dépositaire d'un secret qu'on ne l'avait pas jugé digne de posséder. Le ministre a donc gardé précieusement l'acte sans que personne au monde l'ait vu ou soupçonné d'exister, et, au jour du danger, quand il s'agit de sauver à son maître le présent et l'avenir, la puissance temporelle et la postérité, ce fidèle serviteur n'hésite plus, il ouvre son portefeuille, et rend au roi l'acte si miraculeusement trouvé. Sire, le voici.

En disant ces mots, Louvois, épanoui, offrit, un genou en terre, à Louis XIV le papier plié en quatre, à la place de cette épée que, tout à l'heure encore, il lui tendait avec désespoir.

Louis XIV déploya la feuille de ses doigts tremblants, parcourut l'acte, et malgré sa dissimulation si puissante, il ne put contenir un murmure de joie. Le grand roi redevenait libre. L'honnête homme s'échappait par la porte que venait de lui ouvrir l'homme habile.

Louvois le regardait en silence. Il le connaissait si bien, qu'il ne se donna plus la peine d'aider à la besogne. L'orgueil dégagé devait en faire assez à lui seul. La marquise était bien perdue.

— Cependant, objecta le roi, j'ai donné ma parole à madame la marquise.

— Oh! sire, rendez cet acte à madame de Maintenon; elle vous rendra votre parole.

Le roi rougit légèrement. La capitulation de conscience s'accomplissait.

— Tenez, Louvois, dit Louis XIV après un court silence, portez vous-même ce papier à la marquise.

Louvois ne s'attendait pas à ce coup; mais il savait si bien haïr, que la joie d'humilier son ennemie l'empêcha de voir le piége épouvantable où le roi le précipitait pour s'en garantir lui-même.

— Ella va bien vous remercier, Louvois, ajouta Louis XIV; allez à Saint-Cyr demain au matin, la marquise y sera. Priez-la de se préparer à faire le voyage de Mons; j'emmène les dames.

— Merci mille fois, sire, de m'avoir choisi pour porter à madame de Maintenon ces deux bonnes nouvelles.

— En effet, je vous ai donné la préférence, répondit le roi en souriant. Je pouvais faire ce plaisir à M. de Harley. Bonne nuit, Louvois; je vais dormir. Passez-vous avec moi par la galerie?

— Non, sire, je sortirai par les cabinets; j'aime mieux qu'on ne me sache point encore de retour, cela me procurera une grande nuit et toute la matinée pour travailler en paix.

Louis rentra chez lui, suivi de Bontemps et du médecin ordinaire qui attendaient près de la galerie.

Louvois sortit radieux, ne touchant plus le parquet; lui aussi se promettait de bien dormir. Au moment où il traversait le cabinet des glaces attenant à celui du roi, il faillit se heurter dans l'ombre à une grande figure immobile arrêtée auprès d'une encoignure comme une sinistre statue noire. Louvois était superstitieux, il recula. Cette statue écarta ses coiffes, sous lesquelles apparut le visage pâle et l'œil perçant de madame de Maintenon.

—Louvois poussa un cri d'effroi. La marquise d'un ton ferme, d'une voix lente, avec un effrayant sourire :

— M. de Louvois, dit-elle, voilà votre commission faite. Inutile d'aller demain à Saint-Cyr.

— Vous avez entendu? balbutia-t-il.

— Tout; le roi possède en vous un serviteur bien adroit et bien hardi.

— Madame... en vérité... vous étiez là!...

Et les dents du marquis s'entre-choquaient, ses cheveux se dressaient, comme s'il eût vu un spectre au lieu d'une créature vivante.

— Rien de plus naturel, M. le marquis; on m'a prévenue que vous étiez de retour, que vous aviez voulu parler au roi. Je vous connais : j'ai craint une mauvaise nouvelle, et je suis venue. J'en ai le droit, vous savez!

— Puisque vous avez entendu, madame, bégaya Louvois, vous avez compris ma position?...

— Parfaitement, M. de Louvois, dit la marquise du même accent vibrant et solennel.

— Voici l'acte, madame, murmura le ministre en chancelant.

La marquise repoussa du doigt le papier qu'on lui tendait; ce doigt s'appuya sur le bras de Louvois qui frémit comme au contact d'une pointe rougie.

— Cet acte était bien entre vos mains, et vous en avez fait un merveilleux usage, dit madame de Maintenon. Gardez le. Il peut vous servir encore. Quant à moi, je n'en ai pas besoin. Je vous le prouverai le jour où il me sera donné de vous remercier comme vous en êtes digne. En vous procurant cet acte, et en le rapportant si fort à

propos, vous avez rendu au roi et à moi, monsieur, un de ces services qui ne s'oublient jamais. Vous jugerez, dès que j'en trouverai l'occasion, si j'ai bonne mémoire. Adieu, M. de Louvois.

La statue s'inclina, fit une lugubre révérence, disparut de nouveau sous ses coiffes, et laissa Louvois éperdu, haletant, le bras brûlé, au milieu de toutes ces glaces qui reflétaient son pâle visage.

— Bontemps l'a été prévenir que j'étais là, murmura-t-il. Elle a tout écouté. Si je ne la perds, je suis perdu! C'est égal, le mariage ne sera pas déclaré cette fois. Et je vais distraire le roi avec un bon siége!

XIV

UN VAIN PETIT SEIGNEUR.

Dans un riant village situé à quelques lieues de Valenciennes, et qui se nommait alors Houdarde (il a été brûlé, saccagé, dévoré depuis par la guerre ; il n'en reste plus même le nom!) on voyait au commencement de 1691, sur la gauche de la route, un château avec sa ferme et ses bois, sur la droite, quelque vingt cabanes, toutes gaies, toutes riches, toutes épanouies sous leurs manteaux de houblon et de vignes vierges, sous l'auvent épais de leur toiture en grosses tuiles.

Le spectacle qu'offrait alors l'unique rue de ce village était des plus étranges, mais à coup sûr

des plus pittoresques. Un mot d'abord du paysage. Jamais pour peindre une vue plus agréable, huit lignes n'auront été mieux employées.

C'était en avant du petit château, sur le bord même de la route, une tapageuse rivière de vingt pieds de large ; elle écumait sous un pont-levis baissé, dans la profondeur duquel, par des portes vitrées, on apercevait un jardin ruisselant de soleil et diapré de ces couleurs solides qui habillent les fleurs du Nord.

Les bords de cette rivière étaient peuplés de gens affairés qui emplissaient d'eau des marmites, allumaient des feux, et plongeaient dans ces marmites des volailles plus ou moins bien plumées, de larges quartiers de viande fraîche, ou des choux, des carottes et des oignons gigantesques farcis de lard, de saucisses et de jambonneaux. La flamme brillait, l'eau étincelait, la fumée des broches et des casseroles rivalisait avec l'écume froide qu'un petit vent d'est enlevait aux cascades de la rivière.

Il sortait du château par le pont-levis, et il y entrait incessamment des hommes suants et des femmes essoufflées, qui tous apportaient ou remportaient un paquet de victuailles : lapins et lièvres, poissons et écrevisses en nature, s'en allaient ainsi colportés, tandis que des tourtes, des pâtés, des flancs de viande revenaient à leur place, appétissante métamorphose opérée par vingt bro-

ches et vingt fours allumés dans les maisons du village.

Les cent habitants ou habitantes de ce village préparaient ainsi le repas de noces de leur seigneur, un fameux traitant, M. Desbuttes, qui venait d'acquérir le château, le village et les vassaux, d'un seul trait de plume, pour la somme de soixante mille écus, le dixième des bénéfices qu'il avait réalisés depuis trois mois, en maniant les finances de Sa Majesté-Très-Chrétienne.

On pouvait l'appercevoir lui-même, promenant sa grandeur au milieu de son peuple. C'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, la mine basse, le front bombé, le visage plat, mais l'œil émerillonné, saillant comme celui des hannetons, un teint bilieux, un gros petit nez de carlin, l'oreille rouge comme la crête de ses coqs; un commencement de petit ventre sur lequel il reposait complaisamment des bras un peu courts. Il était superbement vêtu, étalait une jambe plus robuste que droite, souriait à ses vassales quand elles lui décochaient un timide regard, et bousculait jovialement ses vassaux quand la besogne ne marchait pas à sa guise. Somme toute, il s'annonçait comme un seigneur bon vivant. C'est une favorable installation qu'un pareil carnage de veaux, de moutons, de volaille et de gibier.

Au moral, c'était un ancien laquais, fils de laquais ruiné, laquais industrieux, voleur, beau

laquais. Il avait toute la subtilité qu'il faut pour éviter longtemps la prison ou la corde ; avide, avare, il était capable de se montrer généreux, prodigue même, si sa prodigalité n'entamait son avoir que dans la proportion d'un dixième. C'est la part qu'il avait faite à ses passions ou à ses vices. Jamais homme n'avait menti avec plus d'impudence et de facilité. Il mentait même toujours : il se mentait à lui-même ; il mentait en rêvant. Après avoir eu pour principe que la misère est un état dont l'homme adroit peut vivre agréablement, devenu riche, il s'était dit que l'état de débiteur est aussi une profession, mais excellente, et dont l'homme habile doit vivre magnifiquement. Il s'était en conséquence appliqué, dès qu'il avait possédé un écu, à le serrer et à faire dix écus de dettes. Jamais cet homme-là n'avait rien payé. Il devait à ses amis, à ses maîtresses, à ses valets ; quant aux fournisseurs, on n'en parle pas. Du moment où il se vit à la tête de mille pistoles, il entretint un homme d'affaires, qu'il ne payait pas non plus, mais qui vivait sur les créances comme l'insecte sur la plaie. Desbuttes, grossissant à la fois l'actif et le passif, finit par s'enrichir beaucoup.

Cependant, valet de chambre de l'archevêque de Paris, il payait quelquefois en billets d'entrée à l'Académie. aux *Te Deum*, au grand couvert de Versailles. Cette nourriture innocente trompe

la faim des créanciers. Mais l'affaire des culottes de M. de Harlay lui rapporta gros, bien qu'il n'eût pas reçu une pistole sonnante ; il les avait vendues à Louvois par l'entremise de son compère la Goberge. Desbuttes et la Goberge, enfants perdus, étaient unis, dès l'adolescence, par une amitié qu'avaient cimentée cent coquineries.

Mais Desbuttes n'attendait qu'une occasion pour passer du coquin au voleur : il avait jusqu'alors végété. Ses nouveaux rapports avec le grand ministre lui ouvrirent les idées. Il trouva en Louvois un homme qui faisait largement les choses et avait pour *scélérater*, qu'on nous passe ce mot, les grands moyens et les belles paroles. Ainsi, lorsqu'il s'agit de payer les culottes volées au prélat, M. de Louvois promena Desbuttes pendant près de quinze jours avec cette phrase :

— Vous me donnerez votre note.

Desbuttes fit la note et la remit une quinzaine de fois. Puis, ayant réussi à accrocher Louvois en un bon moment, et lui ayant fait lire la note, il en reçut ces autres paroles :

— Je vous ferai passer les fonds en temps utile.

Enfin Desbuttes, aux abois, ayant imaginé de convertir le payement promis par le ministre en une commission quelconque, Louvois importuné répondit :

— J'apprécierai.

Desbuttes se fit couleuvre pour glisser, puce

pour sauter, punaise pour pénétrer, et il arracha sa commission au moment où Louvois, méditant sa gigantesque entreprise de Mons, cherchait partout des agents secrets, inconnus, zélés pour la préparer en silence.

Desbuttes avait montré au ministre une telle soif de réussir, le succès d'un pareil instrument, si dégoûtant qu'il fût, était si assuré, que jamais défiance ne pouvait être placée à de plus gros intérêts. Desbuttes fit réussir le ministre, s'enrichit, réalisa, entassa, et grava profondément dans sa cervelle les trois paroles avec lesquelles M. de Louvois l'avait fait attendre, sans le désespérer :

« Donnez-moi votre note.
« Je vous ferai passer les fonds en temps utile.
« J'apprécierai. »

Un ministre fonde sur ces trois mots un crédit colossal ; mais ces mêmes mots, appuyés sur un coffre-fort à large base, devaient permettre à un financier de ne jamais payer une obole. Desbuttes se les assimila, en farcit son dialogue. Ils lui réussirent merveilleusement, soit dans les affaires, soit dans le particulier. On comprend combien il gagna dès qu'il eut mis cette monnaie en circulation, tandis qu'il enfermait les espèces.

On profite toujours à fréquenter les grands génies. Du génie de M. de Louvois, Desbuttes

n'avait pu retenir que trois mots, mais enfin il les avait retenus.

Ce magnifique seigneur était arrivé le matin même de Valenciennes, où il avait été rendre des comptes à l'intendant de la province. Il ne connaissait point la propriété dont il s'était rendu acquéreur sur la bonne réputation de la terre, et pour s'y installer avec éclat, il avait invité tout le voisinage à un repas immense que devait présider sa jeune femme, absente depuis leur mariage pour soigner son père auprès de Cambrai, et qu'on attendait ce jour même.

XV

OU DESBUTTES RETROUVE UN AMI, ET LE LECTEUR UNE MAUVAISE CONNAISSANCE.

Desbuttes avait épousé Violette si précipitamment, comme on l'a vu, il s'était éloigné si vite sur un ordre de M. de Louvois, pour amasser secrètement des vivres, et embaucher des travailleurs, il avait tant gagné d'argent, ou volé, comme on voudra, dans cette opération mystérieuse, que le mari et la femme, beaucoup trop occupés chacun de son côté, ne s'étaient point revus et devaient bien réellement se marier en grands seigneurs de la maltôte, dans le nouveau fief dont Desbuttes venait de se faire acquéreur.

Or, depuis le matin, il visitait son château en

compagnie du sénéchal et du bailli : le sénéchal, un grand drôle tout gris ; le bailli, un petit museau de fouine. Il surveillait le repas commandé dès l'avant-veille, et rien ne lui avait échappé dans sa rapide investigation, à l'exception d'une salle basse devant laquelle deux fois ses guides l'avaient fait passer, non sans une certaine affectation de ne point ouvrir la porte.

— Qu'y a-t-il là dedans ? demanda Desbuttes en plaçant sa main sur la clef.

— Rien, rien !... dit vivement le bailli.

— Rien, dit le sénéchal avec une mine sombre.

— Encore, voyons ce rien ! interrompit Desbuttes qui donna un demi-tour de clef.

Mais, alors, le sénéchal lui arrêta respectueusement le bras droit, tandis que le bailli lui saisissait, en s'inclinant, le bras gauche. Ils réussirent, de cette façon, à l'éloigner de la porte.

— Chut ! murmura le sénéchal, tandis que le bailli, plus réservé encore, appliquait son doigt sur sa bouche.

— Ah çà ! mais, dit Desbuttes, expliquez-moi cela ; il y a donc à cette propriété un inconvénient que l'on ne m'a pas signalé ? C'est déloyal, j'ai acheté de bonne foi. Voyons, contez-moi ce qui en est. Est-ce une oubliette ? est-ce un simple éboulement ? Les murs auront tassé... Y a-t-il des esprits ?... Çà, vous parlerez, j'espère !

— Monsieur, dit le sénéchal d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, l'inconvénient n'est pas grave...

— Tant mieux, dit Desbuttes, mais...

— Et il ne sera pas de longue durée, ajouta le bailli d'un demi-ton plus bas que le sénéchal.

— Vous me réjouissez. Mais quel est cet inconvénient?

— Quelqu'un habite là..., dit le sénéchal en suppléant aux sons par l'éloquence exagérée des yeux.

— Comment! quelqu'un habite chez moi! s'écria Desbuttes.

— Hélas! oui, monsieur.

— L'une des chambres principales?

— La chambre d'honneur, monsieur.

— Mais de quel droit... puisque je suis propriétaire?

— Chut! s'écria le sénéchal.

— Chut! répéta le bailli.

On entendit alors s'exhaler de la chambre interdite un soupir lugubre qui fit dresser les cheveux sur le crâne du traitant.

— Messieurs, murmura-t-il les yeux hagards, on égorge quelqu'un là dedans.

— Plus maintenant, dit flegmatiquement le sénéchal.

— Non, c'est fini, Dieu merci, ajouta le bailli.

Desbuttes crut que ses pieds allaient s'enra-

ciner dans ce lieu maudit ; il s'élança hors du corridor avec des frissons, et ne se crut en sûreté qu'au grand soleil du parterre.

— Je pars !... mes chevaux..., balbutia-t-il ; mon argenterie... Je ne veux pas que Violette, que ma jeune femme entre ici... je me plaindrai, je ferai casser la vente...

— N'en faites rien ! s'écria le sénéchal, vous manqueriez une affaire superbe, vous vous mettriez un ennemi terrible sur les bras !

— Un ennemi ?...

— Oui, monsieur. D'ailleurs le gentilhomme sera bientôt mort.

— Quel gentilhomme? celui qu'on assassine là, dans la chambre d'honneur ?

— Il n'est que blessé, monsieur, nul ne l'assassine.

— Mais ce cri étouffé? Peut-être est-ce un chirurgien qui le panse ?

— Pas du tout ; il mourra bien tout seul.

— Alors, de qui me ferai-je un ennemi ?

— Voici l'histoire. Moi, sénéchal, j'ai trouvé au pied du mur du parc, il y a déjà longtemps, un homme couvert de sang. Qui l'avait apporté ? Nous ne l'avons jamais pu savoir. Il était évanoui ; sa blessure était comprimée avec deux mouchoirs.

— Mais il est revenu à lui ?

— Oui, monsieur.

— Et alors, vous l'avez interrogé? Vous lui avez parlé de son assassin?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : M. de Louvois.

— M. de Louvois!... C'est M. de Louvois qui l'aurait assassiné!... Ce n'est pas possible!

— Dame! murmurèrent ensemble bailli et sénéchal.

— M. de Louvois a bien d'autres choses à faire que d'assassiner les gens.

— C'est ce que nous nous sommes dit.

— Vous auriez dû lui demander qui l'avait amené là, qui l'avait pansé d'abord?

— Nous l'avons fait : il a répondu la même chose.

— Il a dit que c'était M. de Louvois qui l'avait secouru? Eh bien, alors, ce n'est pas M. de Louvois qui l'a tué.

— Dame! dirent encore les deux fonctionnaires.

— Mais il fallait éclaircir cela, continua Desbuttes.

— Dangereux! murmurèrent les deux hommes.

— J'ai laissé l'homme au pied du mur, et m'en suis venu demander conseil à M. le bailli, continua le sénéchal, et voici ce qu'il m'a dit : « Si c'est M. de Louvois qui a frappé cet homme, il serait prudent de le laisser mourir tout dou-

cement. » En effet, ce n'est pas sage de défaire ce que fait M. de Louvois, ou ce qu'il a voulu faire.

— Judicieux, répliqua Desbuttes en se grattant le front avec anxiété. Mais si, au contraire, c'est M. de Louvois qui a donné des soins à cet homme?

— Ah! voilà... dans ce cas il ne faut pas le laisser mourir, m'a dit M. le bailli, et notre perplexité a commencé là. Car le blessé ne voulant rien dire de plus ni de moins que ce terrible nom de Louvois, nous devions être en un cruel embarras, avouez-le, monsieur.

— Je l'avoue, dit Desbuttes. Cependant vous avez pris un parti?

— Mon Dieu! oui, il le fallait bien.

— Vous avez entré le blessé, ici, chez moi?

— Ce n'était pas encore chez vous, monsieur.

— N'importe, vous l'avez, dis-je, retiré dans ce château?

— Par suite du raisonnement que voici, monsieur; si M. de Louvois a voulu sauver cet homme, nous lui sommes agréables en retirant l'homme au château qui est désert, et en le plaçant dans la plus belle chambre.

— Très-bien; mais si M. de Louvois a voulu tuer cet homme... vous lui êtes bien désagréables.

— Oh! non, monsieur, que cet homme

meure ici ou sur le grand chemin, pourvu qu'il meure, c'est tout ce que M. de Louvois demande. Alors nous avons adopté un terme moyen : nous avons mis le blessé sur un lit; près de lui, du linge et un grand pot d'eau fraîche qu'on a renouvelée tous les deux jours.

— Au cas où M. de Louvois aurait voulu qu'il vécût, se hâta de dire le bailli.

— Et, dans l'autre cas, il avait le libre penchant de la nature abandonnée à elle-même, ajouta le sénéchal.

— C'est-à-dire qu'il n'a reçu aucuns soins? dit Desbuttes.

— Aucuns! Comprenez donc, pour soigner un homme, il en faut au moins un autre.

— Souvent deux, dit le bailli.

— Et deux hommes dans le secret de M. de Louvois, c'est trop.

— Puissamment raisonné! s'écria Desbuttes; de sorte que le blessé... depuis qu'il est ici...?

Les deux magistrats hochèrent la tête assez tristement.

— La nature a pris le mauvais chemin? dit Desbuttes.

— Je crois que oui, répliqua le sénéchal.

— Est-ce au moins le chemin le plus court? car j'attends ici bien du monde bruyant; j'attends ma femme; on va se réjouir beaucoup, et ce serait bien gênant pour un malade! Vous ne

pouvez trop rien dire! Sera-ce un jour... deux jours... ? C'est que je suis pressé, moi ; voilà trois mois que je ne m'amuse guère.

— Il est bien bas.

— Écoutez, dit Desbuttes, je trouve en tout ceci votre conduite admirable; vos idées ont été excellentes. Mais il m'en arrive une qui n'est pas absurde : faites venir un chirurgien.

Le sénéchal et le bailli s'écrièrent de surprise.

— Je sais ce que vous m'allez dire, reprit Desbuttes. Mais je poursuis votre raisonnement : ou la nature agira seule, ou il faut qu'on l'aide; ou le blessé succombera, où il guérira; s'il doit succomber ou guérir, tâchons que ce soit vite. Dans le premier cas, le chirurgien aidera puissamment la nature. J'ai vu à Paris, moi qui vous parle, des gens condamnés par tous les médecins être sauvés par la seule nature. J'ai vu des gens admirablement en santé tués par la faculté en deux heures. Si M. de Louvois veut sauver l'homme, appelez le chirurgien. Réussite ou non, l'on nous en saura gré. S'il veut sa mort, appelez encore le chirurgien. D'après ce que vous m'avez dit de l'état du malade, nous aurons un résultat ce soir. C'est juste le temps qu'il me faut pour arriver à mon bal de noces. Les violons mèneront grand bruit. Le blessé fera bien de ne pas les attendre. Qu'en dites-vous?

— Monsieur est le maître, dit le sénéchal; dès à présent cesse notre responsabilité. Monsieur s'arrangera au regard de M. de Louvois.

— Avec qui je ne suis point tout à fait mal, répliqua Desbuttes en minaudant. A propos, un dernier mot sur ce brave malade: Son nom?

— Nous avons eu l'honneur de faire observer à monsieur qu'il n'a jamais prononcé que ce mot: Louvois.

— Une autre idée..., dit soudain le bailli. D'abord il n'y a pas de chirurgien dans le bourg; ensuite, je ne crois pas qu'il en soit besoin. Voilà quinze jours que la fièvre a cessé et le blessé n'a encore rien pris que son eau fraîche. Il criait beaucoup les premiers jours, maintenant il ne dit presque plus rien. J'oserai donc assurer que la question est tranchée ou va l'être. D'ailleurs, monsieur est chez lui; monsieur se marie. Quand on se marie, on se réjouit; lorsqu'on se réjouit, c'est rarement en silence, et le blessé aurait mauvaise grâce à se plaindre. Sans compter que s'il se plaint, ce sera tellement bas qu'on ne l'entendra pas.

— En ce cas, il aurait tort de le faire, dit le sénéchal avec componction.

— Alors, reprit Desbuttes, je conclurai par une dernière idée. Faites-moi le plaisir d'entrer chez ce gentilhomme et de l'inviter à ma noce.

— Plait-il? s'écrièrent à la fois les deux sbires.

— Oui, à ma noce, répéta Desbuttes. Il pourra ou ne pourra pas se lever; s'il le peut, c'est qu'il est en état de partir : on le délogera de ma chambre d'honneur ; s'il ne le peut pas, la question est tranchée, comme disait M. le bailli, et je ne vois pas quel plaisir aurait ce moribond à mourir dans ma plus belle chambre. J'ai vu là-haut près des combles de petits logements excellents pour cela. Rendez-moi donc le service d'aller lui adresser mon invitation ; vous me rendrez réponse là-bas, au milieu de mes gens que j'occupe d'une façon plus agréable.

Là-dessus, le seigneur pirouetta fort enchanté d'avoir coupé le nœud gordien, plus enchanté encore d'en finir avec les pensées trouble-fête que ce vilain blessé lui donnait depuis une demi-heure.

Le sénéchal et le bailli, pleins d'admiration, se préparèrent à obéir, et se dirigèrent vers la chambre d'où partaient ces tristes et intermittents soupirs.

En attendant, Desbuttes retourna parmi ses vassaux, qu'il compta, hommes, femmes, filles et enfants, les toisant et visitant comme une cargaison de nègres, mais toujours avec le plus aimable sourire ; toujours aussi avec la majesté qui convient à un justicier propriétaire.

Appuyé sur la balustrade de son pont-levis, enivré par toute cette fumée des broches et des

lèchefrites, au centre de tous ces fourneaux, flanqué d'eau à droite et à gauche, il ne ressemblait pas mal à M. de Vauban dirigeant ses ingénieurs sur un glacis, ou à M. de Tourville quand, l'année précédente, sous Dieppe, il foudroyait les Anglais du haut de son amiral.

Autour de lui voltigeait un état-major de valets ou de marmitons supérieurs, auxquels Desbuttes distribuait ses ordres, appuyés d'une bourrade ou d'une qualification triviale destinée à exciter l'hilarité parmi les groupes qui s'agitaient sur les bords de la rivière. Quand il avait réussi à faire bien rire vassaux et vassales, le seigneur s'enflait de satisfaction. Il s'appliquait surtout à faire de l'effet sur les jolies filles, malheureusement trop rares : le sang n'était pas beau à Houdarde. Bientôt revinrent lentement bailli et sénéchal, qui, tous deux, saluèrent avec la cérémonie des ambassadeurs, avant d'ouvrir seulement la bouche.

— Qu'on me dise de la tour, cria Desbuttes en levant la tête, si l'on aperçoit le carrosse de madame!

La tour était un petit donjon quadrangulaire, sur lequel on avait placé en vedette le garde-chasse, une fine prunelle.

Cet homme fit répondre qu'on ne voyait rien sur la route qu'un nuage de poussière, mais beaucoup trop considérable pour qu'on l'attri-

buât raisonnablement aux roues du carrosse de madame Desbuttes.

— Mes carrosses font beaucoup de poussière, repartit Desbuttes, et mes chevaux piaffent continuellement. Ainsi, observez toujours, monsieur, et faites les signaux convenus. Maintenant, messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux deux fonctionnaires revenus à ses côtés, s'est-on assuré si le gentilhomme, mon hôte, accepte l'invitation que vous lui avez transmise?

— Eh bien, oui, monsieur, repartit le bailli avec consternation.

— Comment, oui? il n'est donc pas mourant?

— Il a l'air d'un spectre, monsieur.

— Et il viendrait spectre à ma noce!

— Monsieur, il y viendra, je l'en crois capable. Aux premiers mots que je lui ai adressés, il s'est soulevé en faisant craquer ses os : vous eussiez dit Lazare ressuscité.

« —Est-ce qu'on se moque de moi! articula-t-il d'une voix pareille au sifflement des cigales; quel drôle vous envoie railler un gentilhomme à l'agonie? »

— A l'agonie, très-bien! s'écria Desbuttes; c'est lui qui l'a dit. Il faut le changer de chambre.

— Attendez, monsieur, continua le sénéchal; quand j'ai vu qu'il voulait savoir votre nom, je lui ai dit en ces termes : « Monsieur, vous parlez

incivilement ; monsieur, vous répondez mal à la politesse que vous fait le nouveau seigneur. Ce seigneur n'est pas un drôle, c'est M. Desbuttes, le millionnaire, le magnifique.

« — Desbuttes ! s'est écrié le mourant en allumant son œil vitreux. Desbuttes ! mon ami Desbuttes ! le château est à lui ! Je suis chez Desbuttes ! Ah ! pardieu, sa noce ! oui, mordieu, j'irai à sa noce ! oui... oui !... »

Et il s'est évanoui de joie, tout roide.

— Évanoui ? ou mort ?

— Je voudrais pouvoir vous dire mieux, mais ce n'est qu'un évanouissement.

— Cet homme prétend qu'il est mon ami ! murmura Desbuttes ; dépeignez-le-moi un peu.

— Ah ! monsieur, figurez-vous... Eh ! mais, bailli, n'est-ce pas lui qui marche, qui vient, lui que voici ?...

Desbuttes frissonna encore.

En effet, on voyait sortir du château, à peu près vêtu d'habits démesurément trop larges, une manière de spectre efflanqué, hâve, pâle, qui se traînait lentement sur le compas de deux jambes sèches et tremblantes.

Cette ombre grimaça un sourire en apercevant Desbuttes, et lui tendit deux mains dont on eût compté les osselets sans savoir l'anatomie.

Tous les cuisiniers, tous les assistants s'interrompirent dans leurs travaux. Desbuttes recula.

— Monsieur, balbutia-t-il.

— Eh bien ! ne me reconnais-tu pas ? gazouilla la voix d'insecte échappée de ce corps diaphane, ne reconnais-tu pas ton vieux la Goberge ?

— La Goberge ! s'écria Desbuttes, sans oser embrasser le spectre qu'il craignait de briser comme verre ; toi en cet état, mon compagnon !

— Hélas !... répliqua le maître d'armes en pliant comme un roseau.

— Du vinaigre ! cria Desbuttes.

— Croyez-moi, monsieur, lui dit le sénéchal à l'oreille, du vinaigre, si M. de Louvois en veut à ce brave homme, mais un bouillon si vous ne lui en voulez pas.

La Goberge en effet perdait connaissance ; le soleil l'avait abattu, puis la faim, une atroce faim comme celles qui succèdent à la fièvre dans la convalescence des blessures graves.

FIN DU PREMIER VOLUME.

